
U d'/ of Ottawa
39003002530078



Bourgeois J

LE DEVOIR

est

UN JOURNAL MONDIAL

ment se fait Le Devoir

Note préliminaire

Pour répondre à maints désirs exprimés nous offrons aujourd'hui au public, sous une forme qui permettra de les conserver et de les répandre facilement, la majeure partie des articles parus dans le numéro-souvenir publié par le Devoir, *à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire. Nous avons écarté les témoignages et les hommages, qui feront peut-être l'objet d'une autre brochure, ainsi que les articles sur l'Imprimerie et le Service des Voyages, qui seront publiés à part; nous avons même amputé certains articles de la partie souvenirs proprement dite, afin de ne garder que ce qui concerne la facture du journal et l'atmosphère de la maison.*

Telle quelle et bien qu'incomplète, cette brochure donne une assez juste idée, croyons-nous, de la façon dont se fait le Devoir.

LA RÉDACTION

Vue d'ensemble sur le journal

Votre repas du soir achevé, vous avez tiré votre fauteuil, vous avez commencé de lire vos journaux. Lire le journal, c'est un peu repasser la journée. Cela paraît très simple, un journal, ce doit être si facile à faire... Voyons cela.

Le journal est le tapis magique, le tapis volant de notre époque. Il vous promène en quelques secondes de Montréal au Japon, du Japon au pôle sud, du pôle sud en Norvège, de Québec à Aklavik, à l'embouchure du Mackenzie, du Labrador à l'Equateur et puis jusqu'au centre de l'Afrique ou aux extrémités de l'Océanie. Il vous fait franchir montagnes et déserts, mers et glaciers; il vous hisse dans la stratosphère avec Piccard, vous conduit dans les cratères des volcans de l'Alaska avec le R.P. Hubbard, ne vous laisse rien ignorer des étapes qui marquent les envolées de Balbo, de Lindbergh, de Byrd, de Mermoz. Et tout cela ne vous étonne plus. La nouvelle que votre grand-père savait au bout d'un mois, en termes vagues, parce qu'elle avait passé par huit ou dix intermédiaires pour venir de Rome à Montréal, vous en connaissez les détails précis dix minutes après que l'événement est survenu là-bas. A Marseille un roi et un ministre tombent sous les balles d'un assassin. Les dépêches vous décrivent le meurtre; le roi expire à peine que vous le savez

déjà à Montréal ou à Québec, et, tandis que le ministre saigne à mort, le journal s'imprime pour vous apprendre, cinq minutes après le dernier soupir du ministre, qu'il vient de mourir. Vous trouvez cette rapidité ordinaire. Les journaux ne sont-ils pas là pour donner vite les nouvelles ?

* * *

Pour vous apporter ainsi l'information importante et sérieuse, pour vous transporter magiquement autour du monde, tandis que vous lisez la gazette sous la lueur familière de votre lampe électrique, ou à votre déjeuner, à moins que ce ne soit au lit, des dizaines, une ou deux centaines même d'hommes ont travaillé vivement pendant plusieurs heures. Vous feuilletez en toute hâte votre journal du matin ? Toute la nuit, télégraphistes, nouvellistes, typographes, correcteurs d'imprimerie, rédacteurs, ont été sur pied; au petit jour, dès avant qu'il fît clair, des distributeurs se sont acheminés d'une extrémité à l'autre de la ville afin qu'à votre lever le journal fût à votre porte. Vous lisez un quotidien du soir ? Dès cinq heures et demie du matin, à Montréal, des hommes sont sortis de chez eux pour le travail du journal, s'en sont allés qui à l'atelier, qui aux presses, qui à la salle des dépêches, qui à la rédaction; à sept heures ou sept heures et demie, le journal que vous tenez à la main ce soir était déjà en train. De Paris où il était midi, de Rome où il était une heure, d'Istamboul où l'après-midi était avancé, de l'Inde où le soir tombait, des correspondants de grandes agences de presse qui recueillent la nouvelle et la distribuent aux quotidiens de par le monde, avaient chargé de leurs dépêches fils ou câbles.

Toute la matinée, des machines ont trépidé, avalant l'information passée au dactylo, cueillie un peu partout à travers le monde et à travers la ville, ordonnée tant bien que mal, traduite, garnie de titres et de sous-titres; des typos ont travaillé ferme, des nouvellistes et des rédacteurs ont alimenté linotypes et artisans de copie écrite en toute hâte, et puis, vers une heure et demie ou deux heures, dans les sous-sols des ateliers de journaux, des presses rotatives ont grondé, déroulant à une vitesse d'un mille à la minute de longues bandes de papier découpées en 25,000, 30,000, 40,000, 100,000 exemplaires de 8, 12, 24, 36 pages et même plus par heure. Dans une frénésie de vitesse ordonnée, calculée, chronométrée, le journal s'est monté, imprimé; il est parti en automobile vers tous les coins de la ville et de la province; et si vous étiez à proximité des ateliers de journaux, l'encre n'était pas encore sèche sur le papier, toute l'édition du journal n'était pas finie d'imprimer que vous aviez les dernières nouvelles du jour. Miracle quotidien, vous lisez à deux heures à Montréal ce que le premier ministre de France a dit à deux heures au Palais-Bourbon à Paris, ou ce que Goering a déclaré aux nouvellistes dans l'antichambre de Hitler à Berlin: la distance et le temps n'existent plus.

* * *

Afin de vous servir ainsi à la seconde, si l'on peut dire, il a fallu une précipitation ordonnée, un travail d'équipe exécuté sans interruption, à prix élevé, puisque tout cela est venu de partout par fragments dissemblables, par lisières de dépêches entrecoupées et mélangées qui ont bondi par-dessus les mers ou ont cheminé au-dessous, ont traversé les montagnes, escaladé les cimes, franchi d'infinis espaces déserts

pour aboutir au journal. Ainsi, moyennant 2 ou 3 sous le soir, et 3 ou 5 sous le matin, l'imprimerie du journal met à votre porte ou sur votre table la matière d'un volume de cent, deux cents, quatre cents pages, format ordinaire, fait par cent ou deux cents employés et davantage, dans les très grands quotidiens. Vous vouliez les nouvelles? Les voici compilées, classées, illustrées, traduites, imprimées, livrées en vitesse. Vous n'avez qu'à choisir, sans même donner une pensée à ceux qui ont préparé tout cela pour vous. Le plus sédentaire liseur de journal peut ainsi faire en un quart d'heure le tour du monde et revenir chez lui sans s'être dérangé, sans avoir pensé à son conducteur. sans l'avoir même jamais vu.

* * *

Vous vous attendez qu'on vous commente les principales de ces informations, qu'on pose des jalons le long de votre lecture, afin que vous puissiez flâner par la pensée à travers ces nouvelles, les écoutant interpréter par quelqu'un dont c'est le métier? Voyez la page des articles. Ils sont tantôt longs, tantôt laconiques. Si le journaliste qui les a faits connaît son métier, s'il a du talent, de l'expérience, il vous dit en cent ou deux cents lignes ce qui lui paraît qu'on doit en penser. Il n'est pas de votre avis? S'il a du sens commun, de l'honnêteté, s'il écrit convenablement, avec intelligence, bonne foi, lisez-le, même s'il heurte votre opinion. Lorsque vous causez avec quelqu'un, préférez-vous ne parler qu'avec des gens qui entretiennent de tout, tout le temps, la même idée que vous? Et pourquoi certaines pages de rédaction ne sont-elles à peu près jamais lues? Parce qu'elles sont ternes, sans couleur, ne disent rien que ce que tout le monde pense

banalement, qu'elles n'incitent pas à la réflexion.

L'homme qui pense tout le temps comme vous, ne diffère jamais d'avis avec vous, celui-là n'est-il pas du dernier ennuyeux? L'article de rédaction, donc, doit être neuf, personnel. Il doit renfermer du nouveau; car il est de l'essence du journal d'être neuf, d'apporter de l'inédit. Or, ce que vous pensez, cela est-il si neuf pour vous? Le neuf, ne serait-ce pas ce que pensent les autres?

* * *

Vous allez reprendre votre quotidien; vous le lirez peut-être en pensant quelque peu à ceux qui le font, en font leur vie tous les jours de l'année, en dépit du froid, de la chaleur, du mauvais temps, des accidents, de la maladie, de tous les obstacles jetés sur la route de l'homme. Peut-être vous demanderez-vous, si vous avez l'esprit critique un tant soit peu développé, pourquoi il n'est pas meilleur. Les journalistes, hélas! ne font pas souvent l'excellent journal qu'ils se proposent de faire tous les jours; mais qui fait toujours juste aussi bien qu'il voudrait sa tâche quotidienne? L'important, c'est que le journal vous paraisse, à cause du rapide coup d'œil jeté dans ses coulisses, plus intéressant, digne d'être lu d'un œil moins distrait.

* * *

C'est pour vous donner une assez juste idée du travail fait dans un journal que la rédaction du *Devoir* vous offre cette série d'articles, écrits pour ses lecteurs, sur la manière dont se rédige, se prépare et se publie un quotidien que vous nous faites l'honneur de lire chaque soir, depuis dix, vingt, vingt-cinq ans, et qui met son point d'orgueil à ne servir que le bien public.

Georges PELLETIER

La tâche du rédacteur en chef

Au *Devoir*, il en est du rédacteur en chef comme de ses camarades: il fait un peu de tout.

Raison: la faiblesse numérique du personnel, conséquence de la pauvreté financière du journal.

Car si le journal a pu se créer une situation presque unique dans le monde de la presse; si pas un souscripteur, pas un actionnaire ne peut espérer en tirer jamais un sou de bénéfice, si tous ont fait le complet abandon de leurs mises de fonds; si tous les revenus directs et indirects doivent aller au développement de l'oeuvre; si la direction du *Devoir*, par une série de stipulations expresses, est assurée de sa pleine liberté à l'endroit de tous les groupes politiques ou financiers, il n'en reste pas moins, hélas! qu'elle doit, dans l'établissement du journal, dans la constitution du personnel, compter avec ses ressources matérielles.

Et le caractère même du *Devoir*, son indépendance des partis et des clans, son souci de choisir dans l'annonce, le fait qu'il s'installait sur un terrain déjà largement occupé réduisent nécessairement au minimum ses ressources.

La situation est d'autant plus difficile que, nous l'avons bien des fois expliqué, la proportion des dépenses nécessaires, inévitables, dans un journal est probablement plus élevée que dans n'importe quelle entreprise industrielle.

Quel que soit votre tirage et donc les ressources qu'il peut vous apporter, il vous faut subir des frais considérables de rédaction, de composition, d'administration, etc., — tout le poids enfin de ce mécanisme complexe et coûteux dont nos camarades exposent ailleurs le détail.

* * *

Résultat: par un temps de crise comme celui-ci surtout, il n'est qu'un tout petit nombre de quotidiens — quatre ou cinq pour tout le pays, a-t-on dit (et parmi ceux qui l'ont dit il y a un non moindre personnage que M. George Graham, sénateur, ancien ministre des Chemins de fer, lui-même propriétaire de journal) qui fassent leurs frais. Chez nous, l'aveu ne nous coûte point, jamais le journal, en tant que journal, n'a réussi à boucler son budget. Aux heures de prospérité relative, il y en eut, ce sont les services auxiliaires qui nous firent flotter.

Pour les journaux qui, même en période de crise, accumulent des bénéfices, la situation n'offre guère de difficultés. Ils font ce qu'ils veulent, ayant le moyen de solder tous leurs comptes. Le malheur est que, trop souvent, ils ne paraissent point avoir même le goût de faire des choses utiles.

D'autres, dont les finances ne sont peut-être pas supérieures aux nôtres, se conduisent comme s'ils étaient riches. Le parti comblera le déficit.

Nous n'avons pas cette ressour-

ce et nous devons tâcher à vivre selon nos moyens.

Cela veut dire moins de pages, moins de rubriques que nous n'en voudrions donner; cela veut dire aussi, outre les inévitables coupures de salaire que nous avons partagées avec beaucoup d'autres, le personnel le moins nombreux, et donc le moins coûteux possible; cela veut dire aussi pour ce personnel le maximum de travail compatible avec ses forces et sa santé.

Nous ne nous lamentons point, nous ne cherchons point à exciter la pitié, nous constatons. Nous constatons pour expliquer nombre de choses, et particulièrement des lacunes qui peuvent surprendre nos amis, mais beaucoup moins qu'elles ne nous désolent nous-mêmes.

* * *

Et nous voilà par ce long détour revenu aux fonctions, à la besogne, aux multiples besognes plutôt du rédacteur en chef.

Ce que le public voit d'abord, c'est que le rédacteur en chef fait des articles, deux, trois ou quatre par semaine et de multiples notes et articulets.

Au fond, cela ne prend directement qu'une partie de sa journée.

Il lui faut d'abord lire, à tout le moins parcourir, une énorme quantité de journaux, de toute couleur, de toute qualité, et de maints pays différents. C'est la plus fastidieuse de ses besognes.

Très souvent, de cette immense lecture, il ne reste rien ou à peu près. Mais il lui importait d'être sûr que dans ces journaux, il n'y avait vraiment rien! Puis, il faut se tenir au courant de tant de choses, mentalement enregistrer aujourd'hui telle note qui ne servira peut-être que dans deux ou trois ans.

Songez que, pour une seule question, mais qui intéresse particulièrement les lecteurs du *Devoir* — celle du droit des minorités en matière scolaire — le rédacteur dont c'est plus particulièrement le domaine doit feuilleter des journaux de presque toutes les provinces; car, dans chaque région du pays, on le sait, lois et règlements diffèrent.

Et il en est plus ou moins ainsi pour toutes les questions de politique étrangère, nationale ou provinciale.

Il existe au bureau une certaine spécialisation: M. Dupire suivra de préférence, par exemple, les questions municipales, M. Pelletier les problèmes économiques d'ordre général; mais nous ne sommes pas assez riches — toujours cette malheureuse question d'argent! — pour nous payer les spécialistes qu'il faudrait. D'où, pour chacun, la nécessité de mettre la main à presque toutes les pâtes.

* * *

A titre de doyen d'âge, supposons-nous, et parce qu'il se trouve dégagé d'une partie du travail de revision qui mange, avec sa besogne proprement administrative, une si forte partie des heures du directeur-gérant, le rédacteur en chef nous paraît chargé de toutes les questions qui n'intéressent pas spécialement ses camarades.

D'où cette autre nécessité de parcourir un peu toutes sortes de textes.

La lecture prend les toutes premières heures de la journée, avant que le rédacteur en chef soit descendu au bureau, une partie du temps du bureau, les heures passées en tramway et une forte partie aussi des soirées.

Le rédacteur en chef se deman-

de parfois, et ses proches paraissent entretenir les mêmes appréhensions, s'il ne va pas *virer* papier à journal.

Il n'est pas loin de penser non plus, avec un de ses vieux camarades, que les journalistes bénéficient d'une réduction de purgatoire, ayant dû pendant si longtemps se lire les uns les autres.

* * *

Le secrétaire de la rédaction est censé recevoir la visite. Dans la pratique une partie de cette besogne retombe forcément sur ses camarades et sur le rédacteur en chef, car il est des visiteurs qui désirent voir M. X. et non M. Z.

Le plaisir n'est pas sans mélange, mais il est souvent considérable.

Il arrive bien qu'on ait affaire à des fâcheux, à des raseurs, à des inventeurs de panacées, mais la plupart des visiteurs du rédacteur en chef sont fort aimables (leur amabilité est doublement appréciée s'ils savent que c'est l'après-midi qu'il faut chez nous voir les journalistes). Cette qualité des visiteurs s'explique: ce sont la plupart du temps des collaborateurs, des amis lointains, qui apportent sur telle ou telle question dont le rédacteur en chef s'occupe particulièrement ces indications, cet accent qu'aucune pièce, aucun document ne peut suppléer. Parfois survient un étranger, auquel en échange des renseignements qu'il apporte, on a le plaisir de fournir sur le Canada quelques notes qui plus tard serviront.

Il ne faut jamais laisser passer cette occasion: on ne sait ce que deviendra plus tard le visiteur, et nous pourrions citer à ce propos de bien instructifs exemples.

* * *

Il faut écrire aussi, — ne disons rien des coups de téléphone, de caractère mélangé comme le reste — et pour toutes sortes de motifs.

De braves écoliers vous demanderont sans plus de gêne que cela de leur bâtir une thèse pour le prochain débat de l'académie collégiale. Vous songez à votre jeunesse, au temps où vous vous imaginiez candidement que les journalistes savent tout, peuvent tout; et vous vous excusez, aussi aimablement que possible, de ne pouvoir établir cette thèse. (L'on n'a pas d'idée du nombre de suppliques de ce genre, que reçoivent les divers rédacteurs).

D'autres solliciteront votre avis sur les problèmes de politique générale, etc.

Il arrive parfois des choses plus singulières. Le rédacteur en chef voit entrer chez lui un brave homme, l'air gêné, qui "vient lui demander un petit service". Le brave homme explique qu'il a un certain talent de diction, qu'il récite des vers dans les réunions de famille et qu'on s'est imaginé qu'il pourrait, à l'occasion, faire un discours de son cru. On l'a donc prié de porter, à un tout prochain mariage, la santé de l'épousée. S'il ne trouve pas le moyen de se faire rédiger un petit discours de circonstance, sa réputation est à bas. Il a donc pensé que le rédacteur en chef consentirait à, etc. Le rédacteur en chef, ce matin-là, est de bonne humeur. Cette candeur et cet embarras l'apitoient. Il s'informe de la couleur des cheveux de la mariée, de ses qualités maîtresses, pour donner à son "improvisation" un accent de circonstance et promet qu'il fera le petit boniment.
— *Vous pourrez le prendre demain chez la téléphoniste,* — dit-il au

monsieur embarrassé. Subitement rassuré, exubérant de gratitude, celui-ci s'exclame: *"Ah! merci... j'embrasserai la mariée pour vous!.."*

* * *

Il faut écrire aux gens qui se plaignent. Parfois, c'est agréable: quand vous avez ainsi, par exemple, l'occasion de détruire une légende qui autrement courrait indéfiniment le pays. Parfois, ce l'est moins: quand il vous faut, — le cas nous est arrivé plus d'une fois — employer une partie de l'après-midi à expliquer que telle chose ne s'est pas faite parce que c'était matériellement impossible, que telle note qu'on déclare n'avoir pas été publiée dans le journal, se trouvait bien — il vous a peut-être fallu une heure pour la retracer — dans tel numéro, à telle page, dans telle colonne.

Ou bien encore... Mais à quoi bon insister? Nous n'écrivons ceci que pour marquer la besogne qui, en dehors des articles, dévore le temps du rédacteur en chef — et celui de ses camarades, bien souvent.

Il faut écrire aux amis qui peuvent faire un article. (Ceci est infiniment plus agréable, on le comprend, que d'expliquer à tel ou tel monsieur que décemment l'on ne peut publier sa prose ou ses vers). C'est une bonne aubaine pour le lecteur que la publication d'un article de l'extérieur: cela varie le menu, donne au journal un accent nouveau, dont nous nous réjouissons plus encore que la masse des lecteurs.

Mais cet article de l'extérieur prend au rédacteur en chef presque autant de temps que s'il faisait lui-même la copie.

Expliquons-nous.

Il est assez rare qu'un ami s'offre de lui-même à vous envoyer un article. Il faut guetter le thème qui pourra l'intéresser, le lui signaler aussi gentiment que possible, en insinuant qu'il y aurait là une excellente occasion de faire jouer sa plume. On vous répond parfois oui, mais parfois aussi qu'on est vraiment trop pris. Pour obtenir tel ou tel article, il a été nécessaire souvent de s'y reprendre à quatre ou cinq fois.

L'article arrivé, il faut le lire, le préparer pour le typographe. Il est des textes qui peuvent aller tout droit à la composition, d'autres ont besoin d'un léger coup de brosse. Voici, par exemple, qu'un auteur écrira indifféremment *St-Laurent* ou *Saint-Laurent*. Le manuscrit remis au typographe doit porter une orthographe uniforme. Autrement, ce seraient autant de corrections à faire sur la galée, besogne ennuyeuse et coûteuse, puisque la moindre correction suppose la reprise d'une ligne entière et souvent, si le mot à remplacer est moins long que son remplaçant, la reprise de plusieurs lignes.

Le texte composé, il faut le revoir avec soin, et c'est une besogne que le rédacteur en chef ne croit pas excessif d'ajouter à sa tâche courante, puisque les écrivains dont il a sollicité la collaboration travaillent tous pour rien. En demandant, en acceptant leur copie, il prend l'engagement tacite de faire tout ce qui dépend de lui pour qu'elle soit présentée au public dans les meilleures conditions possibles.

Et c'est bien le moins qu'il puisse faire pour tant d'amis précieux, dont il ne saurait trop dire quelle gratitude leur doit le journal.

* * *

Ceci n'est pas tout. Il faut re-

lire, préparer pour le typographe maints autres textes, rédiger telle ou telle réclame, feuilleter publiquement de temps à autre le courrier du *Devoir*, etc.

Puis, le rédacteur en chef doit s'occuper de la facture du journal. Le directeur-gérant expédie quantité de choses auxquelles seul son esprit de méthode lui permet de suffire. En même temps qu'il fait ses propres articles, ses *Blocs*, et, de temps à autre, une *actualité*, il sait revoir les courriers parlementaires et quantité de discours, de nouvelles, dont la publication peut comporter un élément de danger. On ne fait point, hélas! un journal sans être constamment obligé de songer au Code!

Mais il reste à choisir la matière qui passera, disons, dans le numéro du samedi; il reste à régler la présentation de cette matière de telle façon que les typographes aient toujours de la copie devant eux, mais sans qu'ils composent trop de textes qui ne seraient pas immédiatement utilisables. Notre matériel est si peu considérable — toujours la question d'argent! — que nous ne pouvons pas accumuler de réserve.

Ceci n'est pas sans inconvénient quand il s'agit de faire le journal, car un numéro de journal doit être composé à la façon d'un bon repas. Il faut qu'il soit varié et bien équilibré; il faut, en plus, qu'il corresponde aussi rigoureusement que possible aux exigences de l'actualité. Il importe de balancer, non seulement les sujets, mais les signatures, afin que telle ou telle catégorie de collaborateurs ne paraisse pas monopoliser le journal et qu'il y en ait, comme on dit, pour tous les goûts.

Il va de soi que si l'on pouvait d'avance faire composer trente ou quarante colonnes de textes, le choix, à la dernière heure, serait beaucoup plus facile et que le journal aurait à la fois chance d'être plus varié et plus à date.

Le rédacteur en chef doit, comme tous ses camarades, penser à l'avenir, calculer que, dans trois, quatre ou six mois, tel événement se produira et donc qu'il conviendrait d'avoir sur le sujet un article ou une étude. Mais il n'a pas de budget, il ne peut compter que sur la bonne volonté des gens. Il reprend sa besace de frère quêteur, sollicitant des articles comme d'autres demandent un morceau de pain.

* * *

Et le rédacteur en chef doit même faire des articles.

La chose surprend parfois nos amis; mais, règle générale, l'article ne se fait que l'avant-midi. Raison: le souci d'actualité qui domine presque tout dans un journal. Tel sujet qui pourrait être intéressant le soir est déjà déclassé le lendemain matin. Les nouvelles de la nuit ont modifié l'éclairage, si l'on peut dire, de tel autre. Puis, au moment où l'on s'y attendait le moins, un événement se produit qui exige un commentaire immédiat.

Il est près de dix heures quand le rédacteur en chef se met à l'article. Vers dix heures et demie, le petit chasseur commence à enlever ces feuillets de copie, dont la déplorable graphie est, paraît-il, fameuse à l'atelier. Il faut qu'à midi l'article soit fini, composé, corrigé en épreuve, prêt enfin pour le public.

S'il arrive souvent après cela que cet article ne vaille pas grand'-chose, il n'y a vraiment pas lieu de s'en étonner beaucoup.

Et s'il vous arrive de regretter que le journal n'ait pas parlé de telle ou telle chose, songez que, pour en parler en public, il ne faut pas simplement y penser; il faut être maître de la question au point de la pouvoir clairement exposer et d'être en état de répondre aux critiques et objections probables; songez que les journalistes ne savent pas tout et que, pris par la nécessité de donner rapidement un article, ils sautent parfois sur le plus facile et le plus rapide à expédier, passant par-dessus tel autre qui demanderait trop de temps et plus de recherches qu'on n'en peut faire tout de suite.

Songez aussi qu'à la même heure des centaines de lecteurs souhaitent probablement qu'on parle d'autant de sujets différents, et donc que le journaliste serait fort en peine de les satisfaire tous.

Soyez indulgent, et rappelez-vous surtout que, dans un journal comme le *Devoir*, il n'y a, en fait, que trois ou quatre hommes à faire des articles de fond; que le temps de ces hommes — qui n'ont rien du surhomme — est pris comme vous pouvez maintenant le deviner...

* * *

Le rédacteur en chef n'a rien à faire avec l'administration du journal; mais il n'est pas beaucoup de ses camarades qui ressentent plus vivement que lui la pauvreté du *Devoir.*

Il aurait des projets tout plein la tête. Impossible de les réaliser. Cela coûterait de l'argent que nous n'avons point.

Il sent bien qu'il lui faudrait sortir, voir des gens, voyager, pour rafraîchir et élargir ses horizons: la besogne quotidienne ne lui en laisse pas le loisir. Elle ne l'empêche pas seulement d'écrire tel ou tel article qui le tenterait, mais qui demanderait quelques heures de liberté; elle lui tient tellement le nez sur la meule qu'il n'a plus même le temps de faire beaucoup de projets nouveaux, de solliciter tel ou tel article qui exigerait de nombreuses démarches.

Le rédacteur en chef ne se plaint point. Il sait bien que son sort est celui de tous les camarades, pris comme lui par des besognes multiples et disparates, qui absorbent tout leur temps.

Mais, lui comme eux, s'ils ne font point tout ce qu'ils veulent, ils ont au moins la consolation de travailler à une oeuvre saine, d'aider à la tenir debout.

Ils ont cette autre consolation de songer, d'espérer qu'une autre génération, plus heureuse, pourra faire davantage et, sur leurs travaux oubliés, grâce à cet obscur labeur, édifier une oeuvre plus grande, plus brillante aussi.

Cela, dans une très large mesure, dépend de nos amis.

Si nous avions ces 25,000 abonnés!..

Omer HEROUX

Le secrétaire de la rédaction

Un titre, c'est une étiquette. Et la même étiquette peut s'apposer sur des articles très différents.

En principe le secrétaire de la rédaction est le *contact man,* pour tous ceux qui s'adressent par lettre ou oralement à la haute rédaction. En pratique il faut décaler — et pas mal! — pour deux raisons.

D'abord un secrétaire de rédaction *ordinaire* n'écrit pas *d'ordinaire* dans son journal. Il ne fait pas la cuisine, mais le menu. Le nôtre écrit. "Beaucoup trop", direz-vous. Ne vous gênez pas: vous et lui êtes à ce propos en plein accord. N'empêche qu'en pratique, ce fait conditionne sa besogne.

La deuxième raison, c'est la force de l'habitude. Quand un directeur a été longtemps secrétaire de la rédaction, il ne cesse pas de l'être complètement, devenant directeur. Il est un peu comme ces pères qui abandonnent leur commerce à leur *garçon* mais qui le devancent au magasin et en partent après lui.

Chez nous, où ce n'est pas une "boîte" comme une autre, il y a une raison supplémentaire. Nous sommes une trinité. Trois caboches inégales qui conjuguent leurs lumières en un seul faisceau. Pourvu qu'elles sortent du train-train quotidien et quand elles regardent la rédaction, pas de question pour lesquelles il n'y ait consultation entre les trois rédacteurs doyens.

L'autorité subsiste entière: le directeur a plein droit de trancher; mais son épée de Damoclès est suspendue à un fil incassable: jamais elle ne tombe. Chaque consultation laisse les trois consultants pleinement d'accord. Peut-être pour se donner l'innocent plaisir de faire mentir sur tous les points nos détracteurs qui ne nous ont accordé qu'une chose: mauvais caractère, Pelletier, Héroux et moi, nous n'avons pas eu en 23 ans un mot discordant entre nous. Pour les deux premiers, il faut même ajouter quelques années de plus à cette période, puisque leur contact professionnel date de la fondation de l'*Action Sociale.*

Que nous nous trompions cela arrive sans le moindre doute, mais il y a, toutes choses égales d'ailleurs, trois fois moins de chance d'errer à trois que d'errer seul.

* * *

Dans les bornes indiquées, le secrétaire de la rédaction fait donc face au public qui veut bien s'adresser à lui ou qui lui est adressé.

Ce public se divise en deux catégories: les gens qui savent ce qu'ils veulent et ceux qui veulent ce qu'ils ne savent pas.

La première catégorie, de beaucoup la plus nombreuse, ne nous fait pas d'histoires et, conséquemment, n'a pas d'histoire. L'autre offre une infinie variété de types:

Le monsieur lésé: son nom n'est pas dans la liste des présents; *si vous saviez faire un journal,* vous n'auriez que des reporters qui con-

naissent les gens. (Erreur: le reporter l'a vu et l'a noté, mais il a été supprimé parce que les listes de noms comme les histoires ennuyeuses gagnent à être raccourcies.)

Le monsieur possédé d'une réforme sociale qui vous plaint doucement de ce que vous priviez vos lecteurs de la seule chose qui concerne réellement leur bonheur et leur sécurité.

Le *schemer* qui veut passer de la publicité par l'huis de la rédaction plutôt que par le comptoir des annonces — ce qui est moins efficace et infiniment plus cher.

Le monsieur qui veut bien vous donner son temps... et vous prend le vôtre. Celui-là, c'est la calamité du métier. Rentier, il est rarement de la ville et il est dénué de toute psychologie, de tout sens d'observation. Vous n'aurez aucune chance de vous en débarrasser en mimant l'ennui, l'impatience, même l'irritation. Il ne voit rien, il n'entend rien, il n'observe rien. Un jour ou l'autre, vous vous brouillerez avec lui, sans quoi il empoisonnera votre vie et ruinera même votre carrière.

Dans le journalisme il y a telle chose que l'heure zéro, l'heure de l'attaque. Des appels téléphoniques urgents, des commissions à faire pour les amis ou les relations, le souci de parcourir les journaux du matin pour que l'article ne soit pas une redite ou encore ne pèche pas contre l'information la plus récente vous mangent la première heure de la matinée. Vous vous attablez à la limite extrême, au delà de laquelle il n'est pas permis d'aller sans paralyser le journal. Celui-ci se fait un peu *à la chaîne,* en effet, comme les automobiles. Tous les articles doivent converger vers la composition jusqu'au moment où, tel l'emporte-pièce de la fabrique d'automobile, tombe dessus le cylindre qui sera inséré dans la rotative.

Ce régime ne sévit sans doute guère que pour le quotidien de l'après-midi; mais là il sévit en toute rigueur. Du moment que vous vous mettez au clavier de votre dactylotype, tous vos mouvements, presque chacune des lignes que vous écrivez sont rigoureusement chronométrés. Là, près de votre bureau, les garçons de la composition se succèdent qui parfois pèlent sur le rouleau le feuillet à peine noirci.

Au reste, je crois l'avoir déjà écrit, le rédacteur de quotidien escompte cette fièvre de la dernière heure; elle est le stimulant, le coup de fouet, la piqûre de strychnine. L'aiguille de l'horloge est en quelque sorte pour lui l'aiguille d'une seringue hypodermique: elle accélère sa pulsation, elle le “dope”.

C'est ce moment que choisit toujours pour apparaître le monsieur *qui vous donne son temps.* Il s'installe commodément, vous parle de la neige, de la pluie ou du beau temps avec lenteur et onction, n'aborde jamais le but de sa visite que vous ne l'ayez pressé de questions qu'il n'a pas l'air de saisir.

Vous êtes dans l'eau bouillante. A votre esprit se présente la scène de la crevaison d'un pneu sur un pont étroit. Vous avez conscience que vous bloquez la circulation journalistique. Quand vous aurez enfin réussi à désincruster ce fâcheux, vous devrez accélérer votre marche pendant qu'il s'en ira d'un pas mesuré et majestueux. C'est lui, qui est coupable des pires coquilles, des pires âneries. Il vous a fait perdre d'une part votre sérénité d'esprit et d'autre part vous avez dû, à cause de la panne, écri-

re si vite que parfois vous distancez la logique, la clarté et la syntaxe, grandes dames qui ne vont pas toujours à si vive allure que vos doigts. Vous aurez sans doute tantôt l'épreuve où vous pourrez opérer quelques retouches; mais pas trop, si vous ne voulez vous brouiller avec le prote qui vous attribuera d'ailleurs la responsabilité du retard du journal. Ça, c'est la calamité aux répercussions infinies: trains ratés, abonnés et annonceurs mécontents, etc.

Le monsieur qui *vous donne son temps* prend en réalité le vôtre: c'est un oiseau de malheur. Mais jamais il ne se doutera des affres et des sinistres qu'il a causés: la gaffe du gaffeur n'est jamais vue de lui.

Si vous voulez être bien accueilli dans un bureau de rédaction, n'y paraissez jamais avant la fin de la matinée. Si vous tenez à être reçu joyeusement, venez l'après-midi où la détente du déjeuner aura effacé toutes les marques de tension. Vous serez surpris que ce monsieur que vous avez vu le matin si bourru, si bousculeur, vous présente, l'après-midi, sa meilleure chaise son meilleur visage et son meilleur cigare.

Le menu

Chaque matin, le directeur, ou son substitut, établit un ordre du jour comparable à un menu. C'est-à-dire qu'il détermine ce qui sera glissé sous la dent, ou, plutôt, sous l'oeil du lecteur.

Il y a des rubriques quotidiennes invariables: le *premier-Montréal,* l'*actualité,* le *rez-de-chaussée,* le *carnet d'un grincheux,* les *blocs-notes.* D'autres confrères vous parleront des autres rubriques. C'est à moi, paraît-il, qu'il appartient de dire comment se fait l'*actualité:*

D'abord, l'*actualité* n'est que le *billet du soir* des débuts, monté sur élastique. Le *billet* — son nom l'indique — est court; l'*actualité* peut être brève ou étendue selon les sujets, sans faire mentir son nom.

Elle a remplacé le *billet* au départ de deux des plus alertes billettistes du journal: Léon Lorrain, qui se dirigea, en 1914, vers les affaires, et Nap. Tellier, qui remplaça d'abord Lorrain au *Nationaliste* et fit, lui aussi, un court crochet dans les affaires, pour revenir au *Devoir,* mais à l'administration cette fois. Là il s'obstine à vilipender sa plume qui aligne des chiffres au lieu de bons mots.

Le *billet* était jusque-là chose aisée. Quatre y passaient presque à tour de rôle; bien que le plus exact — celui qui se prêtait le plus volontiers à l'extraction — fût Lorrain.

C'était l'âge d'or de la camaraderie. Les collaborateurs, presque tous très rapprochés d'âge, ou de tempérament, se réunissaient, chaque matin, autour du même comptoir pour y prendre le petit déjeuner. Le *billet du soir* jaillissait de la conversation: il s'agissait tout simplement de sertir un bon mot tombé autour des tasses de café. Et le champ était vaste alors. Le journal avait des ennemis politiques nombreux, qui le haïssaient solidement; il leur rendait leurs coups au centuple. Combien de fois ce *billet du soir* — que j'ai entendu regretter par ceux-mêmes qui en furent les cibles — barbouillait de bonne encre les museaux des politiciens ou les fantoches de tout poil.

Les heures douloureuses de la guerre sonnèrent. Le journal s'éleva, petit à petit, au-dessus de la mêlée, subit des rapprochements inattendus, laissa le terrain brûlant

des personnalités (quoique jamais, au grand jamais, il n'ait effleuré la vie privée d'un adversaire), pour se préoccuper pardessus tout des doctrines. Et les départs étaient venus aussi, de sorte que le *billet du soir,* coloré, vibrant et acéré, comme une banderille, n'avait plus sa raison d'être. Il ne mourut pas d'un seul coup.Il s'allongea d'abord petit à petit. Devint nécessairement plus monotone parce presque toujours fait de même main; mais parfois il connut encore des jours d'éclat quand, entre deux querelles avec certains examinateurs, le maniait Jean Mérolles, l'un des plus amusants funambules de notre époque. (Pourquoi diable les armes du polémiste et du billettiste le cédèrent-elles à la toge?)

Ce n'est que très rarement que le *billet du soir* fait son apparition et le titre n'indique plus ce sel jeté sur les plaies comme autrefois, mais d'ordinaire une simple *actualité* plus courte que les autres.

Une *actualité* ne se fait pas, je viens de vous le marquer, avec une foule de choses; ou pour faire une phrase plus française, il y a une foule de choses avec lesquelles une *actualité* ne se fait pas. Le *billet* a cédé depuis quelque temps quelques-unes de ses pointes et quelques-uns de ses grains de sel au *Carnet du grincheux,* mais ne les cherchez pas dans l'*actualité*. L'*actualité* ne blesse pas d'ordinaire les épidermes sensibles; elle doit simplement s'appliquer à inscrire un rapide commentaire en marge d'un événement émouvant, drolatique ou pittoresque.

Le métier d'*actualiste* a ses trucs. De même que l'acrobate habile ne s'attache parfois que par la *peau des dents* ou par le petit doigt à un fil, ainsi l'*actualité* peut ne se rattacher que par une pointe d'aiguille aux événements du jour. Un monsieur a dit — hier ou aujourd'hui, donc c'est actuel — telle chose qui s'est passée il y a dix ou vingt ou trente ans. Il n'en faut pas plus pour que l'*actualiste* ouvre le robinet au souvenir et parle sans que le lecteur s'en offusque, de choses très anciennes sous ce chapeau qui se veut sans cesse à la mode d'aujourd'hui.

La collaboration extérieure enrichit parfois l'*actualité,* la varie. Elle n'est pas assez fréquente. Les journalistes de métier ont, en effet, horreur d'écrire; ils écrivent tout de même ,parce qu'ils doivent écrire pour manger; les gens de l'extérieur, qui ont du talent — et il y en a même beaucoup — se divisent en deux catégories: ceux qui ont le goût d'écrire, mais peu habitués à saisir l'*actualité* au vol, comme l'enfant saisit l'anneau dans les rondes du carrousel, ils vous envoient un papier défraîchi, moisi; enfin ceux qui, ignorant que les gens du métier commenceraient par se payer eux-mêmes si la caisse était plus garnie, veulent monnayer leur talent (d'aucuns prisent celui-ci d'ailleurs très haut, si haut que personne ne l'y va décrocher).

Si vous avez le goût d'écrire et que vous sachiez quelques éléments de stylistique, brossez à traits rapides un fait qui vient de vous frapper; envoyez tout de suite, pas demain, mais ce soir, cette fleur fraîche cueillie, Et le parterre du journal en sera égayé. Le meilleur accueil vous attend. Mais ne demandez pas d'argent. Rien n'est plus démonétisé que la littérature, si tant est que les articles de journaux aient droit à ce nom.

Parfois, faute d'une collaboration extérieure — ou intérieure —

assez fréquente, il arrive que l'*actualité* doive s'écarter des règles que nous lui avons assignées: pittoresque, drôlerie, légèreté de touche. C'est ce qui a inspiré cette boutade: *une actualité, c'est un second premier-Montréal composé en italiques, ce qui lui enlève du corps et de l'autorité et le fait passer d'un endroit où il est peu lu à un autre où il ne l'est pas du tout.*

Boutade. Car faites retour au passé; piquez comme au temps du *billet* du bout de votre plume une honorable susceptibilité; et vous vous apercevrez à la réaction que l'*actualité* est lue.

Louis DUPIRE

La traduction paie...

Le téléphone réserve toutes sortes de surprises aux journalistes. Voici la conversation échangée par téléphone entre un homme qui dit être un "ami", sans se nommer évidemment, et qui fait une offre à en faire perdre la tête:

—M. Ayotte?

—Lui-même.

—J'ai une traduction de l'anglais au français à faire faire...

—Oui...

—J'ai pensé à vous pour ça... Quel tarif exigeriez-vous?

—Par téléphone, c'est difficile à dire. On ne peut vraiment déterminer le prix que si l'on a vu le texte anglais. S'agit-il de traduction technique ou de traduction courante? S'agit-il d'une page ou de deux ou de cent cinquante?

(Même à ses "amis", il faut tout arracher: ils mettent du temps à en venir au fait.)

—Il s'agit d'un livre...

—D'un livre?

—Oui, un livre sur les patrons de modes pour dames. Ça peut avoir 250 pages environ.

—C'est un sérieux travail. Si vous pouviez me faire voir le texte anglais, ce serait la meilleure chose à faire pour établir un juste prix.

—Vous ne pouvez pas me dire, par téléphone, combien vous pouvez demander pour la traduction?

(Voyez-le venir, il demande, en somme, des soumissions par téléphone).

—Impossible, monsieur, tant que je n'aurai pas vu si le travail est difficile ou non; et je suis sous l'impression qu'il le sera.

—J'avais compté vous en offrir $15.

—$15? $15 pour une traduction de 250 pages? A quoi pensez-vous? Ça coûtera cela en papier, en carbone, en ruban de dactylographe, etc. Et il y a le travail....

Le ton de la conversation change...

—Ecoute, Ayotte, je suis un de tes amis...

—J'en suis très flatté, mais ami ou pas ami, la proposition est renversante. Nommez-vous ou ne vous nommez pas, vous n'avez pas le sens des valeurs, vous ne connaissez rien à la traduction pour faire une offre aussi dérisoire, aussi folle. Eh bien, monsieur, sans avoir vu le travail que vous proposez, je présume que ça vaudrait au moins $2 la page, traduire un cahier de patrons de modes, et un boni pour laver l'insulte...

La réhabilitation du métier de traducteur s'impose.

A. A.

Le chef du service des nouvelles

On nous donne le titre de chef du service des nouvelles. Un réformateur de notre langue nous désigne sous l'appellation pompeuse de "directeur de l'information".

Mais y a-t-il des nouvelles dans le *Devoir?* Certains de nos lecteurs occasionnels, distraits, ou habitués au délayage de nos confrères, n'en trouvent pas assez à leur gré. Les gros titres et les longueurs les éblouissent.

Nous servons les nouvelles en comprimés. Ils les servent diluées.

L'exiguïté de notre espace fait notre force. Le peu de colonnes dont nous disposons nous oblige à écrémer le flot de faits divers, de dépêches, de correspondances et de communications que le courrier, le téléphone, le télégraphe ou le télétype nous apportent à toutes les minutes du jour. Nous offrons la crème de l'information quotidienne. Et l'on sait que la vraie crème est de plus en plus rare et qu'elle se vend en petites bouteilles.

Notre service de renseignements est semblable à celui des autres journaux: correspondants parlementaires spéciaux à Ottawa et à Québec, journalistes affectés exclusivement aux matières sportives, féminines, financières, musicales, artistiques et radiophoniques; traducteur expert pour les dépêches et nouvellistes chargés de l'information locale.

La *Canadian Press* nous renseigne sur les nouvelles canadiennes, l'*Associated Press* et l'agence *Havas* sur les événements de l'étranger.

Toute la journée durant, des machines automatiques installées à nos bureaux déroulent leurs bobines de papier chargées de dépêches datées de Québec, d'Ottawa, de Washington, de Paris, de Londres, de Rome, de Berlin, de Tokio et de Calcutta. Ces informations nous arrivent en anglais, par bribes, souvent peu claires, chevauchant les unes sur les autres, ou se contredisant. Innovation heureuse, depuis quelques jours l'agence *Havas,* par l'entremise de la *Canadian Press,* nous expédie dans la matinée une série de dépêches en français.

Il faut d'abord trier dans ce monceau de rubans de papier car leur intérêt est inégal. Et il faut, en grande partie, traduire, et vite. Tâche harassante et ingrate qui exige une belle connaissance des deux langues, de la politique internationale, des noms de lieux et de personnes.

Le traducteur coordonne la série de dépêches sur le même sujet, les clarifie, en extrait les points principaux et sert un tout précis, logique et bien ordonné.

Ici, nous faisons à la place du lecteur le travail de clarification des dépêches, comme des autres nouvelles. Ailleurs, on les sert, sans ordre, avec leurs redites, leurs développements inutiles et souvent leurs contradictions. Ailleurs on offre au lecteur un plat mal cuit et indigeste. Ici, on tâche de le lui offrir bien cuit et digestible. Différence appréciable.

Le reporter

Le reporter, même s'il se couche tard ou pas du tout, par devoir professionnel, est au bureau à 7 heures 30 du matin, prêt à endosser le harnais. C'est l'heure réglementaire. Après avoir pris connaissance des nouvelles publiées par les journaux du matin, particulières à leur service, et que leur sert le chef de bureau; après avoir rédigé leurs comptes rendus et abattu un peu de besogne routinière, les reporters courent (car tout se fait en vitesse dans les journaux), à la morgue, à la police, à l'hôtel de ville, à l'archevêché, au palais de justice, à l'université, chez les pompiers, dans les hôtels, etc. Là chacun exerce son zèle, son flair, son sens de la nouvelle, son entregent.

Entre midi et une heure, chacun de ces diligents chasseurs de nouvelles rapporte son gibier: la capture d'un bandit, l'incendie d'une église, le dernier accident catastrophique, les arrêts de la Cour d'appel, la nomination d'un curé, le résultat des parlotes échevinales, un entretien avec un personnage de la politique, de la science ou de la littérature.

La "fale basse"

Le chef des reporters reçoit cette masse de copie, la trie, l'épluche, la revise, la coupe avec ses grands ciseaux, dirige la meilleure vers l'atelier de composition, — où elle sera convertie en lignes de plomb — après l'avoir coiffée d'un titre approprié, et confie la moins bonne à son grand panier à rebuts. Les reporters n'ont pas de vanité d'auteur et ne s'en offusquent pas.

Le reporter a la "fale basse". Il a avalé une tasse de café vers 6 heures du matin. Il est une heure et il pense au *steak* familial qui l'attend ou au menu du restaurant voisin.

Mais un ordre de son chef lui enjoint d'aller à un *casse-croûte* de quelque vague association d'admiration mutuelle où les discours obligatoires et prolongés sont plus maigres que les menus. Il voulait dîner, on l'oblige à déjeuner. Certains de nos camarades malins ont baptisé ces sortes de collations "maigre et jeûne" du nom de *rote-à-rien* (Rotarians).

Le soir, ces mêmes reporters vont à des concerts-boucane, des concerts sans boucane, des soirées paroissiales (fort intéressantes pour les gens du quartier), des banquets oratoires, des marathons d'éloquence électorale avec beaucoup de boucane, des soirées dites littéraires, des caucus d'anciens élèves (d'Europe et d'Amérique), des séances de parlements-écoles, des assemblées de Fédérations ou de Ligues (de l'Est, de l'Ouest, du Nord, du Centre), des réunions de Chevaliers de Colomb, de cercles de tout âge, de tout sexe et de toute ambition, des assemblées de nos groupes politiques ou sociaux: Jeunes réformistes, Parti Bleu, Parti Rouge, Parti Blanc, "actionnistes", cécéheffistes, etc, etc.

En face de tout cela, par politesse, le pauvre tâcheron de l'information réprime souvent un long bâillement.

Nous disons souvent; car il arrive que le journaliste trouve dans ces services commandés plaisir réel, enrichissement intellectuel et matière à d'intéressants comptes rendus.

Ainsi, on se demande comment le reporter a le temps de dormir quelques heures sur vingt-quatre, voir sa femme et ses enfants, goû-

ter la volupté d'une soirée en pantoufles, à côté de son radio, un beau livre à la main, sa pipe fumante aux dents.

En principe, le reporter ne dispose d'aucun moment libre. Il est prêt à l'alerte, comme un pompier. Mais les pompiers se relèvent par équipes; et les équipes en service ont de nombreux loisirs, surtout depuis l'invention des logements incombustibles.

Le reporter travaille sept jours par semaine, comme les Juifs; la loi du dimanche ne joue pas en sa faveur. Il n'est pas "organisé" comme les ouvriers, ne jouit pas de "l'extension juridique du contrat collectif du travail", et des maximums d'heures avec "temps double" pour l'*over time.*

Ce "flâneur salarié" dont parle Henri Béraud, ce n'est pas le trotteur de nouvelles de nos quotidiens.

Le parfait reporter doit posséder un complexe supérieur: endurance au travail et à l'insomnie, bonne santé, bon estomac et bons yeux, voilà pour le physique;

débrouillardise, diligence, vigilance, clairvoyance, entregent, omniscience, véracité et droiture, voilà pour le moral.

Nous disons bon estomac, car sans cesse invité, il doit toujours trouver le menu bon. Il devra avaler sans grimace le mauvais *scotch* qu'un politicien lui offre, car cela incline aux confidences (*In whisky veritas*). Il doit être gras, de préférence, car un commencement de rotondité est le compagnon ordinaire de la bonne humeur; et le parfait gazetier doit être gai ou le paraître. Il aura la digestion facile, pour que, aussitôt le banquet fini, il puisse se courber sur son calepin et inscrire trois heures durant les discours qu'on prononcera. Tout mieux si le reporter est grand: la haute taille en impose en ce pays d'Amérique. Il doit être bien mis pour donner à son journal l'apparence de la prospérité.

Le reporter sera, au besoin, diplomate, financier, homme du monde, limier, littérateur, historien, critique d'art, musicien et sportif, — ou saura en donner l'illusion.

L'historiographe de son temps

Le reporter est l'historiographe de son temps. Sans lui, les réunions politiques ou autres n'auraient pas d'écho et se disperseraient avec la fumée des cigarettes.

La radio, qu'on dit si puissante, est tout de même fugace; la parole qu'elle lance meurt avec les ondes qui la transportent. Un discours imprimé reste.

Grâce au reporter, on connaîtra plus tard, en feuilletant les journaux, la véritable physionomie de nos assemblées politiques, nos politiciens et toute la vie contemporaine en action, comme un film écrit.

Je pense à tels comptes rendus qui sont des modèles de narration, de synthèse vigoureuse, d'observation aiguë, et écrits au galop, sans sommeil, dans le tintamarre d'une salle de rédaction, au retour d'une longue randonnée électorale.

Nous nous sommes attardé sur le bon reporter. On le connaît mal dans le public. Et, le plus souvent, on apprécie mal ses services. Pas ici, mais ailleurs.

C'est un des personnages les plus intéressants parmi nos contemporains et qui pourrait être le héros d'un roman d'aventures.

Il acquiert une connaissance profonde des hommes et des choses. Et la plupart de nos "grands" hommes lui paraissent petits, à force de les fréquenter. S'il racontait ce qu'il sait....

Le chef de l'information

Au pupitre du chef de l'information se centralise la copie des reporters, des correspondants, des dépêches traduites et à traduire, les communiqués, les comptes rendus de l'extérieur, les informations par téléphone ou autres.

On imagine le monceau de papier qui lui passe sous les yeux chaque jour.

Là-dedans, il trie, choisit et jette au panier. Le journal qu'il doit confectionner est une sorte de damier ou d'échiquier qui lui apparaît comme un casse-tête.

Un grand nombre de pièces de formats divers ont leur place fixe, dans telle page, à tel endroit choisi. Ce sont les annonces.

Il dispose du reste de l'espace et règle le canevas de son journal en conséquence. Si la place prise par les annonces est considérable, il est, comme nous disons en termes du métier, "serré", presque "plein", et le prote lui criera tout à l'heure qu'il "déborde".

Il priera alors son personnel de faire court, procédera à un choix plus minutieux des nouvelles, en sacrifiera inévitablement des bonnes, sera sans pitié pour les communiqués-réclames.

Le chef des reporters est ici reviseur de copie, *titreur* et metteur en pages.

Il est maître d'école et chef d'orchestre. Il réprimande les retardataires, distribue les tâches et les corvées selon les tempéraments et les besoins, et corrige les erreurs.

Chef d'orchestre, il dirige la symphonie des machines à écrire, presse la lenteur de l'un, arrache la copie de l'autre, suspend les bavardages, remplace les absents de bonne ou de mauvaise foi et accorde le rythme de ses reporters au mouvement des typos. Car un compte rendu de journal, si beau soit-il, n'est rien s'il n'est mis en plomb; et la tâche du chef de bureau est de fournir de la copie aux ouvriers, sans un retard d'une seconde, de remplir son journal et de le terminer à la minute convenue.

Les instruments du chef de l'information sont la patience, un crayon à mine grasse et bien aiguisée, un pot de bonne colle (pour coller les feuillets et non le lecteur), des ciseaux à portée de la main et un ample panier à rebuts à portée du bras.

Besogne absorbante qui ne laisse pas de répit depuis 7 h. 30 du matin jusqu'à 2 heures de l'après-midi et qu'il faut recommencer aussitôt, en prévision du lendemain.

Besogne intéressante par plusieurs côtés. Ainsi le chef de l'information fait chaque jour son petit tour de planète. Par dépêches, il reçoit les échos du monde entier. Et toutes les demi-minutes lui apportent de l'imprévu. Mais cet imprévu déjoue souvent ses calculs. Dans une manchette il vient d'annoncer l'arrivée triomphale d'Alexandre de Yougoslavie à Marseille et son départ pour Paris avec Louis Barthou. Mais une seconde dépêche lui apprend l'assassinat du monarque et la mort de Barthou.

Au gré des événements qui se succèdent avec rapidité, le chef de l'information devra refaire ses titres, ordonner autrement sa matière, même plusieurs pages.

Rien de plus fugace que l'actualité. On l'a dit: *"C'est un papillon qui meurt dès qu'on le tient."*

Les nouvelles publiées depuis une heure sont déjà vieillies. D'autres plus fraîches les remplacent.

Chasseurs de nouvelles, chasseurs de papillons...

Louis ROBILLARD

Le Parlement fédéral

Comment devient-on courriériste parlementaire? Il n'y a pas de recette consacrée, pas plus qu'il n'y en a pour devenir quoi que ce soit dans le journalisme, métier d'improvisation, s'il en est un.

Un jour, — il y a de cela pas mal d'années, —j'étais encore l'un des benjamins au *Devoir*. Un visiteur se présente à la salle de rédaction; c'est à moi qu'il s'adresse. Il veut parler au chroniqueur des nouvelles maritimes. Le journal n'avait pas encore inauguré cette rubrique quotidienne. Je demande au chef du service des nouvelles — c'était M. Napoléon Lafortune — qui est le chroniqueur en question. Mon chef me répond sans hésiter: "Mais c'est vous!"

Ainsi se font souvent les nominations journalistiques, — au hasard des circonstances. Pour persévérer dans le métier, un candidat doit avoir bientôt appris à tout savoir rapidement, à se débrouiller à l'hôtel de ville aussi bien qu'au palais de justice, à obtenir, sur un sujet dont il ignore le premier mot, une intervioue avec n'importe quel personnage, aussi bien qu'à bâcler en vitesse, mais sans omettre un seul nom nécessaire, le compte rendu des obsèques d'un citoyen en vue.

* * *

Vous devenez courriériste parlementaire parce qu'un bon jour votre directeur a décidé de vous envoyer "couvrir" une session à Québec ou à Ottawa. Que vous ayez peu ou jamais fréquenté les parlements jusque-là, c'est tout à fait secondaire. Ce qui importe, c'est que vous vous tiriez d'affaire, à la satisfaction de votre directeur d'abord, qui vous pense débrouillard, — à vous de montrer que vous l'êtes — ensuite des lecteurs de votre journal, si la chose est possible. Le courriériste débutant peut encore ignorer bien des choses de la politique. Il doit cependant comprendre tout de suite que parmi ses lecteurs possibles et même probables, il pourra compter à peu près tous les députés, ministériels et oppositionnistes. Mais puisqu'on le désigne, n'a-t-il pas déjà la grâce d'état?

C'est ainsi qu'il y a bien une douzaine d'années, je fus dépêché à Québec pour y faire ma première session parlementaire. Les conditions de travail là-bas n'ont pas dû changer beaucoup depuis ce temps. Notre camarade Gagnon se charge d'en entretenir nos lecteurs.

Le passage du parlement de Quebec à celui d'Ottawa se fit sans transition, presque du jour au lendemain. C'était en 1926, au moment de l'enquête des douanes. Sitôt la session de Québec terminée on m'expédiait à Ottawa pour prêter main-forte à Léo-Pol Desrosiers. Changement brusque de lieux, d'atmosphère, de pensées, de préoccupations, de groupes, d'agitations, avec tous les contrastes que ça occasionne forcément.

Contraste de lieux: du clinquant

provincial, or sur plâtre et plâtre sur or, avec arabesques, volutes, fioritures de gâteau de noces, à la sévérité féminine d'un gothique mitigé, transposé, mais en pierre.

Contraste d'atmosphère: à Québec, aux séances du matin et de l'après-midi, un rayon de soleil occasionnel pénètre par les hautes fenêtres sans verrières et vient rire sur les ors faux et le plâtre sculpté, plâtre qui fait son possible pour paraître du bois; aux Communes c'est toujours le soir, même à onze heures du matin: éclairage artificiel qui, de cent disques lumineux, comme les yeux d'un monstre qui serait le plafond, vous tombe dessus lourdement, chaudement, vous accable presque; une lumière comme chargée d'or vert, lancinante, vibrante de migraines latentes. Atmosphère irréelle où toutes les faces paraissent blafardes. On en sort toujours comme du cinéma, un peu étourdi, en respirant profondément, pour se soulager.

Contraste d'atmosphère encore: à Québec, les débats se tiennent presque exclusivement en français; à Ottawa, un débat en français est presque l'exception.

Desrosiers rédigeait généralement le rapport des débats à la Chambre, en m'abandonnant le compte rendu de l'enquête des douanes. C'est là que j'ai fait la connaissance du premier ministre actuel, M. Bennett, qui était de la commission d'enquête. Les témoignages ne se donnaient pour ainsi dire qu'en anglais, excepté quand un bonhomme, contrebandier notoire, était ramené sur la sellette. Il est alors arrivé plus d'une fois à M. Bennett de se fâcher tout rouge — si l'on peut dire — parce que le contrebandier, qu'il soupçonnait de bien savoir l'anglais, s'obstinait à déposer en français. Les colères de M. Bennett étaient déjà célèbres. Le contrebandier, tout en exerçant son droit, n'en rendait pas moins un fier service au débutant que j'étais à cette époque, frais émoulu de la Chambre française de Québec.

Contraste de personnages et de groupes: à Québec c'était, en 1926 comme aujourd'hui, un premier ministre libéral, M. Taschereau, disposant d'une majorité écrasante contre une opposition numériquement réduite à l'extrême; à Ottawa, un premier ministre également libéral, M. Mackenzie King, se maintenant au pouvoir par des prodiges d'équilibre, en faisant des concessions quotidiennes au plus petit groupe de la Chambre, celui des progressistes. A la fin de cette session, au cours d'une nuit fameuse, du 30 juin au 1er juillet, M. Mackenzie King devait perdre son équilibre en même temps que le pouvoir.

* * *

On n'en finirait plus d'énumérer les contrastes entre les deux parlements en question. Un point par lequel ils se ressemblent, c'est que dans l'un et l'autre endroit, le courriériste doit travailler de nuit. On dit d'un journaliste qu'il doit l'être vingt-quatre heures par jour, et capable de se livrer au travail nocturne aussi bien qu'au travail diurne. C'est encore plus vrai d'un courriériste parlementaire que de n'importe quel autre journaliste. Aujourd'hui, au Parlement fédéral, de nouveaux règlements tempèrent le régime. Si ce n'est en fin de session, les Communes ne siègent plus après onze heures. En 1926, il en était autrement. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé, en compagnie de Desrosiers, rentrant chacun chez nous, de voir lever le so-

leil vers le haut de la rue Rideau?

Une chose qui cause beaucoup d'ennui à un courriériste débutant à Ottawa, c'est la défectuosité d'acoustique à la Chambre des Communes. L'ennui est d'autant plus grave, s'il s'agit d'un débutant qui n'a pas encore l'oreille faite à l'anglais. C'était mon cas en 1926.

Le même inconvénient d'acoustique, dira-t-on, existe pour les députés. Le fait est indéniable; mais le défaut d'acoustique a moins d'importance pour les députés attendu qu'ils ne sont pas tenus d'écouter non plus que de comprendre pour rapporter. Tout ce qu'on demande à un député de rapporter, c'est, les élections venues, s'il est candidat, de rapporter des votes. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'il ait compris les discours de ses collègues de la Chambre des Communes ou de ses chefs. Il vaut peut-être mieux qu'il ne les ait pas entendus, saisis et compris.

En Chambre, l'acoustique ne change rien du tout aux débats. Députés de la gauche et de la droite ne sont jamais compris. L'acoustique n'y est pour rien.

A Ottawa les courriéristes ont l'avantage, s'ils n'ont pas bien saisi un passage dans un discours, de pouvoir, une heure ou une heure et demie plus tard, consulter les notes transcrites des sténographes du *Hansard*.

Comme les discours sont presque toujours prononcés en anglais, le courriériste de langue française doit traduire. C'est l'un des agréments du métier. L'actuel courriériste du *Devoir* en sait quelque chose. Cela veut dire plus de travail nocturne.

Mais en marge des débats, des séances de comités, par quel moyen un courriériste parlementaire obtient-il des nouvelles? Comment sait-il ou apprend-t-il à connaître par exemple ce qui se passe dans les caucus?

Ce sont là secrets de métier qu'il ne convient pas de révéler même dans un numéro de vingt-cinquième anniversaire. S'il fallait tout faire savoir au grand public, ça serait trop simple. Tout le monde voudrait devenir courriériste parlementaire. Sachons au moins sauvegarder un peu du mystère qui entoure l'exercice de notre métier. Disons qu'il faut avoir des oreilles, savoir écouter, avoir des yeux, s'en servir, tenir sa langue... et faire aller celle des autres.

Emile BENOIST

Le nouvelliste politique à Québec et à Montréal

La devise du journaliste devrait être dans les mots de Térence: *Homo sum, humani nihil a me alienum puto*... Je suis un homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger".

L'un des aspects les plus séduisants du journalisme est l'information politique. C'est le reportage par excellence, le plus chargé d'humanité, de pittoresque et d'imprévu, le plus fécond dans sa diversité et son charme. Il fait du nouvelliste le spectateur privilégié d'un immense spectacle où s'élaborent les plus vastes projets, où les intérêts, les vanités et les appétits se livrent les luttes les plus sauvages. Et le nouvelliste est spectateur non des illusions du parterre, mais de la coulisse. Il voit la farine qui blanchit les faces, le gras-blanc qui masque les rides, les toiles défraîchies et craquelées que l'on monte en trompe-l'oeil électoral. Les acteurs répètent devant lui, avant d'aller devant la galerie.

Aussi, après quelques années d'expérience et de désillusions, le nouvelliste n'est plus dupe des grands mots ni des grands gestes; il ne croit guère aux appels claironnants des partis politiques et à leurs oripeaux usés.

Mais il ne croit plus aussi au roman politique, aux complots sinistres tramés dans l'ombre, au satanisme des politiciens. Même, et plus souvent qu'on ne le croit, il lui arrive de trouver en politique des hommes d'un grand et noble désintéressement.

Le reproche le plus fondé que méritent les politiciens, c'est plutôt une grande passivité, le respect d'une discipline aveugle qui leur donne une obéissance moutonnière. C'est pourquoi l'on a vu des députations ministérielles conduites par deux ou trois ministres qui apportaient à l'administration des affaires publiques des idées et des lois diamétralement opposées aux sentiments de tous les députés.

Aussi les histoires d'entremetteurs qui achètent les votes de tous les députés sont plutôt du roman politique. Sans doute il se trouve des députés qui ne brillent pas par un parfait désintéressement, mais c'est une erreur d'imaginer qu'on les achète en bloc. Quand les moutons de Panurge se jettent à la mer, on ne devrait pas du moins les accuser de calculs machiavéliques.

Et puis, entre nous, si l'on faisait le compte des exigences imposées aux politiciens! Nombre de sociétés et de gens respectables qui crient à la corruption des moeurs électorales sont les premiers à inonder le député de demandes et de requêtes pour souscriptions. Il ne meurt pas un animal dans un comté que le député ne soit convié aux funérailles pour une souscription somptuaire de cinq ou dix dollars. Et puis il y a les bonnes oeuvres, les bazars, etc., etc. Le député s'il ne fait droit à des requêtes, est mal noté; on lui reproche de ne pas s'occuper du comté. Et s'il s'exécute, toute l'indemnité y passe. Les gros financiers qui

donnent des entrevues sur l'économie et la "sound administration" de la province, poussent après cela force candidats et exigent même qu'on leur crée des positions.

* * *

Le nouvelliste politique occupe envers les politiciens une situation assez mal définie. On lui manifeste une sollicitude mélangée. Car il est clair que si le nouvelliste n'était qu'un bon *overrier,* le politicien l'ignorerait totalement, sans y mettre de malice d'ailleurs. Car alors pourquoi s'en occuperait-il? Nous n'avons pas de qualités transcendantes qui doivent éblouir le commun des mortels et encore moins les politiciens, peu enclins à ces emballements.

C'est le représentant du journal qu'on respecte plus ou moins, suivant qu'il peut se défendre. Le nouvelliste ministériel se trouve de ce point de vue dans une situation inférieure; car il lui faut souvent en passer par les décisions des bonzes du parti.

Il en est autrement du nouvelliste d'un journal indépendant. Car son journal lui donne — c'est le cas au *Devoir* — instructions très strictes de rapporter ce qui se passe, ce qui lui assure une indépendance d'allures et d'opinions dont les hommes publics doivent forcément tenir compte. C'est pourquoi sir Wilfrid Laurier, en fin politicien qu'il était, invitait volontiers à sa table les courriéristes des journaux indépendants, au grand scandale des zélateurs des feuilles de partis, qui ne l'approchaient guère.

La tâche du nouvelliste consiste non seulement à trouver la nouvelle, mais aussi à rapporter les discours. Ce n'est pas besogne toujours alléchante d'écouter pour la millième fois les mêmes argumentations, les redites, les explosions d'une rhétorique barbouillée. Le député, comme le poète, a sa petite vanité d'auteur. Il s'imagine volontiers exprimer des idées foudroyantes de clarté, destinées à transformer l'âme des peuples. Aussi est-il souvent vexé quand le malheureux courriériste a manqué une virgule pleine d'une substantifique moëlle, a négligé tel lieu commun mal foutu. Il est vrai d'ailleurs qu'étant humain, il lui arrive de faire des erreurs, car nous n'avons pas l'infaillibilité en partage.

Mais, en revanche, que de services le nouvelliste politique n'a-t-il pas rendus aux députés! Sinon par pitié, du moins par un impérieux besoin de clarté et de concision, il refait les discours, ampute les longueurs, supprime les tournures alambiquées, pour y substituer des phrases claires et qui vont droit au but. Ce qu'il a caché d'âneries, de phrases creuses et imbéciles!

En fait, la meilleure vengeance que l'on puisse tirer des orateurs mécontents, c'est de les rapporter textuellement. L'on peut être sûr de voir arriver, le lendemain, ledit orateur, furieux et rouge de colère, nous accuser d'avoir voulu ridiculiser le bon ouvrier ou le bon cultivateur.

Il nous faut rendre aux députés cette justice qu'ils ont sur ce point l'esprit large et qu'ils sont souvent les premiers à blaguer leurs propres discours.

* * *

Le grand intérêt dans la vie d'un nouvelliste politique, c'est surtout d'assister à ce qu'on pourrait appeler l'élaboration de l'histoire, d'en pressentir les actions et l'évo-

lution. Car les lois, les projets qui s'élaborent en Chambre et dans la coulisse, c'est de quoi l'histoire du pays sera faite, qui orientera nos destinées en bien ou en mal. Et alors l'observation grandit le métier au rôle d'historien, humble et incomplet sans doute, mais qui a cependant une importance de premier ordre. Nous consignons les matériaux, nous enregistrons les variations d'idées et d'opinions qui ont précédé et conditionné une orientation décisive de la politique.

Et puis c'est peut-être la meilleure façon de comprendre l'histoire que cette observation des phénomènes politiques.

* * *

Au *Devoir*, l'information politique se partage en deux services: l'information sur la politique du pays en bloc — l'information fédérale, — confiée à notre camarade Benoist, et l'information politique provinciale qui se double de la politique municipale montréalaise. Comme Concordia présente annuellement un bill, on estime que le courriériste parlementaire de Québec doit être au courant des actes de nos conseillers municipaux.

La politique du conseil municipal se limite en général à des considérations économiques et sociales sur le pavage, les mérites du système à $2 la verge carrée, ou à $5. Nos échevins sont peu sensibles aux problèmes du plan d'ensemble, etc., mais si l'on parle d'une station de ravitaillement d'essence, tout de suite il s'ensuit un débat général. Ils raffolent cependant des débats sur le chômage, car le chômage prête à des conseils sur la médicamentation sociale et économique. De même que nos bonnes gens aiment à conseiller des remèdes sans nombre pour les cors aux pieds, les tumeurs et les vers, de même nos échevins aiment à jouer le rôle de réformateurs et de guérisseurs.

Les débats du conseil municipal sont des affaires de famille où tout se passe à la bonne franquette. On y parle, tout le monde à la fois, au défi des règlements; on se lance des défis "de venir se rencontrer devant le peuple"; on se traite même d'*imbéciles* et d'*animaux*, mais cela ne tire pas à conséquence, car les coeurs battront de nouveau à l'unisson autour d'un prochain contrat de pavage ou d'une expropriation. On a connu un échevin qui, il y a quatre ans, tordit le nez à un sien collègue qui lui avait jeté un verre d'eau à la figure. Cela se passait, il est vrai, dans l'antichambre de la salle des délibérations. Ils n'en furent, après, que meilleurs amis et comprirent davantage les problèmes municipaux.

Chez Concordia, l'administration est, de par sa nature, quasi despotique. Car le comité exécutif, une fois choisi, ne peut plus être renversé. Aussi l'échevin récalcitrant est-il mis à la portion congrue, congrue en ce sens qu'on lui refuse tout. Les commissaires sont adulés, vénérés, respectés jusqu'à un mois avant les élections alors que les mêmes échevins, soucieux de se présenter devant l'électeur, dans une attitude décorative, appellent les foudres du ciel sur la tête des commissaires prévaricateurs. Mais cela non plus ne tire pas autrement à conséquence.

* * *

L'atmosphère de la Chambre des députés à Québec est plus élevée. Les règlements sont plus sévères et

d'ailleurs strictement observés. En plus, les questions agitées sont sur un plan plus haut. L'apport rural fait aussi qu'il s'y trouve plus de dignité et de politesse, un langage plus mesuré.

Quant au Conseil législatif, il est, hélas! cible des moqueries souvent injustes de la jeunesse. Tout d'abord, sachez que les conseillers qui ont de longues barbes sont rares. Et puis plaçons ici une confession: ils ne dorment pas aussi souvent que je l'ai parfois laissé entendre; j'irai plus loin: jamais je n'en ai entendu ronfler; car je ne les ai que vus ronfler, — nuance très appréciable pour l'honneur et la dignité du Conseil. Ils sont au demeurant très hospitaliers, charmants, et surtout ils savent prendre aimablement la plaisanterie.

Le Conseil législatif siège rarement. Comme les conseillers n'ont pas d'électeurs à soigner, ils n'éprouvent nullement besoin de faire des discours, et c'est autant de rhétorique de perdue pour l'édification de la jeunesse.

Ayant chômé tout l'hiver, la fin de la session les prend au dépourvu. Alors ils siègent avec frénésie, passent les bills à tours de bras jusqu'à la clôture de la session, après quoi ils s'en vont avec la satisfaction du devoir accompli.

Les séances du Conseil sont peu courues, par suite de l'équanimité d'humeur qui y règne; car peu de nos sénateurs provinciaux ont des poussées d'humeur sauvage qui les jetteraient à la gorge les uns des autres.

Les séances de la Chambre sont mieux ordonnées et plus régulières. A 10 heures et demie du matin, les députés se réunissent, qui au comité des bills privés, lequel comprend tous les députés, qui au comité des bills publics, lequel se compose surtout d'avocats. On y dicute les bills, librement, mais le ton de la discussion est courtois et mesuré. On n'y entend rarement de *ravauts*. Ces séances durent jusqu'à environ 1 heure moins un quart.

Les courriéristes font leur copie, à la plume, pour l'expédier par télégraphe, sans délai.

La Chambre se réunit en séance plénière au cours de l'après-midi, vers 3 heures et demie, et siège jusqu'à 6 heures. Pendant les trois premières semaines, elle ne siège pas le soir, mais lorsque le budget est présenté, la Chambre travaille l'après-midi et le soir. Il n'y a pas d'heure fixée pour la fin de la séance de nuit. Elle peut même se continuer jusqu'au lendemain avant-midi, comme la chose est advenue en 1931, alors que M. Guertin parla de 11 heures du soir jusqu'à 10 heures et vingt le lendemain matin, au milieu de députés ronflants.

La session suit le cours de la saison. Lorsqu'arrivent le soleil et les tièdes journées d'avril, les députés sentent le printemps, ils courent à bride abattue vers la fin de session.

Et ainsi de discours en discours, de bills en bills, la session s'écoule. Le courriériste suit les débats du matin au soir avec une longue patience, dans l'attente de l'incident pittoresque ou important. Il doit le plus souvent bâcler l'article, car le train n'attend pas. Aussi le lecteur ne doit pas lui être impitoyable et exiger de chroniques au fil de la plume les fignolages de l'article de revue.

Alexis GAGNON

Les dépêches

Il est 7 heures 30 du matin, le moment de se mettre au travail. L'appareil qui transmet la plupart des dépêches, le *télétype,* fonctionne depuis une heure. Le télétype imprime automatiquement les dépêches en caractères ordinaires, sur une bande de papier enroulé. C'est une vanne d'information, de la majeure partie de l'information extra-montréalaise. Cette vanne s'ouvre sur le conduit que constituent les agences auxquelles le journal est abonné: *Canadian Press, Havas, Associated Press.* Ces agences ont des correspondants un peu partout dans le monde et sont en contact avec des tierces. Ce que donne le télétype n'est pas invariablement limpide, incolore, frais, inodore. Toutefois les déficiences ne sont pas toujours la faute des agences ou de leurs correspondants.

A 7 heures 30, le télétype a versé plus de 3,000 mots. Il en versera encore au moins 21,000 autres avant que le journal aille sous presse. Il y a là-dedans de l'anglais et de l'outre-45e. L'anglais a certes sa beauté, mais le traduire en français, c'est souvent chercher à faire une montre avec de l'ouate. A côté de médailles, l'outre-45e produit parfois des formules d'un coloris et d'un éclat rappelant les enseignes qu'on doit à Georges Claude. Mais allez donc faire une montre avec un élément gazeux, fût-il traversé par un courant électrique!

La journée commence

Après un bref salut entre télétypistes, le télétype donne une liste nécrologique. La journée commence presque toujours ainsi. Plus tard, des événements rappelleront peut-être que les institutions humaines sont fragiles comme l'homme. En attendant, la dépêche nécrologique annonce la mort de deux citoyens des Etats-Unis — colonels tous deux, — d'un diplomate japonais, d'un peintre britannique, d'un sportif ontarien. Peut-être une Thérèse de Lisieux est-elle morte au fond de quelque monastère le jour où mouraient ces messieurs. Mais sa vie ayant eu un éclat tout intérieur, sa mort passe inaperçue — pour le moment. La liste nécrologique entière ira au panier, tant elle est dépourvue d'intérêt. Mais voici une nouvelle plus intéressante: un magnifique avion néerlandais, l'*Univers,* est tombé en Irak et ses sept ou huit occupants ont perdu la vie. La dépêche a cinq lignes. Elle porte l'indication *more — more to come.* Elle aura donc une suite. Le télétype annonce qu'un cargo est en train de brûler à Boston. Cette dépêche est inutilisable présentement. D'ici l'heure d'aller sous presse l'incendie peut prendre des proportions formidables, causer des morts. Il faudra veiller au grain de ce côté-là. Inutilisable, cette dépêche est néanmoins un tuyau. Viennent maintenant des nouvelles sportives, des informations finan-

cières. Elles s'acheminent vers les rédacteurs spécialisés en ces matières.

Le télétype donne maintenant la suite de la dépêche relative à l'avion. Ce naufrage de l'air est une nouvelle fraîche. Il pourra, s'il n'y a pas affluence d'informations fraîches plus importantes, occuper une place de choix dans les colonnes réservées au nouveau. Quoi qu'il en soit, le souci de le caser et de le coiffer retombe sur le chef du service d'information, qui a plusieurs fers au feu. Avant de traduire cette dépêche, il serait sage de s'occuper de celles de la nuit. Elles ont paru dans les journaux du matin. Par suite, la plupart sont éventées. Elles contiennent néanmoins un résidu d'éléments actifs; il faut l'extraire. Certaines peuvent demeurer intéressantes assez longtemps: les documentaires.

Les dépêches de la nuit

Il y en a deux de cette catégorie ce matin. La première résume un article que le premier ministre Ramsay MacDonald, pacifiste de vieille date, a écrit pour réaffirmer que la Grande-Bretagne doit se réarmer. Une rapide lecture de toute la pièce dégage le sens de chaque phrase. Facile à traduire, elle fournira vite de la copie aux linotypes affamées. Un, deux, trois paragraphes passent. Patatras! Le traducteur choit. Il éprouve une sensation de malaise à la pensée que les linotypes peuvent attendre outre mesure. Il s'aperçoit du vacarme qu'elles font. C'est un hou... hou... qui rappelle le vent du mois des morts; cela est accompagné de coups sourds. Enfin il se relève. Il voit la cause de sa chute: non seulement la charrue de M. MacDonald est passée devant les boeufs, chose normale dans un texte anglais, mais cette fois la charrue s'efforce de tirer les boeufs, qui s'arc-boutent. Voyez: *"The late war"*, écrit M. MacDonald, *"removed none of the sulkiness nor the bitter revenge-menace of beaten states and has given no security to victorious ones"*. L'ordre étant rétabli, la tâche s'achève sans lenteur excessive.

La seconde dépêche de la nuit annonce que Lloyd George rédige, pour sa prochaine campagne électorale, un plan qui ressemble sous plusieurs rapports à celui du président Roosevelt. Elle mesure trois quarts de colonne. Il est possible d'en donner la substance en un quart de colonne. La compression commence. Soudain l'oeil saisit ce mot élastique: *control*. Faudra-t-il s'efforcer d'en chercher le sens exact par déduction? Pourvu qu'il y ait un point d'appui! Les linotypes attendront encore. Mais non! Rarisssime aubaine, le sens est indiqué clairement dès la phrase suivante: *"This would not amount to socialistic nationalization. It would be rather a system of supervision."* On peut donc traduire par contrôle. Une fois n'est pas coutume.

Il y a des problèmes de traduction d'un autre ordre que celui de *control*. Lorsqu'un garde-côte des Etats-Unis coula à coups de canon l'*I'm Alone,* les dépêches contenaient maintes fois le mot *sinking.* Dans certaines phrases on pouvait recourir à la forme verbale pour traduire ce mot. Dans d'autres, la traduction par un substantif était inévitable. Le *Nouveau Larousse illustré* ne donnait nullement au mot coulage le sens d'envoyer un bateau par le fond. Des dictionnaires anglais-français traduisaient le verbe *to sink,* mais ne soufflaient

mot de *sinking.* Le traducteur entreprit des recherches au moyen de l'association des idées. Les recherches aboutirent au mot *sabordage.* Il y avait bel et bien eu sabordage, puisque le garde-côte avait percé l'*I'm Alone* au-dessous de la ligne de flottaison, pour le faire couler. Si le sabordage de l'*I'm Alone* avait eu lieu après l'apparition du deuxième tome du *Larousse du XXe siècle,* il n'y aurait guère eu d'hésitation à traduire *sinking* par coulage, parce que le tome en question attribue à *coulage* le sens de couler par le fond. Quant à sabordage, le *Larousse du XXe siècle* déclare que c'est un mot vieilli. Ce ne devrait pas être une raison de mettre ce mot au rancart et de multiplier du même coup les risques d'ambiguïté ou du recours à la périphrase. Le mot *fiable,* toujours employé dans nos campagnes, est aussi proclamé vieilli. Il y a énormément de vieilles choses à la Vaticane et au Louvre. Et qui ont leur caractère.

L'information d'avant-midi

Pendant la traduction des dépêches de la nuit, le télétype n'a pas cessé de fonctionner. Il a donné des dépêches sportives et des informations financières, mais autre chose aussi. Il est question de la lutte des protestants d'Allemagne contre l'Etat naziste. Ces protestants seraient sur le point d'obtenir la démission du révérend Muller. Par le temps qui court, les dépêches d'Allemagne sont sujettes à caution. La tâche des correspondants chargés de fournir des informations sur ce pays n'est sans doute pas facile. S'il y a une information à recouper, c'est bien celle qui vient de ce côté-là. Du reste il est clair que le recoupement est une des nécessités du journalisme. En matière d'information étrangère, l'un des moyens usuels de le pratiquer, c'est la lecture de journaux et de revues. Cela revient à dire qu'il est tardif. On se trouve parfois dans la situation du bonhomme dont le parapluie ne veut bien s'ouvrir qu'après l'averse.

Il y a maintenant au télétype une longue dépêche sur l'*Univers.* Elle contient des précisions qui bousculent les premières informations. Le jour de l'assassinat de Dollfuss, il y eut, comme ça, bousculade d'une dépêche qui annonçait que les nazis autrichiens avaient emprisonné le courageux homme d'Etat dans la chancellerie. Dollfuss, avait affirmé une deuxième dépêche, consentait à céder sa charge à M. Rintelen, ministre d'Autriche à Rome, et l'ordre était rétabli à Vienne. Ces nouvelles évidemment étaient de taille. Mais il y eut d'autres bousculades, plusieurs autres. Au moment d'aller sous presse, ce qui avait paru devoir être un événement politique gros de conséquences, mais opérette à certains égards, devenait une tragédie où surgissait le spectre de la guerre. Il ressortait déjà de plusieurs dépêches que les nazis avaient blessé Dollfuss. Soudain une toute dernière dépêche annonça: *Des civils sortent de la chancellerie en criant: "Dollfuss est mort!"*

L'assassinat de Dollfuss avait suscité dans certaines capitales un émoi fort compréhensible. Le lendemain du crime et les jours suivants les dépêches relatives au terrible événement affluèrent, à raison de cinq ou six colonnes par jour. Elles venaient de plusieurs capitales européennes. L'essentiel de la situation se perdait dans un fouillis, un peu comme un service

de porcelaine enfoui dans un amas de paille. Dégager l'essentiel, en répartir les éléments dans un ordre logique c'était épargner le temps du lecteur, tout en lui fournissant l'information qu'il cherchait. Cela ne comportait pas la suppression de détails intéressants. Parfois plusieurs colonnes de matière peuvent se condenser en une colonne et demie de texte clair.

Les difficultés de la mise au point

L'information locale, qui a le pas sur celle de l'extérieur, est maigre ce matin. Le télétype comblera le vide. Afin que les linotypes n'attendent pas, le chef du service d'information enlèvera quelques dépêches au préposé du télétype. Il en traduira quelques-unes, bien qu'il soit fort occupé. Le reste ira à un rédacteur, qui interrompra peut-être la rédaction d'un article destiné au rez-de-chaussée.

Le télétype donne maintenant de brèves informations d'intérêt médiocre. Il est par exemple question d'un vague projet qu'a formé un aviateur célèbre pour d'audacieux voyages. Voici une dépêche plus intéressante: on mande de Washington que c'est de moitié que le président Roosevelt a entrepris de faire baisser les taux de l'électricité aux Etats-Unis. L'emploi du gallicisme *c'est que* n'est pas ici l'effet d'un caprice. Il a pour but de mettre en évidence l'élément neuf essentiel de la dépêche. On savait depuis longtemps que M. Roosevelt voulait abaisser les taux de l'électricité, mais on ignorait la baisse qu'il envisageait. Vouloir dégager dès la première phrase l'élément neuf essentiel d'une dépêche, tout en le rattachant à une information antérieure, est souvent source de tintouin. Il a parfois des résultats filandreux.

Il n'est pas nécessaire d'être dévoreur de journaux pour savoir que M. Roosevelt a donné lieu à de copieuses dépêches depuis qu'il est président. Les discours ou les messages où il exposait ses projets d'économie dirigée arrivaient parfois à la dernière heure et en pièces, car les fils étaient encombrés. Du télétype, corne d'abondance XXe siècle, sortaient pêle-mêle quantité de pièces de quelque gigantesque appareil. Sous la menace d'une aiguille qui volait vers le moment d'aller sous presse, il fallait trier les pièces, les assembler. Tantôt un boulon, tantôt un arbre de couche tardaient. Enfin la machine prenait corps: c'était un dirigeable qu'il fallait loger dans l'espace alors libre, autant dire dans un pigeonnier.

La dépêche qui a trait au président Roosevelt est suivie d'une première tranche du bulletin météorologique. Une dépêche du Vatican annonce ensuite que le Saint Père s'efforcera de faire accepter un armistice aux belligérants du Gran-Chaco. C'est du Vatican que vient le radium qu'il faut parfois à la thérapeutique spirituelle. Les dépêches ne peuvent pas véhiculer les précieuses émanations. Elles peuvent en annoncer la distribution.

Terre-Neuve mande que la commission qui gouverne cette colonie projette de combattre le chômage par l'application d'un programme de retour à la terre. Vient ensuite la seconde tranche du bulletin météorologique, vite transformé en chair à lino. On télégraphie maintenant de Boston que le cargo qu'un incendie menaçait à l'aube est sur le point de couler bas sous le poids de l'eau versée par les pompiers. Sans doute le sort de ce cargo con-

firme le proverbe qui veut que les extrêmes se touchent, mais c'est une nouvelle médiocre; et la dépêche sera fortement comprimée.

Un matelot a été poignardé dans une pension à Toronto. Sa femme est accusée de l'avoir tué. La police affirme que le meurtre a eu lieu au cours d'une beuverie. La dépêche contient 350 mots; c'est 300 de trop. Il est vrai que 50 mots, ce serait à peine un cure-dent pour la presse cannibale, abonnée, elle aussi, à l'agence qui communique cette nouvelle.

Paris annonce que son tribunal de commerce a décidé la mise en liquidation judiciaire de l'entreprise du constructeur d'autos Citroën. Qu'il s'agisse d'une liquidation judiciaire, cela n'est pas indiqué en autant de lettres dans la dépêche, tant s'en faut. Les devoirs des liquidateurs sont sommairement exposés. Consulté, le *Larousse du XXe siècle* donne de la liquidation judiciaire — mesure moins rigoureuse que la liquidation tout court — une définition qui cadre avec ce qu'indique la dépêche. Les dictionnaires interviennent de temps à autre dans la traduction des dépêches. Pris à hautes doses, ils seraient des poisons foudroyants. Ils sont toniques à petites doses et additionnés de grains de sel. Outre le *Larousse du XXe siècle,* le *Devoir* possède plusieurs ouvrages de référence d'une valeur indiscutable. Quelques-uns sont plus que des dictionnaires, bien qu'ils soient intitulés ainsi. Il paraît que certain journal de fort tirage refuse à ses rédacteurs l'aide de dictionnaires dignes de ce nom. C'est du reste le moindre défaut de la feuille en question, laquelle a pour maître l'argent. Coupez tout ce qui ne paie pas.

A droite et à gauche

Pour élucider les problèmes particulièrement complexes, il est possible de consulter le directeur, le rédacteur en chef ou le secrétaire de la rédaction. Il est heureux que cela soit possible, car rien ne supplée à l'expérience d'un homme qui aime son métier. Dans d'autres cas, c'est aux connaissances spécialisées de tel ou tel membre de la rédaction que le traducteur des dépêches aura recours. Il n'a jamais l'impression qu'il importune.

Mais le télétype a fonctionné pendant la consultation du dictionnaire. Ce qu'il fournit est d'un intérêt éphémère. De courtes dépêches se succèdent, puis commence le quart d'heure où seules les nouvelles archiimportantes trouveront accès aux colonnes du journal. Il faut redoubler de vigilance pendant ce quart d'heure. Une dépêche-éclair (un *flash*) peut soudain traverser quelque banale information, annoncer un grand événement. Aujourd'hui, nul éclair ne fulgure. Le journal va sous presse. L'après-midi est déjà entamé. Le goûter pris, le reste de la journée sera employé à la préparation du lendemain: lectures de journaux, traduction de quelques dépêches ou de pièces communiquées plusieurs jours avant la date de leur publication. La seconde partie du mardi après-midi, le traducteur des dépêches se mue en nouvelliste. Il achève aux petites heures du samedi la journée du vendredi.

Simple vanne entre plusieurs autres plus considérables, le service des dépêches participe dans une mesure nullement prépondérante à l'oeuvre du *Devoir,* qui est, on le sait, l'une des centrales d'énergie nationale. Le simple fait de cette participation, c'est quelque chose.

Raoul BABY

La finance

Ce jour-là, — il y a environ deux ans, — le directeur entra dans "notre" bureau avec un sourire particulièrement amusé.

— "Vous devrez en prendre votre parti, me dit-il. Un lecteur — qui déclare nous lire depuis des années — vient de me faire une remarque qui vous concerne certainement. Il trouve notre journal intéressant et ses appréciations d'ordinaire bien au point. Mais il y voit une grave lacune. En d'autres termes, ce lecteur estime que le journal serait plus complet s'il avait une page financière! Est-ce que vous ne feriez pas ce que vous êtes censé faire?"

Voilà au moins quelqu'un qui ne blessera pas la modestie du signataire... non plus que celle de ses prédécesseurs. Suivant le mot de M. Edouard Montpetit, il faut savoir partager, "diviser par deux", les bonnes comme les mauvaises choses pour être parfaitement heureux. Cela explique pourquoi je crois devoir attribuer à Emile Benoist et aux autres qui m'ont précédé à cette rubrique... leur juste part des remarques du lecteur bien intentionné, — et distrait.

N'est-ce pas en se remémorant ce petit incident que le directeur aurait décidé d'employer ce numéro du vingt-cinquième anniversaire du *Devoir* à faire exposer à chacun comment se fait son travail? Car c'est bien un moyen mis à la portée de chacun de nous en particulier de dire qu'il existe, et même qu'il compte pour quelque chose, même si sa tâche n'est pas aussi importante que celle du premier ministre — n'importe lequel! — obligé d'expliquer comment il se fait qu'il soit si riche alors que nous sommes tous si pauvres.

* * *

En parlant de richesse et de pauvreté nous entrons de plain-pied — et pour cause — dans la partie financière du journal. Car, quoi qu'en dise notre ami dont il est question au début, si le *Devoir* est pauvre, il n'en donne pas moins un large espace à renseigner ses amis sur les agissements des riches de la terre, agissements qui s'expriment en définitive dans les cours des titres et des denrées de toutes sortes.

* * *

Suivant la formule à laquelle le *Devoir* doit s'attacher, mais dans une plus large mesure peut-être, nous ne pouvons donner que la quintessence — pas moins! —de la nouvelle financière. Et cela explique pourquoi la plus grande partie de la page des finances est prise par des tableaux serrés, et le reste, ou presque, par des statistiques.

Ce n'est pas ici l'endroit où faire des phrases. Pas plus que le grand financier, ni le spéculateur sérieux — il y en a, — l'épargnant désireux de retirer le plus possible

avec la plus grande assurance disponible, — il y en a encore! — ne se payent de mots. Ils veulent des faits. Les faits les plus sûrs, les plus justes, les plus véridiques — quand ils le sont! — ce sont ceux qui s'expriment en chiffres. Tout le reste, c'est de la foutaise... Surtout en finance, puisque "le reste" n'est en très grande partie que des rumeurs dont 99 p. c. — style financier — crèvent après quelques heures comme de simples bulles de savon — style financier encore, car l'expression s'emploie pour désigner certaines entreprises lancées avec grand fracas.

* * *

Du fait qu'il circule plus de fausses rumeurs en finance que dans tout autre domaine, politique comprise, ce qui est peu dire! la tâche du rédacteur financier consiste beaucoup plus à éliminer les prétendues nouvelles colportées ici et là — et qui lui sont même envoyées par poste — qu'à les chercher. En finance, on peut dire que la nouvelle vient d'elle-même aux journaux, quand elle est bonne. Les administrateurs des grandes compagnies, surtout celles dont les actions sont inscrites en bourse, sont toujours fort empressées de faire connaître leurs succès au public. S'il leur arrive de retarder la publication de ces nouvelles, c'est habituellement qu'ils ont de bonnes raisons pour agir ainsi. On compendra que nous n'insistions pas plus après les résultats de l'enquête sur les agissements de certains grands financiers des Etats-Unis. Ce qu'il faut au rédacteur financier, ce n'est donc pas tant le sens de la nouvelle — il ne doit pas pour cela faire défaut — que surtout le flair qui lui fera deviner pour ainsi dire s'il s'agit d'une "vraie" nouvelle ou d'un simple communiqué destiné à assurer de la publicité gratuite à une maison quelconque ou encore d'une simple rumeur.

Car, en plus des rumeurs, il y a aussi les communiqués, nombreux, que nous recevons de compagnies qui n'annoncent jamais dans les journaux mais sont toujours désireuses d'obtenir de la publicité gratuite par des communiqués dans lesquels elles affirment que leurs affaires vont bien, qu'elles sont prospères, donc — c'est la conclusion qu'en tire le lecteur qui croit que c'est une nouvelle véritable — que ses produits sont plus en demande et par conséquent supérieurs à ceux des compagnies concurrentes. C'est extraordinaire le nombre de tels communiqués qui nous arrivent... et qui vont aussi rapidement au panier. Seulement, ils n'y vont pas sans que le rédacteur y jette d'abord un coup d'oeil. Une expérience de plusieurs années, surtout des années de hausse en bourse, lui a appris que les communiqués sont souvent envoyés aux journaux en vue de préparer un mouvement de hausse qui servira à certains intérêts à se défaire de titres acquis à bon compte auparavant. Son seul regret, c'est de n'être pas en mesure de mettre facilement ses lecteurs en garde contre la manoeuvre. Car si le flair ne le trompe pas souvent dans de tels cas, il ne pourrait appuyer sa mise en garde sur aucune preuve précise. D'où la nécessité où il est d'être prudent, d'attendre les événements.

* * *

S'il en fut toujours ainsi, il n'y

a jamais eu toutefois autant de communiqués des compagnies minières que depuis une année ou deux. Toutes les périodes de *boom* se traduisent d'ailleurs ainsi, qu'il s'agisse de mines d'or, de pétrole, ou d'autres minéraux susceptibles d'enrichir les détenteurs de titres. On ne voit jamais un aussi grand nombre de découvertes de mines d'un minerai quelconque que lorsque ce métal est particulièrement en demande. Depuis deux ans, on ne découvre que des mines d'or chez nous. Il y a quelques années, c'étaient des mines de cuivre. C'est tout de même curieux qu'on ne trouve plus de mines de cuivre. Il est vrai que le prix de ce métal est tombé de plus de 15 sous la livre à 5 sous ou à peu près et que le marché est encombré. Que demain le prix du pétrole avance de 50 ou 100 pour cent dans le monde et nos lecteurs constateront subitement que notre pays est extraordinairement riche de ce liquide... au moins sur le papier.

Si nous allons aux statistiques, nous constatons qu'il n'est pas 10 pour cent des compagnies lancées pour exploiter une mine quelconque ou un prétendu terrain pétrolifère qui réussissent. Cela explique que nous ne publiions généralement qu'avec beaucoup de circonspection toutes les prétendues nouvelles sur les compagnies minières de récente date, soit sur les *prospects*. Le journaliste n'a vraiment aucun moyen sérieux de contrôler la véracité des nouvelles de cette catégorie. Dans le doute, il doit s'abstenir, au risque que ses lecteurs perdent une fois sur cent quelques chances de réaliser des bénéfices. Il est mieux pour eux de ne pas avoir de multiples incitations chaque jour à perdre ce qu'ils ont pu épargner parfois péniblement.

* * *

Le *Devoir* n'a pas de page financière, disait notre ami bien intentionné; mais qui devait lire le journal en vitesse, pour le moins? Non seulement il a sa page de finance depuis vingt ans et plus, mais il public tout ce que le financier peut attendre d'un quotidien qui n'est pas un organe exclusivement financier. Le financier véritable, l'homme qui peut donner tout son temps ou à peu près aux questions de finance et de bourse, à l'étude des marchés, ne se contentera jamais d'un quotidien pour se renseigner; toujours il aura recours aux grands journaux spécialisés, aux revues de finance et d'affaires. Ces journaux et revues publient, comme nombre de quotidiens, des rumeurs; mais le financier est habituellement un homme qui a de l'expérience et des relations. Il a acquis le flair indispensable, et il a de plus l'avantage d'avoir des relations qui pourront souvent infirmer ou confirmer les nouvelles qui l'auront rendu perplexe.

Si la nécessité de ne pas induire le lecteur en erreur force le journaliste consciencieux à éliminer tout ce qui lui paraît douteux, il est aussi contraint, dans un journal où tout l'espace est mesuré, de ne pas publier de longueurs inutiles. Le *Devoir* présente cet avantage de pouvoir être lu entièrement alors qu'il y a de toute nécessité déchet considérable, pour le lecteur, dans le journal qui publie tout ce qu'il reçoit. Cela fait comprendre que nous ne donnons, sur les rapports des compagnies, par exemple, que les chiffres essentiels, ceux qui donnent une idée préci-

se de la situation déclarée par les administrateurs, au lieu de suivre la pratique courante qui consiste à publier un préambule contenant ces chiffres, un tableau où ils sont tous répétés, puis un extrait de discours du président qui souvent ne fait que remâcher encore ces chiffres. Nous donnons ces chiffres une fois, un aperçu du discours du président si ce discours contient vraiment un élément de nouvelle; et nos lecteurs sont aussi bien renseignés que ceux des autres journaux, sans avoir perdu leur temps. En définitive, nos amis n'en ont-ils pas plus pour leur argent? Voilà une véritable proposition d'affaires, ou nous n'y connaissons rien. *Time is money.* Nous leur sauvons le temps et donc l'argent. Qu'ils voient à le bien placer...

Clarence HOGUE

Beaucoup de publiés, peu de lus

Le samedi, c'est le grand gala des communiqués. Pendant toute la semaine, on nous apporte des feuillets de toutes sortes: convocations, réclames, etc., annonçant des choses "jamais vues" à Montréal, avec prière expresse de les publier le samedi suivant.

Les journaux à 60 pages ont établi ce système des communiqués du samedi, plutôt qu'un autre jour, pour mettre un peu de confitures ce jour-là sur leurs énormes tranches d'annonces.

On donne deux fois plus de matière à lire le samedi sous prétexte que le lecteur dispose de la journée du dimanche en plus des jours ordinaires pour parcourir son journal. Mais le lecteur a-t-il plus le temps de mâcher cette double portion?

Le *Devoir,* dans le cadre ordinaire de ses 10 ou 12 pages, doit trier parmi cette masse de communications, en extraire les plus intéressantes, les moins diffuses et la moëlle des autres, si moëlle il y a. Si le jeu du crayon ou des ciseaux n'est pas facile et si le résumeur est pressé par l'heure ou par la besogne, le verbiage des réclamistes rejoint les déchets du grand panier à rebuts.

Morale en trois points:

Les communiqués les plus courts passent les premiers et sont les plus lus; les mécontents ont toujours la ressource des annonces payées (on verra alors qu'ils compteront leurs mots);

le *Devoir* n'attend pas au samedi pour fournir de la lecture;

les mauvais communiqués prenant la place des bonnes nouvelles, ils n'en ont aucune...

R.

L'interview

De même qu'un repas n'est pas complet sans fromage, un journal ne le serait pas sans l'interview.

L'interview est l'une des caractéristiques du journalisme, c'est un genre de *papier* bien particulier au métier, tout autant que le papier à journal.

Le mot interview n'a-t-il pas d'ailleurs été créé à son intention? C'est tellement le cas, le mot interview est tellement *journalique,* que le français l'a accepté, sans aucune hésitation, malgré son origine anglaise, lui reconnaissant un sens plus spécifique, plus restreint, qu'au mot entrevue. Interview est admis en français, à l'intention des journalistes, tout autant que reporter. Dans le monde où l'on écrit par métier, l'interview appartient de droit aux journalistes.

Pour le journaliste, en maintes circonstances, l'interview est ressource précieuse. S'il lui arrive de n'avoir rien à dire de son cru, de n'avoir pas de sujet d'article — le fait se produit dans la vie des journalistes même les plus prolifiques — il reste la planche de salut de l'interview.

Le reporter trouve toujours quelqu'un qui soit disposé, quand ça ne serait que pour lire son nom imprimé, à parler de ceci, de cela, de n'importe quoi. L'un des premiers principes de notre métier— car il en a — n'est-ce pas précisément de faire parler les autres?

L'interview que nous venons d'indiquer n'est toutefois qu'occasionnelle, fortuite. C'est l'interview d'urgence, quand il s'agit de fournir de la copie au prote, cet homme qui n'attend pas au delà de l'heure fixée d'avance comme la dernière.

* * *

Il y a l'entrevue de grand genre et de combien d'autres genres. L'interview est multiple, innombrable. Elle revêt les formes les plus diverses. En somme, il y a autant de genres d'interviews qu'il peut y avoir d'interviews, qu'il existe de personnes *interviewables.* Or personne n'échappe absolument à la loi de l'interview. Par suite de circonstances accidentelles, d'un simple fait d'actualité, le citoyen le plus modeste, l'homme de la rue, cet anonyme parmi la foule des anonymes, peut devenir digne de l'interview... à moins, dirait un malin, qu'il n'en devienne la victime. Mais l'homme de la rue ne se plaint pas généralement s'il lui arrive d'être interviewé.

Les véritables victimes de l'interview — encore que plusieurs d'entre eux trouvent bien quelque charme à ce supplice — ce sont les personnages en vue, les premiers ministres et autres habitants des hautes sphères politiques, sociales, économiques, théâtrales, diplomatiques, nationales et universelles, scientifiques.

Pour certains d'entre eux, l'occasion survient périodiquement et parfois, si l'on peut dire, à haute fréquence.

Le premier ministre du Canada, M. Bennett, doit avoir par exemple, dix fois par jour, sinon davantage, l'occasion d'accorder ou de refuser une interview. Ceux qui le connaissent diront qu'il refuse puisqu'en public M. Bennett fait mine de ne pas aimer les journalistes, de mépriser même leur métier, un métier de gagne-petit après tout. Ne doit-il pas alors détester l'interview?

Pourtant M. Bennett s'y prête. Je le sais d'expérience, pour avoir eu l'occasion de l'interviewer à quelques reprises. Et je ne parle pas des interviews collectives que M. Bennett accorde parfois aux courriéristes parlementaires ou à d'autres groupes de journalistes.

Je me rappelle la première interview que j'obtins de M. Bennett, chef de l'opposition conservatrice.

Un soir, au Parlement, tout de suite après l'ajournement de six heures.

Son secrétaire me dit que M. Bennett doit partir immédiatement et qu'il n'aura probablement pas le temps de me recevoir. J'insiste, disant pour la forme, que je n'ai qu'une question à poser.

M. Bennett me reçoit tout en enfilant son paletot. Je pose une question. M. Bennett y répond avec un laconisme déconcertant: *No*.

Je risque une deuxième question qui me vaut cette autre réponse: "*Young man*, vous avez dit une question. Vous l'avez posée. J'y ai répondu. Tenez-vous en à une question. Le représentant du journal de M. Bourassa doit être fidèle à ses engagements".

Je ne pus en obtenir davantage; mais c'était suffisant pour écrire quelque chose d'aussi piquant que si la conversation avait été de plus longue durée.

D'ailleurs, pour une fois, M. Bennett n'avait-il pas tenu lui-même son engagement de répondre à une question? Il est vrai qu'il était plus près de la lettre que de l'esprit.

* * *

Un interviewer qui connaît son affaire n'a d'ailleurs pas besoin que l'interviewé soit loquace. Les interviews les plus courtes sont souvent les meilleures.

Au lendemain des élections de guerre et de la défaite des libéraux, un reporter du *Devoir* obtenait de sir Wilfrid Laurier ces simples mots: *Never say die*. Il n'en fallait pas davantage pour bâtir un bon article.

Malgré les airs rogues qu'il prend parfois à l'endroit des journalistes en général, M. Bennett sait par contre être charmant avec des journalistes en particulier. Ca doit être leur métier qu'il n'aime pas. M. Bennette parle volontiers et d'abondance aux journalistes "*but not for publication*".

Ca serait pourtant ces interviews-là qui seraient le plus intéressantes à écrire. Mais il y a la discrétion et l'honneur professionnels. N'insistons donc pas.

Au contraire de M. Bennett, le premier ministre de Québec, M. Taschereau, se laisse approcher le plus facilement du monde par les journalistes. Durant les sessions parlementaires, à Québec, chaque soir, à six heures, les courriéristes vont sur le parquet de la Chambre et entourent M. Taschereau. Celui-ci répond à toutes les questions. C'était du moins comme cela autrefois. En se faisant interviewer, M. Taschereau est bon enfant.

Il pousse même l'obligeance jusqu'à suggérer des questions au lieu

de répondre simplement à celles qu'on lui pose. Tout en causant, il acceptera une cigarette que lui offre un journaliste.

* * *

Les grands voyageurs sont certes intéressants à interviewer et dans leur groupe se trouvent les missionnaires.

Les uns et les autres permettent à l'interviewer de voyager sans se déplacer et de faire ensuite voyager ses lecteurs de la même façon et à peu de frais. (Espérons que le gérant de l'agence des *Voyages du "Devoir"* n'a pas lu ce qui précède.)

Les lecteurs du *Devoir* ont toujours été abondamment servis d'interviews avec des missionnaires. Rien qu'au cours des toutes récentes années, et pour ne rappeler que quelques-unes des randonnées, ils sont allés, par exemple, avec le R. P. Duchaussois, O.M.I., dans l'île indienne de Ceylan et aussi dans l'Extrême-Nord canadien; avec les RR. PP. Beaudoin, d'Arcy Nadon, Octave Goulet, des Pères Blancs, ils ont pénétré jusqu'au coeur de l'Afrique équatoriale; avec le frère Lachance, de la communauté du Saint-Esprit, ils ont abordé dans l'île océanienne de Nouvelle-Guinée, en Papouasie; avec le R. P. Paul Gagnon, S.J., ils ont traversé l'Asie du nord au sud, des Indes jusque dans le pays du Hopei, et ce voyage, s'ils l'ont entièrement accompli en imagination, le Père Gagnon en avait fait une grande partie à pied; avec le Père Binamé, O.M.I., ils se sont rendus jusqu'à la Terre Stérile que baigne l'océan Glacial, à la Rivière du Cuivre.

Le P. Duchaussois leur a encore parlé des Esquimaux de la Baie d'Hudson et le regretté P. Emile Saindon, O.M.I., décédé récemment, des missions de la Baie-James.

S. E. Mgr Breynat, le *Flying Bishop*, l'évêque qui voyage par les airs, après avoir été l'évêque du vent, les a transportés en avion des bouches de la Coppermine, la rivière du Cuivre, jusque dans la civilisation d'Edmonton, la capitale albertaine.

L'interview de Mgr Breynat me rappelle la façon la plus pittoresque qu'il m'ait encore été donné de prendre une interview.

Son Excellence n'était de passage à Montréal que pour quelques heures. Elle devait s'embarquer le lendemain à New-York pour son voyage *ad limina* et en attendant elle avait toutes sortes d'affaires à transiger et à régler à Montréal.

Son Excellence voulut bien cependant m'accorder l'entrevue que je sollicitais. Elle m'invita à monter avec elle en voiture.

Tout en roulant d'une agence de voyage à un bureau de banque, d'un édifice à un autre de la rue Saint-Jacques, puis à une maison de la rue Sainte-Catherine, Son Excellence me faisait le récit de ses randonnées arctiques. La conversation était interrompue de temps en temps par un arrêt.

Les courses terminées, Son Excellence pouvait encore disposer de quelques instants. Elle suggéra d'elle-même de se rendre aux bureaux du *Devoir* pour terminer l'entretien et "pour avoir le plaisir de saluer les rédacteurs du journal".

Il ne m'est jamais arrivé depuis d'interviewer un évêque avec si peu de cérémonie et de cette façon surtout. Il faut dire qu'il s'agissait d'un évêque missionnaire et qui a connu bien d'autres aventures au

cours de sa carrière de missionnaire oblat.

Le grand avantage qu'offre l'interview missionnaire, c'est que l'interviewer n'a pas besoin de poser de questions ou si peu. L'interviewé parle d'abondance et il n'y a qu'à cueillir.

En interviewant le regretté P. Saindon, par exemple, il ne me serait pas venu à l'idée de lui parler de la presse crise à la Baie-James. Il y a pourtant un journal que les Pères Oblats publient, publiaient en tout cas dans ces parages. Le P. Saindon en était à la fois directeur, rédacteur et imprimeur.

* * *

Pour prendre une entrevue qui soit une primeur journalistique, il faut parfois courir au devant, aller la chercher au loin.

C'est ainsi que pour avoir quelques heures d'entretien avec G. K. Chesterton, le grand écrivain catholique anglais, le représentant du *Devoir* s'est un jour rendu jusqu'à la Pointe-au-Père, pour rentrer à Montréal à bord du paquebot qui portait l'homme à interviewer. De la Pointe-au-Père à Montréal, navigation fluviale d'au moins vingt-quatre heures, dont une douzaine au moins peuvent servir à un journaliste. C'est à peu près le temps que le représentant du *Devoir* put passer en compagnie de *G. K.*, comme l'appellent ses admirateurs.

* * *

Le profane, en l'occurrence celui qui n'est pas journaliste, s'imagine l'interviewer sous les apparences d'un homme armé d'un calepin et d'un crayon, le calepin étant toujours ouvert. C'est trop styliser vraiment l'interviewer.

Certains journalistes interviewent sans prendre une note. Ils se fient à leur mémoire. Ce procédé a du bon, car il arrive qu'un personnage parlera librement à un journaliste tant qu'il ne surviendra pas à l'idée de celui-ci de sortir un calepin ou un simple bout de papier. La vue du crayon coupe la parole à certains. D'autres comptent au contraire sur le calepin, car ils veulent que leurs propos soient très correctement rapportés.

Avec ou sans calepin, un journaliste qui a décidé d'obtenir une interview l'obtient. Chacun a, naturellement, ses façons de procéder, qui sont des secrets de métier, un industriel dirait des secrets de fabrication.

Le soussigné n'est pas pour révéler les siens en public. Des confrères ne s'aviseraient-ils pas de s'en servir contre lui? Dans notre métier, le "scoop" est toujours à craindre. Redoutons notre propre indiscrétion...

Emile BENOIST

Les assemblées

Dans un quotidien de ressources modestes il est des services qui ne vont par ordre à aucun nouvelliste en particulier. Plus le journal est considérable et plus les nouvellistes sont spécialisés; mais nulle part le cloisonnement n'est absolu, et selon les besoins du moment le chef d'information assigne au jour le jour la besogne qui se présente en dehors de la routine ordinaire, — si l'on peut parler de routine dans un quotidien.

Ainsi quelqu'un s'occupe des incendies, ou des tribunaux, ou de l'hôtel de ville; mais lorsque dans un domaine quelconque il se produit quelque chose de spécial on adjoint au chroniqueur attitré d'autres nouvellistes si c'est nécessaire. Les comptes rendus d'assemblées et de réunions de toutes sortes ne sont du domaine exclusif de personne. Tous les nouvellistes en font. C'est d'ailleurs une partie importante de l'information.

Il est bien difficile d'embrasser dans une définition ces réunions si variées. Elles relèvent de plus ou moins loin d'une rubrique quelconque: nouvelles religieuses, politiques, questions sociales, assistance, sport; prennent toutes les formes depuis le déjeuner sans cérémonie jusqu'au dîner de gala, depuis la réunion d'un comité jusqu'au grand ralliement populaire, en passant par les conférences et les causeries de toutes natures.

Chacun fait un peu de tout cela, mais il faut bien aujourd'hui répartir les sujets pour ne pas, autant que possible, faire double emploi; d'autres traiteront des conférences, des discours de banquet, etc.; l'on m'a confié la tâche de parler des réunions publiques que l'on est convenu de désigner sous le nom d'assemblées. Cela comporte une grande diversité, mais le mot assemblée employé sans qualificatif a, dans le langage courant, un sens assez restreint: cela exclut par exemple les congrès, les réunions annuelles de divers groupements, qui sont pourtant des assemblées; et même l'on pourrait dire que des réunions de certaines sociétés où le public est admis: réunion annuelle de la Société de Saint-Vincent de Paul, par exemple, ne rentrent pas vraiment dans la définition qu'évoque une assemblée.

Par contre ce serait donner à ce mot un sens trop restreint que de le réserver aux réunions politiques. Bref une "assemblée", si je m'en rapporte à ce que j'en ai vu, c'est une sorte d'attraction populaire; on y va comme on irait au cinéma, à une partie de cartes ou à une "séance". La différence principale entre ce spectacle et les autres c'est peut-être que l'entrée est gratuite.

* * *

Donc à l'heure fixée, dans la soirée ou le dimanche après-midi, les gens arrivent à la salle où se tient l'assemblée, car ce n'est pas d'habitude dans les villes un sport qui se pratique en plein air. L'aspect

de la salle est généralement le même: sur une estrade se trouve une table recouverte d'un tapis et sur laquelle on a placé un pot d'eau et des verres. Des fauteuils y attendent les invités d'honneur et les orateurs.

Devant l'estrade — parfois, pas toujours,—une table pour les journalistes. Les premières rangées de chaises ont été réservées aux dames qu'un ou deux orateurs compareront à des fleurs.

Si c'est une belle assemblée, on manquera de chaises et il y aura des gens disséminés un peu partout. S'il s'agit d'une réunion patriotique ou en faveur d'une oeuvre de bienfaisance, le programme comportera souvent de la musique, du chant, des récitations, voire même une saynète. Dans le cas d'une réunion de caractère professionnel, pour une catégorie d'ouvriers ou un groupe de marchands, ou encore un mouvement pour la défense des droits des propriétaires ou des locataires, il n'y a pas d'attraction supplémentaire. Pour une réunion politique (on y parle plutôt de parti et d'élection, mais c'est cela qui constitue pour la foule la politique) il est entendu qu'un ou deux orateurs se chargeront d'amuser l'auditoire par des histoires ou des plaisanteries plus ou moins saugrenues.

Dans tous les discours qu'il entend, le nouvelliste tâche de remettre un peu d'ordre, résume et élague pour dégager l'idée qui vaut la peine d'être rapportée. Dans les réunions d'intérêt professionnel ou pour des oeuvres, les discours sont généralement mieux au point; il y a encore bien à reprendre, il faut souvent refaire cela en français, mais enfin ça se tient. Dans les réunions de caractère patriotique, il y a du meilleur et du pire; c'est un des désagréments du métier que d'écouter pendant des heures des fats se gargariser avec de grandes phrases, creuses, à force d'avoir été répétées sans conviction. Mais la foule aime cela et vibre d'enthousiasme, quitte à retourner le lendemain à son apathie ordinaire.

L'assemblée-type, c'est l'assemblée politique. Là les hommes fument tant qu'ils peuvent, en écoutant, plutôt distraitement, des orateurs qu'ils aperçoivent à travers la fumée; l'on change de place, l'on se promène dans la salle, l'un fait une réflexion à voix haute ou interrompt l'orateur; les conversations particulières vont leur train. De temps à autre, l'orateur enfle la voix, secoue l'auditoire qui applaudit.

Cela c'est l'assemblée paisible; l'orageuse est plus amusante. Il y a quelques assemblées que je n'oublierai pas; par exemple la convention conservatrice dans Laurier-Outremont en juin 1930, ou encore l'ouverture de la campagne de M. Lavery à la mairie dans la salle du marché Saint-Jacques, le printemps dernier. J'ai vu là ce qui s'appelle du chahut. Règle générale c'est plus paisible; il n'y a que quelques petits incidents — interruptions ou altercations entre partisans convaincus — juste ce qu'il faut pour agrémenter la soirée.

Quant aux orateurs, ils sont variés. Il y a les grandes vedettes, qui remplissent les salles et pour qui l'on installe des haut-parleurs ou l'on réquisitionne la radio.

Le nouvelliste rapporte leurs discours, en résumant, toujours, et en corrigeant assez souvent. Ce sont les grands personnages de la politique: ministres, candidats en vue. Viennent ensuite les orateurs

agréés par les organisations électorales et dont un bon nombre sont avocats; le nouvelliste ne se demande pas si ce sont des orateurs à $25 ou à $15 ou à $10; il note dans leurs discours ce qui peut être intéressant.

* * *

Evidemment, le point de vue change avec les journaux, selon qu'ils sont favorables à l'un ou à l'autre des partis ou des adversaires en présence. C'est une des notes essentielles de notre journal que l'indépendance au point de vue politique; à cause de cela nous apportons à l'information politique une attention soutenue et le souci de la vérité; le public, même celui qui ne nous aime pas beaucoup, sait cela, puisque notre tirage monte en temps de campagne électorale. Nous rapportons donc ces discours dans la mesure où nous les jugeons intéressants.

Dans ces réunions, moins qu'ailleurs, le pittoresque ne perd pas ses droits. Un bon compte rendu doit être vivant; il faut décrire ce qui vaut la peine de l'être, donner la physionomie de l'assemblée, noter les incidents, les interruptions, le désordre. Et c'est à cause du pittoresque qu'ils comportent que certains discours absolument nuls trouvent place dans les comptes rendus.

Il s'en prononce bien plus qu'on le pense, des discours ridicules. Tantôt c'est le candidat qui bafouille parce qu'il a le trac; tantôt c'est un orateur que l'on interrompt ou que l'auditoire ne veut pas laisser parler et qui se fâche et dit des sottises. Le plus souvent les discours amusants le sont à l'insu de l'orateur, qui commet des perles inconcevables sans s'en douter. Dans ce domaine l'orateur ouvrier est roi, mais il arrive à d'autres de dire de ces âneries incroyables.

Assez souvent ces perles sont perdues pour les auditeurs qui ne se donnent pas la peine de réfléchir sur ce qu'ils entendent. D'ailleurs, il est à remarquer que le public, auquel on croit plaire en lui présentant des orateurs dits ouvriers, n'aime pas beaucoup ce genre d'éloquence; et c'est pendant ces discours que la salle est le moins attentive. Il va de soi que le nouvelliste de son côté n'a pas grand chose à faire dans ces moments-là. Si alors vous regardez à la table des journalistes, vous en verrez un qui lit, un autre bâille ou somnole (car notre journée commence avant 7 heures 30 le matin, même lorsqu'elle s'est terminée à minuit la veille), deux écrivent à tour de rôle sur une feuille: pour tuer le temps ils jouent au *tic-tac-to*.

Il ne faut pas trop généraliser, il y a des ouvriers qui parlent correctement et ont des idées, mais c'est tout de même l'exception; d'autres ont des idées mais ne savent pas les rendre; et d'autres enfin n'ont rien du tout et répètent des clichés qu'ils apprêtent parfois à des sauces tout à fait inattendues. Lorsque les journalistes ont ainsi du loisir il leur arrive de noter les perles qui sont du meilleur éclat. Mais le lendemain matin en défrichant ses notes sténographiques pour faire le compte rendu, le nouvelliste fatigué trouve parfois que ces perles brillent moins une fois disparue l'atmosphère où elles sont écloses; ou bien il n'y a pas beaucoup d'espace disponible et il faut faire court. Parfois cependant

il se permet l'impertinence de rapporter ces petits monstres.

* * *

Chacun de nous pourrait en citer beaucoup de ces perles. On nous permettra d'en donner ici quelques-unes que nous avons nous-même entendues un peu partout, chez des orateurs de toutes couleurs: "Je ferai de tous mes pieds et de toutes mes mains"; "cet homme a monté l'échelle sociale avec sept magasins"; "indubitablement parlant et même politiquement parlant"; "...pas plus qu'on est capable de construire un propriétaire ordinaire avec des prières"; "les électeurs de Saint-... auxquels j'ai l'honneur de représenter"; "si nous ne sommes pas morts, au moins nous n'avons pas crevé de faim"; "nous voyons une étoile d'espérance et nous avons en nous l'homme qui nous la donnera dans l'avenir"; "je vous présente Mme C..., présidente de la filiale des dames féminines"; "l'homme public est une tâche très difficile à remplir"; "on a fait un rapport pour engloutir, pour leurrer le conseil"; "des charretiers à traction animale"; "...renié sa vie naturelle dans des choses auxquelles il sait que c'est faux"; "si M. X. est estimé c'est parce qu'il a su mettre son patriotisme et qu'il a su mettre ses opinions politiques de côté pour le bien-être de nos familles et de toute la division en général; et voilà ce qui le caractérise ce soir".

On en pourrait rapporter longtemps comme cela. Et il y a aussi les citations et les comparaisons qui portent à faux ou n'ont aucun rapport au sujet et qui sont du plus grand comique.

* * *

Dans une assemblée ordinaire, le nouvelliste entend assez de discours pour remplir une page ou deux du journal; il se borne à noter ce qui est intéressant et règle générale il a alors de quoi remplir deux ou trois fois l'espace que le journal peut donner à l'assemblée; car en période électorale par exemple il faut pour rendre justice à tout le monde résumer. D'ailleurs combien de ces discours mériteraient d'être lus s'ils n'avaient pas été arrangés, corrigés, condensés par le journaliste? Peut-être un sur mille! Il y a des politiciens qui s'en rendent compte, mais ils ne sont pas nombreux; la plupart sont bien plus prompts à protester si l'on n'a pas rapporté ce qu'ils avaient dans l'esprit même lorsqu'ils ont dit le contraire de ce qu'ils voulaient dire (ce qui n'est pas la même chose que le contraire de leur pensée).

L'assemblée politique est depuis quelques années de plus en plus menacée, refoulée par les progrès de la radio; mais elle est tellement dans nos moeurs qu'elle résistera sans doute longtemps encore. Les journalistes peuvent trouver parfois qu'il y en a trop souvent ou qu'elles finissent trop tard, mais au fond ils ne détestent pas les assemblées; ils n'iront pas en curieux, mais lorsqu'ils y vont en service pour leur journal ils en profitent pour écouter et regarder, car c'est, tant du côté de la salle que de l'estrade, un spectacle qui ne manque pas d'intérêt.

Paul SAURIOL

Le reporter, hôte inévitable

L'échelle sociale semble n'avoir réservé aucun barreau où puisse s'accrocher ce demi-bohème forcé qu'est le reporter. Ce qui n'empêche pas celui-ci de sauter d'un barreau à l'autre avec une souplesse étonnante et aussi de se dédoubler à chaque échelon; car il est évident qu'il devra varier ses manières, sa façon de s'exprimer, selon les diverses personnes qu'il aura à coudoyer momentanément.

Le reporter est un hôte fort demandé sinon désiré. Chaque semaine il reçoit à peu près autant d'invitations qu'un gouverneur général. Il n'en est est pas plus fier pour cela, car il sait que les politiciens, les conférenciers, les gens d'oeuvres, les impresarios l'invitent parce qu'ils ont intérêt à sa présence.

Souvent aussi, le reporter reçoit des invitations à des réceptions purement mondaines. Ici, c'est plus délicat. Les personnes charmantes qui invitent le reporter n'osent lui dire ouvertement qu'elles ont besoin de lui. La belle dame ou le monsieur cossu, feignant d'oublier que le reporter n'est pas un hôte "ordinaire" le prient de "leur faire l'honneur" d'assister à leur réception, tout en songeant *in petto* que l'honneur est de l'autre côté. Mais, cachant sous un sourire forcé leur ennui, ces dignes et aimables personnes se résignent à imposer à leurs intimes le voisinage disgracieux du chétif reporter, hôte indésirable mais nécessaire.

Le reporter devine, d'emblée, le motif qui lui a valu si flatteuse invitation. Il accepte quand même philosophiquement cette *faveur,* un peu amère peut-être à son amour-propre mais qui pourra servir à son journal. Car, son journal est le maître impitoyable mais affectionné pour lequel aucun sacrifice n'est trop lourd.

Bien "sanglé" dans sa chemise de soirée, le reporter qui, malgré sa situation fausse, s'imagine presque qu'il a l'allure d'un monsieur ordinaire, apparaît sous les feux des lustres de verroterie, se faufile parmi les groupes d'habits sombres et de toilettes aux ors fatigués.

Apparemment, le reporter ne fait pas figure d'exilé. Il recueille même plusieurs sourires gracieux qu'il a la prudence de ne pas analyser. Quelques poignées de main probablement sincères. Un compliment, par ci par là, sur l'un de ses "papiers" — comme disent les Anciens d'Europe. Telles vedettes mondaines qui ne rougissent pas, en d'autres circonstances, de lui parler, affectent, ce soir, de ne pas le reconnaître. D'autres invités voudraient bien avoir le même *lapsus* de mémoire, mais, impossible, car le reporter, peu habitué aux belles manières (!), leur a écrasé malencontreusement le pied. Force leur est bien de le "reconnaître" pour accepter ses excuses.

Avant que les esprits ne se vaporisent trop, les hôtes trouveront, sans doute, l'occasion de se re-

commander à la "mémoire du ventre" du reporter, de crainte que celui-ci n'oublie qu'en retour de la tasse de thé ou du coquetel il devra "servir" un peu d'eau de rose dans le journal...

Comme la Cendrillon qui a enchanté son enfance, le reporter se dépouillera, à minuit, de sa livrée et de son vernis mondains, tout heureux d'être redevenu Gros-Jean et de retrouver ses livres, ses paperasses et ses pantoufles...

Et quand le jour, le beau jour du Bon Dieu se lève sur la ville encore paresseuse, le reporter, piètre mondain de la veille, se sent grandir et devenir un personnage, plus imposant encore que ces beaux messieurs et ces belles dames devant lesquelles il a dû faire la courbette. C'est qu'à son tour, il doit "recevoir" et faire les honneurs de la maison, d'une maison encore plus grande que les plus somptueux hôtels particuliers. Cette maison, c'est le monde. Le monde, bourdonnant comme des millions de ruches d'abeilles, qui envahit la salle de rédaction par toutes les ouvertures. Et, le reporter est là qui se multiplie, se gave de nouvelles avec délectation, se démêle joyeusement dans tous ces fils encore embrouillés qu'il devra tisser pour faire le journal. Il n'est plus alors de modestie qui tienne. Dans la "boîte", le plus obscur des reporters ne se sent plus l'hôte inévitable et indésirable. Il n'est même pas loin de se croire presque roi, tant l'âpre satisfaction de voir, pour ainsi dire, palpiter le monde est devenue pour lui une seconde nature. Ah, il s'en soucie bien maintenant des sourires mi-figue mi-raisin, des molles poignées de main. Il a le beau rôle. Que lui, que tous ses confrères en journalisme, à quelque degré qu'ils appartiennent, décident, un bon jour, d'un commun accord, de ne pas travailler, histoire de taquiner les messieurs du *monde* qui persiste à ne considérer en eux que des sortes de déclassés, ils verront alors une vague de dépit s'amonceler sur la ville. Plus d'annonces de théâtres, plus de comptes rendus de conférences, de discours, de concerts plus de *notes sociales*. Ce serait la désolation, désolation pire que la mort. Que de chefs-d'oeuvre de discoureurs, de bas-bleus et de hâbleurs, seraient tués dans l'oeuf parce que leurs auteurs n'auraient pas l'espoir de les voir imprimés. Le monde s'en porterait-il plus mal?...

Et ainsi, pendant une semaine —qu'il ne trouvera jamais longue— le journaliste règnera en maître dans le royaume sans frontière des nouvelles. En fin de semaine, Monsieur le reporter, qui n'a pas l'argent ni le temps d'aller se reposer dans le Nord ou dans le Sud, ira peut-être flâner de nouveau dans *les* salons chics (même s'il n'y a qu'*un* salon il est de bon ton de le *pluraliser)*. Pour quelques heures encore, le reporter prendra la peau de l'hôte indésidérable. indésiré mais indispensable.

Ou bien, il assistera à ce qu'on apelle un *thé-causerie*, autre forme de supplice mondain.

Ces *thés-causeries* sont tout ce qu'il y a de plus raffiné, de plus distingué, de plus couru et de plus inoffensif. La mode ne veut plus qu'on y sucre le thé mais qu'on le casse sur le dos des "chères amies". Certaines bonnes dames vont à ces thés-causeries avec presque la même piété qu'elles iraient entendre un prédicateur recherché. Pour mieux aguicher les *abonnées,* on invite ordinairement comme con-

férenciers à ces réunions mondaines, des hommes très sérieux, très savants, très spirituels ou très humoristes. Résultat, c'est qu'il arrive le plus souvent que ces dames se font prendre à leur propre piège. L'homme sérieux, un peu ennuyé de parler devant des auditrices avides de boire leur thé ou de grignoter des petits fours, se venge en traitant un sujet destiné à des fillettes de couvent. Tel autre écrivain très distingué et qui a tout autre chose à faire qu'à perdre deux des heures les plus précieuses de sa journée, se vengera, lui aussi, en disséquant, devant ces dames ébahies, quelque traité savant et aride qu'il prépare comme thèse. Ou bien, ce seront les humoristes qui trouveront leur vengeance, en ridiculisant tous les petits travers de la *société,* et en distribuant, autour d'eux des pilules fort dures à digérer. Mais leur vengeance ne portera guère, car chacune des auditrices passera, mentalement, la pilule à sa voisine. Et les pilules savamment dosées de l'humoriste circuleront ainsi autour des tables de thé sans s'arrêter nulle part. Le *thé-causerie* pourra, de la sorte, se terminer dans l'harmonie d'un *crescendo* agréable à l'oreille. La réputation du conférencier sera sauve, car ces dames auront pris pour de l'humour souriant ce qui en réalité, était des vérités brutales.

Le conférencier ne sera pas isolé dans son contentement intérieur. Un autre partagera sa petite vengeance: le reporter, qui sera là aussi, naturellement, puisqu'il est l'hôte inévitable.

Lucien DESBIENS

Au bout du fil...

Les télégraphistes sont gens moins isolés et moins concentrés qu'on le pense souvent. Lorsque le tac-tac de leurs appareils leur donne quelques instants de repos, ils n'ont pas de plus grande joie que de communiquer entre eux. Voici ce qu'à sept heures du matin, ces auxiliaires des journalistes se télégraphiaient il y a quelques jours, sans doute pour constater que la tempête de la nuit précédente n'avait pas rompu leurs fils:

—Now is the time for all good men to come to the aid of the party...

Lucien.

Gilles,

je regrette de t'avoir désappointé,

Lucien.

—"Je viens de finir une partie de cartes et j'ai gagné deux dollars. En un mois, je gagne huit dollars. Pas trop mal, hein?"

Voilà, comment les télégraphistes, hommes humoristiques ou pratiques, glissent leurs petites nouvelles ou leurs réflexions sur le fil à travers les dépêches de cataclysmes, de renversement de ministères, de scandales financiers.

A. A.

Le métier de la chronique

Il n'est pas de recette absolument certaine pour la production d'une *chronique*, d'un *billet du soir* ou d'une *actualité*. Cela requiert du chroniqueur des aptitudes spéciales. Tel journaliste remarquable pourra, en quelques minutes, résumer, de façon claire et précise, les questions les plus compliquées: souvent, ce journaliste dont on admire la solidité de jugement, la maturité d'esprit, sera incapable d'écrire la plus modeste chronique. Par contre, tel chroniqueur au style alerte, à l'esprit caustique, à la verve malicieuse, ne pourra réussir l'article sérieux.

En général, du moins dans nos journaux, le chroniqueur n'a guère le temps de préparer ses chroniques. Sollicité, à chaque heure du jour par cent petites besognes routinières et obscures, il n'est pas toujours dans les dispositions favorables à l'éclosion de sa chronique, lorsque le moment est venu de l'écrire. Il s'exécutera quand même, tant bien que mal; car le journal est exigeant et réfractaire à toute pitié. Il lui faut de la copie pour s'alimenter. Et les lignes de s'aligner, tantôt péniblement, tantôt fiévreusement. Ca y est. La copie est prête. Raturée, corrigée, censurée, elle monte sur la table du prote, et Dieu sait à quels périls elle est encore exposée, parfois, là-haut. Enfin, quand le chroniqueur reçoit son journal tout chaud et qu'il revoit sa chronique, toute pimpante et tout humide d'encre fraîche, il lui trouve un petit air assez digne, sans pour cela être pleinement satisfait de cette prose qu'il a dû jeter, en quelques jets, sur le papier. Il se promet alors de soigner mieux sa copie à la prochaine occasion, bien qu'il sache, au fond de lui-même, qu'il sera encore saisi à la gorge par l'horloge et qu'il ne fera probablement pas mieux.

* * *

Mais, à travailler ainsi dans des conditions peu propices, le chroniqueur acquiert une discipline — et je dirais même une certaine souplesse qui lui permettra d'écrire, même sous le coup d'un violent mal de tête. Car le journaliste n'est pas à l'abri des maux de tête. Cependant, l'obligation qu'il a d'écrire, l'habitude, l'expérience le stimuleront et engourdiront le mal au point qu'il l'oubliera, momentanément. Chose curieuse et que je ne saurais expliquer, il arrive souvent que les meilleures chroniques soient celles que l'on a écrites dans les pires conditions de travail.

Il ne suffit pas de pouvoir écrire, à cinq minutes d'avis: mais il faut encore savoir quoi dire. Même si le cadre de la chronique peut être fantaisiste, celle-ci doit cependant être soutenue par autre chose que les artifices du style. Aussi le chroniqueur devra-t-il amasser d'avance, dans sa cervelle, un petit bagage de projets de chroniques et les y laisser reposer paisiblement jusqu'à ce qu'il en ait besoin. Pour ce-

la, il imitera, en quelque sorte, l'herborisateur, il aura son herbier. Il devra, encore plus que celui-ci, exercer autour de lui son esprit d'observation. Car il ne pourra se contenter, comme le naturaliste, de tenir ses yeux en éveil, mais aussi l'ouie et même l'odorat (ne serait-ce que pour respirer les premiers parfums du printemps)!

Dans son herbier humain, le chroniqueur, épinglera avec soin les sujets, intéressants par la valeur ou par la nullité, qu'il trouvera. S'il rencontre, par exemple, dans les coulisses parlementaires ou municipales, dans un salon ou dans la rue, un être ridicule ou simplement un peu trop original, il "prendra" sournoisement ce bonhomme sans que celui-ci en ait cure, il le classera dans l'un des compartiments étanches de son *herbier-cervelle*. Et, un bon jour, vlan! le "sujet" est tiré de sa position inconfortable. Quand il revoit la lumière du jour il est dans le journal. Il n'est pas moins ébahi que Jonas sortant du monstre. Sans pudeur et sans remords, le chroniqueur scalpe son bonhomme, le découpe, en fait l'autopsie minutieuse, en étale, triomphalement, l'intérieur. C'est dire qu'il y a souvent, exagération, et qu'il ne faut pas prendre trop aux sérieux ces chroniques dont le but est, de détendre le lecteur; cela ne doit pas empêcher le chroniqueur de glisser adroitement, entre les lignes, une petite leçon, de se servir des travers de l'humanité pour inciter au bien.

Cette catégorie de chroniques s'apparente étroitement avec la caricature et elle est fort amusante pour autant que le chroniqueur ne franchit pas les limites du bon goût et ne manque pas à l'honnêteté, ni à la charité chrétienne.

D'autres fois, le chroniqueur a à tracer le portrait d'un homme en vue qui vient de mourir. Ici, la tâche est plus délicate et même assez aride s'il a peu connu l'homme dont il évoque la figure. Il doit alors être très prudent, puiser ses informations à des sources sûres. Si, au contraire, il a bien connu ce personnage, sa besogne sera relativement facile, et la chronique plus intéressante. Dans un cas comme dans l'autre, il devra éviter d'être trop funèbre, se rappelant que la chronique ne doit jamais se départir — même devant la mort — du sourire. Aussi, plutôt que de s'apitoyer stérilement sur la disparition de son personnage, devra-t-il chercher dans la vie de celui-ci, des anecdotes charmantes qui mettent en relief certains côtés pittoresques de son caractère. Là encore, il devra user de tact.

Plus souvent, le chroniqueur trouvera la matière de sa copie dans les faits du jour. Pour les faits de grande importance que lui apportent les agences de nouvelles — comme les guerres, les grèves, la famine, la révolution. les épidémies —, le chroniqueur laissera au rédacteur-en-chef ou au directeur le soin de commenter l'événement. Lui, il passera après ceux-ci et, comme Booz, il ramassera les épis qu'auront laissé tomber les premiers glaneurs. C'est dire qu'il s'emparera d'un minuscule fait, en apparence bien insignifiant et qui semble greffé timidement sur la nouvelle principale. De ce fait qu'il pétrira, comme un sculpteur pétrit la glaise, il fera sa chronique.

* * *

En voyage, le chroniqueur n'oubliera pas son rôle. Il ne se contentera pas d'admirer platoniquement

les paysages nouveaux qui lui sont découverts. Il s'en emplira les yeux et souvent le coeur quand l'émotion sera trop forte. De retour dans la "boîte" il refera, pour ses lecteurs et aussi pour lui-même, son voyage. Et, encore ici, il devra éviter de quitter le cadre de la chronique. S'il veut que ses impressions de voyage ne rebutent pas le lecteur, il devra éviter autant que possible la statistique, le ton savant, la découverte à la Christophe Colomb, le journal à la Jacques Cartier. La chronique de voyage ne doit pas sentir le cours de géographie, de géologie ou de cosmographie: elle s'adresse à un public fort divers et non à un groupe de savants ou de dilettantes, elle doit amuser, faire sourire, distraire.

Comme on le voit, ce n'est pas plus difficile que ça de faire une chronique: il n'y a qu'à regarder, à écouter, à retenir, à sourire, — et à écrire — vous avez la recette...

Lucien DESBIENS

Un paragraphe de trop

Les lois de la mise en page sont inexorables pour le prote. Il ne respecte ni l'éloquence d'une péroraison, ni la rigueur d'un développement littéraire, l'auteur fût-il un nom connu et l'article constituât-il une pièce d'anthologie.

Le prote — ou plutôt le metteur en page — ne voit que du plomb à corder dans ses cadres de fer, pour remplir sa page. Et l'article converti en plomb ne devra pas dépasser tant de lignes afin qu'il puisse les loger.

Voilà pourquoi, dans un autre journal, nous avons maintes fois entendu le prote, par le dalot qui servait de communication directe avec l'atelier et de monte-copie, lancer vers minuit, au rédacteur en chef, cet appel qui troublait sa somnolence:

— "Monsieur R., y manque un paragraphe au premier-Montréal!!"

Ou encore, lorsque l'article principal débordait dans les colonnes voisines:

— "J'peux pas rentrer tout votre article—Y a un paragraphe de trop!!!"

Et le rédacteur en chef, devant l'injonction venue "d'en haut", consentait à écourter ou à allonger sa copie.

Bien content encore si le prote, de mauvaise humeur ou éméché par le "petit coup" de minuit, ne lui faisait pas observer, par le trou du plancher, sur un ton un peu plus rogue:

— "Qui c'est qui va s'en aparcevoer? Parsonne lit ça!"

L. R.

Nouvelles religieuses

Les chroniqueurs de l'information religieuse n'ont pas d'endroit où se rencontrer et bavarder, comme les chroniqueurs universitaires. De temps en temps, toutefois, ils se trouvent réunis près d'une église ou dans une sacristie, à l'occasion de grandes cérémonies ou de funérailles à déploiement. Les comptes rendus de funérailles, en effet, retombent sur eux. Tous les chroniqueurs sont d'avis que l'on devrait se limiter à quelques lignes, et non donner des centaines de noms; les journaux de la province devraient s'entendre sur ce point, mais l'entente n'a pas encore eu lieu.

Le "service" religieux se fait surtout au moyen du téléphone. M. le chanoine Albert Valois et M. l'abbé Lawrence Phelan, respectivement chancelier et vice-chancelier à l'archevêché, répondent avec une patience méritoire à tous les appels. La conversation est brève de part et d'autre :les journalistes ne veulent pas faire perdre de temps, la chancellerie n'en a pas à perdre.

La nouvelle religieuse est rare, et plus une catégorie de nouvelles est rare, plus elle exige de travail de la part des nouvellistes. Aussi, après l'archevêché les journalistes pensent aux communautés religieuses, aux diverses paroisses. Il n'y a qu'une centaine de communautés et une autre centaine de paroisses! Que de tours à faire faire au disque du téléphone, si par hasard on n'a pas le temps d'aller ici ou là!

La plupart des journaux de Montréal n'ont pas de rubrique religieuse établie. Ils intercalent ça et là les nouvelles recueillies. Un quotidien de la métropole se distingue: il a sa rubrique religieuse; il groupe ses nouvelles religieuses. Cette rubrique se lit: "Le mouvement religieux". A certains jours, il serait plus juste de mettre en tête de la page: "Le mouvement *des* religieux", pour répondre aux paragraphes qu'on peut lire plus bas. En effet, cela devient plutôt une sorte de carnet des allées et venues. La religion n'y est guère intéressée, très souvent. Et l'information, peu intéressante, même quand elle pourrait l'être.

De par ses fonctions, le titulaire de ce service doit assister à une foule de cérémonies. L'occasion s'offre d'inviter membres du clergé séculier et régulier à préparer un résumé de sermon ou d'allocution pour les journalistes. Cela peut épargner à ces derniers de longues heures d'attente, de nombreuses démarches, sans compter que le prédicateur a la satisfaction de retrouver dans le journal sa pensée pleine et entière, sans défiguration, sans taillades malheureuses. Si le reporter doit prendre des notes pendant le débit du sermon, il suffit que son voisin tousse, pour qu'il perde un mot important, toute une phrase même.

Le journaliste est souvent rebuté dans ses demandes de textes de discours ou de sermons. Un per-

sonnage en vue lui fera répondre carrément:

—"Je n'ai jamais de texte à distribuer".

Un autre aura le trac simplement à voir le nouvelliste au bas de la chaire en train de prendre des notes. Il le fera prévenir qu'il devrait aller ailleurs. Où donc ira à la messe ce chroniqueur?

Et pourtant, qui dira la puissance de l'imprimé, l'importance d'un compte rendu fidèle? Les nouvellistes ne sont pas mauvais garçons. Ils connaissent les exigences de leurs journaux et s'ils insistent, s'ils tournent, s'ils multiplient les questions, ce n'est pas pour leur propre plaisir: c'est toujours mus par le souci d'une bonne et entière information. Les journalistes portent une reconnaissance profonde aux gens d'abord accueillants pour eux, qui leur font confiance, ne les tiennent pas à l'écart comme s'ils étaient des êtres dangereux, s'empressent de leur rendre, d'une façon ou de l'autre, la besogne aussi légère et agréable que possible. Il y a des dignitaires ecclésiastiques, — voire des cardinaux — qui ont fait preuve d'une condescendance et d'une simplicité telles envers les nouvellistes que ceux-ci en demeurent dans l'étonnement. Ils n'y sont guère habitués...

Un aîné m'a déjà dit qu'il est plus difficile d'être chroniqueur religieux que bon diplomate. Il y a certains jours où la diplomatie même ne sert guère à trouver la véritable information.

Alfred AYOTTE

Pas de vrai "club de journalistes"

Pas plus aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, il n'y a à Montréal de véritable association ou syndicat de journalistes. S'il y a aujourd'hui à Québec un club des journalistes qui a bonne envie de vivre, il n'y a encore rien de semblable à Montréal, bien que, au square Philipps, on lise sur une brillante plaque: PRESS CLUB. Ce club de la presse réunit tout le monde sauf des journalistes authentiques en bon nombre.

Au hasard de recherches dans un journal quotidien de Montréal, j'ai trouvé il y a quelque temps, à la date du 7 juin 1889, la note suivante dans une page:

"Le Club de la presse est maintenant bien installé au no 48, rue St-Jacques. L'installation y est très agréable. Tous les journalistes de la ville et de la province sont invités à s'y rendre et à donner, s'ils le désirent, leur adhésion au club".

Je ne sais ce qu'est devenu plus tard ce Club de la presse, s'il a survécu longtemps; mais les journalistes du temps étaient, en somme, aussi *organisés* que leurs camarades d'aujourd'hui. A. A.

Nouvelles universitaires

La chronique universitaire et la chonique religieuse sont proches parentes. Dans les grands journaux de notre province, elles vont à deux titulaires distincts. Dans les moins grands journaux, un seul nouvelliste en est généralement chargé. Les raisons en sont bien simples. Tout d'abord, Son Excellence Mgr l'archevêque de Montréal est *ex officio* chancelier de l'Université de Montréal. Les nouvelles religieuses ont souvent une répercussion universitaire et les événements universitaires se prolongent très souvent dans le domaine religieux. Ainsi la nomination de Mgr Piette, recteur de l'Université, comme curé de la paroisse du Très-Saint-Nom-de-Jésus de Maisonneuve, et celle de M Olivier Maurault, p.S.S., supérieur de l'Externat classique St-Sulpice, comme recteur de l'Université, en sont des exemples frappants.

En outre, laïques et prêtres ou religieux enseignent à l'Université délibèrent autour de la même table, soit comme membres du sénat académique, soit comme membres de la commission d'administration, soit comme membres de la commission des études, etc. L'universitaire et le religieux s'entre-croisent, s'emmêlent, se confondent; ils sont inséparables. Aussi convient-il que le même nouvelliste cumule le "service" religieux et le "service" universitaire, comme on dit dans l'argot journalistique, tant ils vont bien ensemble.

* * *

Au *Devoir*, où le personnel n'est pas nombreux, c'est presque nécessité de confier les deux "services" au même reporter. Il n'en a jamais été autrement, que je sache, depuis la fondation du journal. Mon prédécesseur immédiat à ces services, M. Raoul Baby — il consacre aujourd'hui son temps à la traduction intelligente et consciencieuse des dépêches — a laissé un si bon souvenir dans le double milieu universitaire et religieux que j'en récolte encore, après plus de quatre ans, les bons effets.

Dans des livres sur le journalisme, j'ai lu avec intérêt déjà des chapitres sur la chronique religieuse. Je n'en ai jamais relevé sur la chronique universitaire. Les journaux canadiens auraient-ils innové en ce domaine? En général, les journaux canadiens semblent donner plus d'espace aux nouvelles proprement universitaires que les journaux français. Il est vrai que là-bas les universités sont établies depuis des siècles. Les problèmes de construction, les soucis financiers sont choses d'un lointain passé. Ici le pays est jeune; la métropole du Canada s'est développée à pas de géant; en quelques années, l'Université de Montréal a grandi au point de dépasser sa mère, l'Université Laval de Québec; l'immeuble de la rue St-Denis a vite

paru étroit et vieillot: l'enseignement est gêné par un budget restreint, par l'encombrement des laboratoires, trop petits. Il y a six ou sept ans, on s'est mis à construire l'immeuble de la montagne, mais la crise est venue: elle a tari des sources de revenus; elle a fait suspendre les travaux; elle a compliqué le budget de l'enseignement: elle a entraîné une réduction des salaires et traitements du personnel de l'administration, du secrétariat et des professeurs. L'Université a recouru au gouvernement provincial, parce que les ligues de propriétaires ont refusé d'accepter une taxe sur la propriété catholique dans la province ecclésiastique de Montréal: le gouvernement, avant de verser des sommes ou de prêter, a exigé une sorte d'enquête pour bien connaître la situation: finalement, il a fait monter les octrois jusqu'au montant de cinq millions et un quart depuis une douzaine d'années. Tout cela ne s'est pas fait sans peine, sans inquiétude, sans délai, sans ennuis. Qu'on imagine, par conséquent, toutes les nouvelles: rumeurs contradictoires, affirmations catégoriques, déclarations officielles, mises au point de la part de celui-ci, répliques de celui-là, qui ont défrayé l'actualité dans les journaux de la métropole et qui n'ont pas manqué d'avoir leurs échos dans la presse de la province et même du pays. Cela donne une idée de la masse de nouvelles que les chroniqueurs universitaires ont pu publier pendant non seulement des mois, mais des années. Pour eux, c'était l'abondance: le malheur des uns fait le bonheur des autres. Aujourd'hui, la situation est un peu changée. On ne s'occupe que d'équilibrer le budget de l'enseignement. On ne prévoit pas maintenant la reprise des travaux et le déménagement avant 1940. C'est une période d'accalmie. Aussi les journalistes s'apaisent-ils eux-mêmes, se limitent-ils à ne publier que les nouvelles qui ont trait à l'enseignement proprement dit, aux manifestations extérieures de l'Université.

Tous les jours, les chroniqueurs universitaires de sept quotidiens d'information de la ville de Montréal n'en continuent pas moins de se rendre à l'immeuble de la rue St-Denis. Ceux qui appartiennent aux journaux du soir se rencontrent le matin vers 10 h. 30 dans un coin contigu au bureau de l'immatriculation; ceux qui sont attachés aux journaux du matin fréquentent le même endroit dans l'après-midi entre 4 et 5 heures. Il y a là une table et des chaises, mais par-dessus tout un précieux auxiliaire des journalistes, bien plus, un indispensable instrument de travail pour eux: le téléphone. Ils s'en servent beaucoup, à tel point qu'ils décuplent, pendant leur séjour, le travail monotone de la téléphoniste et que, bien involontairement, ils lui donnent sur les nerfs...

Les chroniqueurs universitaires sont laissés à eux-mêmes. Plusieurs fois, la direction de l'Université a songé à organiser sa publicité. Un bon jour, on a nommé le secrétaire général, M. Edouard Montpetit, directeur des relations extérieures. Dans la pensée des directeurs et des administrateurs, cela voulait dire propagandiste et publiciste. Au moment où M. Montpetit allait concentrer entre ses mains et dispenser aux journalistes la nouvelle universitaire, la nouvelle relative à la construction de l'immeuble de la montagne aussi bien

que la nouvelle relative à l'enseignement, on lui a demandé de ne rien dire sur telle et telle chose. L'avertissement s'est répété si souvent que le directeur des relations extérieures en a conclu qu'il ne doit jamais parler à moins d'en avoir l'autorisation explicite des diverses commissions dont il se trouve le secrétaire. Les choses seraient-elles les mêmes si on ne l'avait pas forcé de se taire?

Le grand public, voire des professeurs éminents de l'Université, ignorent les empêchements jadis mis à la publicité de l'Université. Pas plus tard qu'il y a quelques semaines, l'un de ces professeurs critiquait vertement la publicité faite autour de l'Université de Montréal ces trois ou quatre dernières années et il en tenait responsable M. Montpetit. Cela n'est pas fondé. La situation de l'Université serait fort probablement différente si on n'avait pas contraint le secrétaire général et directeur des relations extérieures à garder le doigt sur la bouche.

A venir à ces derniers mois, les chroniqueurs universitaires ont publié des nouvelles abondantes, variées, plus ou moins hypothétiques, sur l'Université, principalement sur le problème de la construction de l'immeuble de la montagne. Naturellement sceptiques, n'ayant rien à perdre ni à gagner, les journalistes ne pouvaient prévoir la durée des embarras de l'Université. En 1930, ils n'osaient pas croire que les professeurs ne seraient pas installés dans l'immeuble de la montagne dès l'année suivante; pas plus que les autres, ils n'auraient songé que des années et des années devraient se passer avant le règlement final du problème financier universitaire. Aussi, un jour, l'un d'eux lança-t-il une information osée, à savoir qu'un syndicat canadien-français était sur le point d'acheter l'immeuble de la rue Saint-Denis pour y construire un hôtel ou y édifier un vaste magasin. La semaine suivante, ses camarades lançaient la nouvelle, aussi dépourvue de fond, que des compagnies d'assurance pensaient à acheter l'immeuble de la montagne pour le transformer en un vaste hôpital.

Les journalistes ont-ils fait cela pour nuire à l'Université? Jamais de la vie. Leur intention, c'était d'aider l'Université; c'était de jeter l'idée que cet immeuble de la rue Saint-Denis pouvait être vendu et que le produit de sa vente pourrait servir aux dépenses de construction de l'autre immeuble de la montagne; c'était aussi amener le public à songer que s'il n'aidait l'Université, le grand bâtiment de la montagne devrait passer en d'autres mains. Les journalistes visaient à remettre tous les jours, chapeau d'une nouvelle différente, le mot UNIVERSITE sous les yeux du public. Ils appliquaient à l'Université le principe, pas si mauvais quand on veut la popularité, cher à l'ancien maire Médéric Martin: "Parlez de moi n'importe comment, mais parlez-en". Les journalistes ont toujours parlé de l'Université parce qu'ils lui sont absolument sympathiques. Ils ont publié des nouvelles affirmatives, et, quand cela ne suffisait pas, ils recouraient à la forme négative, filon précieux: "L'Université ne déménage pas. L'Université n'a guère d'argent. L'Université n'est pas à vendre," etc. Il ne faudrait pas croire que les chroniqueurs universitaires se contentaient d'inventer les nouvelles. Au contraire, leur joie était grande, souvent très manifeste, de trouver une nouvelle ca-

tégorique toute prête. Combien de rapports financiers, de déclarations officielles, de mises au point n'ont-ils pas insérés dans leurs journaux? Combien de fois même n'ont-ils pas compilé eux-mêmes des statistiques pour en extraire un article intéressant? Ils ne s'en tiennent pas au travail routinier qu'exigent d'eux leurs journaux. Ils y mettent quelque chose d'eux-mêmes en plus, et ils le font avec plaisir, — même si cela ne donne pas toujours ce qu'ils voudraient.

* * *

Une figure qui se détache nettement dans le monde universitaire, lorsqu'on repasse en esprit les dernières années, c'est celle de Mgr Piette, recteur jusqu'au milieu de l'été 1934. Contre les malheurs de l'Université, contre les injustes calomnies dont il a été personnellement l'objet, Mgr Piette a toujours conservé son optimisme, sa sérénité. Les journalistes ont toujours eu accès à son bureau comme s'ils avaient été ses enfants. Lui ne craignait pas de leur faire confiance, sachant bien qu'un homme est toujours sensible à la confiance dont on l'honore et qu'il n'en garde que mieux les secrets qu'on lui confie.

M. Maurault vient de le remplacer. Lui aussi il a l'estime de ceux qui font pour les journaux la rubrique de l'Université. Puisse-t-il voir, avec les chroniqueurs, l'Université nouvelle terminée et y diriger l'installation des facultés et des écoles.

Alfred AYOTTE

Le plus mauvais soir

Si vous organisez une "grande" assemblée, un banquet oratoire, une conférence, ne choisissez jamais un vendredi soir, si vous voulez un compte rendu convenable dans les journaux du lendemain.

Les quotidiens du samedi se fabriquent en majeure partie le vendredi. Nous imprimons de bonne heure dans la matinée du samedi et il nous reste alors peu de temps et de colonnes libres pour les événements de la veille. Le reste du journal est pris par les communiqués, les réclames, les rubriques hebdomadaires et par les annonces; toujours les bienvenues. Selon la formule de certains communiqués: *Qu'on se le dise!*

R.

Conférences et congrès

Les comptes rendus des conférences et congrès retombent généralement sur le chroniqueur universitaire. La majorité des conférences se donnent, il est vrai, à l'Université ou par des professeurs d'université; les congrès, d'autre part, réunissent le plus souvent des hommes de profession, donc des diplômés d'université. Dans les deux cas, il y a des liens étroits avec l'Université. En conséquence, le chef d'information délègue généralement — j'insiste sur le mot généralement, car, du moins au *Devoir,* où le personnel n'est pas nombreux, il arrive souvent qu'il y a conflit dans les services et qu'à la dernière minute le titulaire d'une autre chronique soit envoyé à telle conférence ou tel congrès, surtout si conférence ou congrès se rapprochent par un côté ou un autre des choses musicales, légales, municipales, etc., — le chef d'information délègue donc, généralement, le chroniqueur universitaire à ces réunions qui groupent toujours "un public choisi et lettré", selon le cliché courant.

En été, les conférences n'ont pas de succès, pas même à la radio. Les cultivateurs travaillent aux champs jusqu'au coucher du soleil et sont plus occupés par la récolte que par les paroles de M. X. Les gens de la ville sont à leur maison de campagne ou prennent le frais sur le balcon. Les uns et les autres songent peu à aller s'enfermer dans une salle où règne une chaleur d'étuve ou à s'astreindre à écouter pérorer un conférencier à la radio.

Certains congrès ne manquent pas de succès, même pendant les mois de chaleur. Qu'ils se tiennent dans une ville trépidante ou dans un endroit de villégiature à la mode, ils sont prétexte à un déplacement, à un voyage, à un congé. La plupart du temps ils n'occasionnent pas beaucoup de travail, excepté aux secrétaires et aux conférenciers. La masse des délégués a toujours la faculté de ne pas assister aux conférences ou séances de comités, d'aller, en place, en été, flâner dans les parcs ou sur les plages, ou, en hiver, de fréquenter les salles de spectacles. Bien des congressistes seraient en peine de faire un rapport adéquat des congrès auxquels on les a délégués, quand ils rentrent dans leur petite patrie.

* * *

Sous le titre "congrès et conférences", on peut grouper, pour ce qui est de la ville de Montréal, une bonne quinzaine de catégories:

1) les conférences, fort courues, de l'*Institut scientifique franco-canadien.* Au cours de l'automne dernier, les conférenciers étaient vraiment de choix: MM. Jacques Maritain et Etienne Gilson, pour la philosophie; M. Paul Hazard, pour les lettres; M. Charles Richet, pour la médecine, pour ne nommer que ceux-là, ont brillamment continué la belle lignée des professeurs venus de France les années passées.

2) les cours publics de l'Université. Il y a ceux de l'abbé Lionel Groulx sur l'histoire du Canada; ceux du chanoine Emile Chartier, sur la littérature française, cette année, etc.

3) les conférences des sociétés scientifiques et des Facultés et Ecoles en particulier, comme les conférences de biologie, celles de Polytechnique, et surtout celles de l'ACFAS. Sous le patronage de cette dernière société, M. Frost a prononcé récemment une excellente conférence sur l'Inégalité des Races.

4) les conférences données sous les auspices d'associations de diplômés de telle Faculté ou de telle Ecole universitaire, comme celles de l'Ecole des Hautes études commerciales qui se donnent à la salle Saint-Sulpice.

5) les séances de la Société des Débats de l'Université qu'on peut classer avec les conférences, puisque chacune de ces séances nous fournit cinq ou six conférences à la fois.

6) les conférences politiques. N'y a-t-il pas jusqu'aux associations conservatrices ou libérales qui décorent de ce nom, quand elles sentent le besoin d'injecter un peu de sérieux dans le cerveau de leurs partisans, pendant les années tranquilles à égale distance des pôles électoraux, les allocutions que prononcent leurs invités d'honneur?

7) les conférences féminines. Depuis quelques années, depuis surtout que les femmes votent à Ottawa et qu'elles forment des ligues et des alliances pour se défendre des *hommes*, — ce qui ne les empêche pas d'inviter souvent des hommes à parler devant elles —, elles multiplient les réunions publiques, dans des hôtels ou des clubs; elles supplient M. X. et M. Z. de préparer pour elles une conférence. Je ne puis m'empêcher, en parlant de ces groupements politiques féminins, de me rappeler une réunion qui eut lieu au petit salon 129, si je me souviens bien, à l'hôtel Windsor, un après-midi de printemps 1930, alors que j'étais au *Canada*. Il s'agissait évidemment de femmes libérales. Les conservatrices, le *Canada* les ignorait. Cet après-midi-là, je ne sais quel souffle printanier troublant avait pénétré par les fenêtres, ce fut une prise de cheveux en règle. Je n'avais jamais vu des femmes, censées appartenir à la haute société et avoir des moeurs (!), se conduire de cette façon. Quelques semaines plus tard, des scènes du même genre se répétaient au théâtre Stella. Les journalistes y étaient, cette fois, en nombre. Mais j'empiète sur la plate-bande de mes camarades....

8) les conférences mondaines. Il y a une catégorie de conférences, en effet, généralement littéraires, ou de débats académiques, qu'on peut appeler des réunions *mondaines*. Elles ont lieu le plus souvent au Ritz, au Mont-Royal, parfois au Windsor, même au *Queen's*, rarement dans des salles de l'est de la ville. Celles de l'Alliance française — elles passent au premier rang — ne manquent jamais d'attirer un nombreux public. Il faut dire que les conférenciers ont généralement beaucoup de mérite. Parfois, ces conférences, simples causeries ou débats, sont accompagnées d'un thé ou d'un dîner. Dans ces occasions, les conversations n'en sont que plus nourries, parfois plus malicieuses. On y vient par groupes, par coteries. On s'observe, on chuchote. Quand le jeune reporter est appelé à assister à des réunions de ce genre où

l'on parle français, c'est toujours agréable par certains côtés. Car s'il y a de nombreuses auditrices qui y prennent part surtout pour "être vues", il faut leur rendre le témoignage qu'elles méritent bien un coup d'oeil, entre deux griffonages.

9) les conférences à la radio. La plupart des journaux ont adopté la politique de laisser à la radio ce qui appartient à la radio. Ils ne publieront que rarement une conférence prononcée au microphone. Il faut qu'elle présente un intérêt historique, social, en un mot documentaire. Il arrivera néanmoins que de temps en temps un nouvelliste soit appelé à écouter une conférence radiophonique et à prendre quelques notes pour en faire un bref compte rendu dans le journal. Cela dépend du sujet traité ou du personnage qui le traite.

10) les conférences historiques. Difficiles à rapporter, si vous n'avez le texte pour le résumer, elles sont généralement les plus intéressantes à entendre. La plupart se donnent sous les auspices de la Société historique de Montréal.

11) les dîners-causeries du *Cercle Universitaire*. Les réunions du *Cercle Universitaire* méritent une mention particulière. Outre que dans les salons de la rue Sherbrooke s'assemble l'élite de notre société montréalaise, que nos universitaires ont là un foyer pour se rencontrer, pour déjeuner ou dîner avec satisfaction et bavarder à leur aise, les causeries ou conférences qui y sont prononcées portent généralement sur une brûlante question d'actualité ou soulèvent des polémiques de grand intérêt. Comme exemples, on pourrait citer la conférence de Mgr Camille Roy sur nos *Disciplines classiques* et celle de M. Adrien Beaudry sur l'électricité. D'autre part il y a bien peu de cercles ou clubs et associations à Montréal qui peuvent exhiber une liste d'hôtes d'honneur aussi distingués que celle du Cercle Universitaire. Les Français éminents de passage aü Canada, depuis une douzaine d'années, ont tous été hôtes d'honneur du Cercle, y ont porté la parole. Nos Canadiens, selon les événements qui les mettent en évidence, y défilent à leur tour. Bref, le *Cercle Universitaire,* assez nouvellement établi, en somme, est déjà largement connu à l'étranger, surtout en France, et jouit au Canada même, plus heureux que les prophètes, d'une considération sans égale.

Ajoutons que nulle part les journalistes ne sont aussi bien reçus. Serait-ce parce que le secrétaire honoraire de la maison est de notre confrérie?

Du côté des congrès, on peut nommer:

12) le congrès des médecins de langue française de l'Amérique du Nord, particulièrement éclatant à l'occasion des fêtes de Cartier en 1934.

13) le congrès des officiers de santé ou d'ingénieurs sanitaires, comme on dit vulgairement. Le dernier qui a eu lieu à Montréal, il y a deux ans, était remarquable par son organisation. C'est le point de vue du journaliste. La publicité y était organisée de façon merveilleuse. Point important. Le président du comité de publicité avait exigé de tous les rapporteurs et conseillers le texte de leurs allocutions ou travaux quinze jours avant l'ouverture du congrès. En possession de ces textes, il avait confié à quelques journalistes le soin de les résumer en quelques li-

gnes et les résumés avaient été polycopiés. A mesure que les séances du congrès se succédaient, les journalistes recevaient une gerbe de résumés qu'ils apportaient avec eux à leurs journaux. Il leur restait le temps de visiter les expositions, qui accompagnent ces genres de congrès, de prendre des intervioues avec les délégués de marque, de faire, en un mot, des comptes rendus intéressants. L'organisation publicitaire de ce congrès des officiers de santé est restée un heureux souvenir dans la mémoire des journalistes. Combien de congrès ont eu lieu depuis cette date où les journalistes devaient tout envoyer au diable ou s'astreindre à une corvée. Tout congressiste songe à la publicité pour son association ou pour lui-même pendant qu'il s'en va au congrès, mais qu'a-t-il fait ou que fait-il pour mâcher la besogne, pour assurer cette publicité? Et le français, en tout cela, combien souvent on l'oublie!

15) le congrès de l'ACFAS (Association canadienne-française pour l'avancement des sciences). Voilà un congrès qui n'a eu lieu que deux fois à date. Mais, le secrétaire, M. Jacques Rousseau, est un excellent organisateur. Il a le sens de la nouvelle et la bonne pensée de réduire à sa plus simple expression le travail des journalistes.

Parmi les autres congrès, il y a bien celui du droit civil, mais celui-là, c'est l'affaire de notre chroniqueur judiciaire régulier. Qu'on repasse les numéros du *Devoir* des premiers jours de septembre dernier et l'on verra que notre confrère peut en remontrer à plus d'un avocat...

Il y a aussi les congrès de dentistes, les congrès d'optométristes et d'opticiens, d'ingénieurs civils, les congrès de vétérinaires, d'agronomes, etc.

Un chapitre intéressant à ajouter à cet article serait un aperçu des publics assidus à ces conférences et congrès, une idée de l'atmosphère qui règne dans chaque salle, mais ce sera pour le trentième anniversaire qui nous prendra encore par surprise.

* * *

Qu'on imagine, un peu, après cette nomenclature de conférences et de congrès divers, quels comptes rendus variés doit faire, dans une année seulement, le nouvelliste attaché à ces différentes sortes de réunions. Le journaliste devrait être une encyclopédie vivante. Même s'il veut se cultiver, tout lire, tout voir, tout entendre, il n'en a pas le temps. Et on ose lui reprocher d'errer sur les limites du Jéhol et du Tchahar?

Alfred AYOTTE

Critique musicale

Plus que tous les autres, le critique musical a le devoir de se servir du modeste pronom de la première personne, puisqu'il ne peut émettre que ses opinions personnelles et noter ses réactions propres. En art, il ne peut pas y avoir d'opinion collective, parce que deux critiques, de même goût et doués de connaissances égales, différeront toujours d'idée; le contraire serait un reportage; en effet, le reporter note mais ne doit pas commenter.

Faire parler son journal, dire, comme ce fut longtemps de rigueur dans nos grands journaux: "*L'Etoile* pense que telle oeuvre est excellente, ou que tel artiste joue bien ou joue mal", c'est une absurdité. Le journal peut avoir une opinion politique, — il est même, la plupart du temps, fondé pour cela — dans les autres domaines, cela lui est interdit.

On trouvera peut-être que ce commentaire est inutile, mais je le crois nécessaire, puisque depuis que j'ai l'honneur d'être le critique musical du *Devoir*, je me suis toujours efforcé de n'écrire que ce que je pense moi-même et d'éviter le psittacisme.

Ceci ne veut aucunement dire que je pense avoir toujours été infaillible. Dieu m'en garde! Mais je crois avoir toujours été honnête vis-à-vis moi-même, ce qui est encore la meilleure façon de l'être à l'égard des autres.

J'ai pris la critique musicale au *Devoir* vers le mois d'octobre 1914. Durant ces vingt années, j'ai écrit quarante chroniques hebdomadaires par année, ce qui fait le total de huit cents fois deux colonnes de matière, sans compter d'innombrables comptes rendus de concerts et d'oeuvres. Je crois donc avoir acquis une certaine expérience du métier.

La direction du *Devoir* m'a demandé de dire comment je comprends la critique musicale. Pour y répondre, je devrai, les lecteurs sont priés de ne pas s'en formaliser, n'avoir pas recours aux précautions oratoires habituelles aux faux modestes.

* * *

Le critique musical doit commencer par connaître l'art dont il parle, son histoire, ses fondations scientifiques, sa théorie. Peu importe qu'il ne soit ni exécutant ni compositeur, mais il doit être capable de fonder ses appréciations sur quelque chose de plus que son sentiment subjectif et ses réactions cérébrales.

Est-ce qu'au pays des Soviets, où, comme on le sait, la musique occupe un rang élevé parmi les influences culturelles, il n'est pas exigé de tous ceux qui veulent écrire sur la musique dans les journaux et les revues un savoir qu'on n'accordait naguère qu'aux seuls compositeurs? N'en demandons pas tant, mais croyons au moins qu'il n'est pas inutile de savoir ce dont on parle. Je suis le premier à reconnaître que la chronique mu-

sicale s'est améliorée dans la plupart de nos journaux et j'ai grande confiance en trois ou quatre de mes confrères. Mais combien, autrefois, affichaient une ignorance qu'on était stupéfié de trouver dans leur journal.

Il y a quelques années on a découvert que le critique, musical ou littéraire, n'est pas, de son essence, un démolisseur, et que s'il n'est pas non plus un bénisseur, ses réserves sont ou des constatations ou souvent des encouragements déguisés.

* * *

Que doit être le critique musical? La réponse dépend des circonstances, donc on ne peut la donner, comme on le ferait par exemple à Paris ou à New-York ou à Berlin. Dans ces villes, comme dans toutes celles où l'on a l'embarras du choix, on comprend que s'impose la règle darwinienne du *survival of the fittest.* Tant pis pour qui n'atteint par un certain niveau d'excellence et d'intérêt. Si le critique tue les médiocres, les encombrants, les ennuyeux, peut-on le lui reprocher? Si ses verdicts semblent parfois trop durs, ou son abstention trop méprisante, ils n'en éclaircissent pas moins l'atmosphère. Et comme, d'autre part, les critiques qui connaissent les éléments de leur métier sont très nombreux, celui qui se trompe trop souvent ou qui affiche du parti pris est vite décapité et remplacé.

Mais chez nous, il en va autrement. Le critique doit tenir compte d'un nombre infini de facteurs, dont le plus grand est peut-être l'inclination de trop de gens à prendre la moindre réserve pour un abatage et à ne chercher que prétexte à rester chez eux. Il doit donc prendre certaines précautions dont la principale et peut-être la plus difficile est de masquer d'indulgence la leçon qu'il désire donner de façon que si le lecteur ne la découvre pas, l'artistee croie que tout le monde s'en est aperçu. C'est une tâche plus difficile qu'on ne pense et nombreux sont les lecteurs d'un article qui reprocheront au critique son apparente faiblesse, parce qu'ils ne peuvent savoir que la personne le plus intéressée a encaissé le reproche.

La critique doit-elle s'exercer de la même façon envers le musicien de chez nous et envers l'artiste étranger? Je ne crois pas. L'étranger, généralement un Européen, ou quelquefois un Américain, arrive chez nous nimbé d'une auréole à laquelle les impresarios ajoutent des lumières éblouissantes. S'il n'est pas à la hauteur de cette réputation, ce n'est peut-être pas sa faute, mais c'est à lui d'encaisser les coups, puisqu'il n'a qu'à ne pas se soumettre à cette exploitation de son talent.

* * *

On conçoit qu'il doive en être autrement des appréciations qu'on fait des nôtres. Pourvu qu'ils ne tombent pas dans l'amateurisme, ou, — ce qui n'arrive que bien rarement, —qu'ils ne promettent pas plus qu'ils ne peuvent tenir, je crois qu'ils ont droit qu'on ne les étrangle pas. Autrement, il arriverait vite que toute production cesserait chez nous, — elle est déjà bien mince, — et nous en serions réduits à l'importation perpétuelle. Or, en art, comme en industrie et en commerce, le peuple qui ne produit rien et qui importe tout ce dont il a besoin est voué à une déchéance inévitable.

Combien de fois n'ai-je pas dû,

au grand scandale de quelques-uns, paraître presque louangeur, parce que toute réserve trop claire aurait profondément nui à un artiste qui ne le méritait pas? Pourtant, ce même artiste qui, nécessairement, avait lu entre les lignes, m'avouait avoir compris et promettait s'efforcer de corriger sa technique ou son écriture.

Un groupe qui débute et chez qui l'on voit la volonté sincère de progresser, ou qui, en dépit de ses efforts, a lassé l'attention d'un public volage, n'a-t-il pas le droit de nous demander de l'encouragement plutôt que le mot qui pourrait devenir son arrêt de mort?

Le bon amateur qui travaille à s'améliorer et n'en laisse perdre aucune occasion ne mérite-t-il pas la louange qu'on refusera à l'amateur satisfait de lui-même, à l'artiste qui profite de ce que certaines de ses qualités sont prestigieuses, pour s'abaisser aux pires compromissions, ou pour *corriger* les maîtres qu'il est censé interpréter?

Le critique musical n'est pas un robot enregistreur. C'est un homme comme tous les autres hommes. Il faut bien tenir compte de ses dispositions physiques et cérébrales au moment où il écoute une oeuvre ou un artiste. Il est encore à naître celui dont la subjectivité n'aura jamais aucune emprise sur l'objectif qu'il doit viser. Puis-je en donner un exemple personnel? Comme tout le monde, j'ai des aversions bien définies. Que celui qui est sans péché me jette la première pierre. Certaines oeuvres, dans un programme où elles ne sont pas indispensables, m'horripilent. Ce n'est certes pas une disposition à l'indulgence.

Ai-je toujours rempli ma tâche à la satisfaction de tout le monde? Je ne le pense pas et je ne le désire pas. Si tous les critiques s'accordaient entre eux, a dit Lawrence Gilman, et faisaient toujours plaisir à ceux qui les lisent, la critique n'aurait pas besoin d'exister; les communiqués des impresarios répétés au temps passé suffiraient.

Je puis cependant affirmer que j'ai toujours tâché d'être honnête et d'avoir dit ce que je pensais au moment où je l'écrivais, si je n'ai pas toujours jugé à propos de dire tout ce que je pensais.

* * *

Je m'aperçois que je verse dans la confession. Alors qu'il me soit permis d'y ajouter mes aversions, du moins les principales.

J'abhorre:

Les hoquets des ténors italiens,

Les notes aiguës filées trois minutes au chronomètre,

Les chanteuses exclusivement légères,

Les virtuoses qui se montent en épingle,

Les programmes triviaux ou miteux,

La Donna e mobile et *Vesti la giubba,*

Le choeur des soldats de *Faust,*

Le *Prélude en ut dièse mineur* de Rachmaninoff, à l'exemple de son propre auteur,

Le *Menuet en sol* de Beethoven,

Les rhapsodies de Liszt — heureusement qu'on ne les joue plus,

Les morceaux de violon avec sourdine,

Toutes les danses hongroises, fussent-elles de Brahms,

La *Marche funèbre* de Chopin ornée de glas à la Moisiévitch,

Tous les airs modernes de danse,

Rudy Vallee, les *crooners* et leurs niaises pleurnicheries.

Et je ferme la liste, car elle deviendrait trop longue.

Frédéric PELLETIER

Critique d'art et critique littéraire

La Russie soviétique, après avoir saccagé tant de vieilles institutions, rompu avec à peu près toutes ses traditions et cimenté son nouveau régime dans le sang et la boue, ambitionne dorénavant la première place, dans le domaine de la culture intellectuelle et artistique. Elle exige du critique d'art comme du critique musical et du critique littéraire, des connaissances approfondies.

La critique d'un art quelconque est souvent plus difficile que l'art lui-même. Aussi ne devons-nous pas nous surprendre, au Canada, du nombre infinitésimal des critiques d'art, alors que nous savons que l'art, chez nous, est presque encore au berceau.

Les critiques d'art sont rares chez nous; mais plus rares encore sont les journaux qui ont les ressources suffisantes pour retenir les services d'un véritable critique d'art.

* * *

Ce qui est vrai de la plupart de nos journaux l'est encore plus du *Devoir* dont la pauvreté honnête est presque proverbiale. Aussi nos amis, qui connaissent à la fois la modestie de notre budget et la mesure de notre bonne volonté ne peuvent-ils nous en vouloir de ne pas avoir de critique d'art officiel. Jusqu'ici, tout en ne se désintéressant pas des beaux-arts, notre journal a dû confier à de jeunes rédacteurs, plus ou moins expérimentés, la mission périlleuse d'apprécier les salons de peinture, de sculpture et d'architecture.

Celui qui s'est chargé depuis deux ans de visiter les diverses expositions d'art, pour le compte du *Devoir,* n'a aucune prétention au titre de critique d'art. Tout au plus se croit-il le *chroniqueur des expositions.* Réduit ainsi, ce rôle comporte beaucoup moins de périls.

Ce chroniqueur n'a pas eu l'occasion de se livrer à des études vraiment sérieuses de l'art. Il n'a pas voyagé hors de son pays et n'a pu s'abreuver aux sources mêmes de l'art classique, admirer les vestiges de l'antiquité, contempler les chefs-d'oeuvre des musées célèbres, visiter les Catacombes — berceau de l'art religieux, — recevoir des leçons des disciples des grandes Ecoles.

Il n'est donc guère armé pour parler en connaisseur des oeuvres présentées, chaque année, par nos principaux Salons. Il est un peu comme un papillon sans ailes. Aussi son journal n'exige-t-il de lui que la connaissance des notions élémentaires du dessin, alliée à une certaine dose de goût. Avec ce mince bagage, le jeune chroniqueur s'en va flâner, à intervalles intermittents, au Salon de l'Académie royale, au Salon du Printemps, au Salon de l'Ecole des Beaux-Arts, ou encore au Salon rétrospectif d'un artiste disparu. S'il a la chance que la galerie soit à peu près déserte,

il lui est possible alors, malgré son inexpérience, de faire d'assez bon travail. Il devra, surtout, éviter de lire le catalogue afin de ne pas être influencé par l'échelle de prix que fixent les auteurs des toiles ou le jury. Sa chronique d'art, en effet, n'intéressera le lecteur qu'en tant qu'elle sera naturelle, simple, dégagée de toutes les influences extérieures.

Après s'être attardé pendant une heure ou deux devant les oeuvres qu'il a à apprécier, le chroniqueur fait bien de laisser reposer — au moins jusqu'au lendemain — ses impressions encore trop confuses. Une bonne nuit de sommeil clarifie, pour ainsi dire, les impressions ressenties. Certains tableaux, entrevus la veille, reviendront avec persistance: c'est qu'ils ont frappé mieux la pupille du chroniqueur et que — presque toujours — ils ont plus parfaitement correspondu à l'idée que celui-ci se fait du beau. La tâche du chroniqueur est alors tout indiquée: il devra accorder, dans son articulet, la place d'honneur aux pièces d'art qui l'ont touché davantage. Ainsi faite, sa chronique ne recevra peut-être pas l'approbation des pontifes de l'art. Mais qu'importe. Elle sera sincère et reflètera les goûts et le tempérament de celui qui l'aura écrite. Que demander de plus à un quasi-profane?

* * *

Le journaliste, qu'on apprête un peu à toutes les sauces et qui doit aussi se "faire le goût" à toutes les sauces, doit souvent se transformer en critique littéraire.

La critique littéraire est plus proche parente du journalisme que la critique d'art. Alors que la plupart des journalistes se sentent un peu dépaysés dans les hautes sphères de l'art, ils se sentent plus à l'aise dans le royaume de la littérature. Ils n'ont guère le temps, il est vrai, de cultiver eux-mêmes les lettres; mais la culture qu'ils ont acquise avant et pendant leur stage de journalistes, la nécessité aussi de se livrer à chaque heure du jour à une véritable gymnastique intellectuelle les rend aptes à juger convenablement des choses de l'esprit.

Un facteur manque cependant aux journalistes pour être d'excellents critiques littéraires: le temps. Quand on songe à tout ce qui se publie chez nous dans un an — pour ne pas parler des oeuvres de l'étranger — on comprend facilement qu'un seul homme suffirait à peine, même en ne faisant que cela, pour lire tous les livres, brochures et plaquettes qui s'entassent chez nos libraires. Ainsi, au *Devoir*, jusqu'à ces derniers temps (nous avons, depuis peu, un critique attitré), nous sommes-nous partagé la besogne. Chacun prend sa part des livres à apprécier, se charge de les lire et de les signaler au public. Mais chacun aussi doit prélever pour ce travail des heures précieuses sur sa tâche régulière. C'est dire que l'oeuvre du journaliste-critique littéraire est plutôt méritoire, ce qui ne l'empêche pas d'être la moins appréciée des lecteurs en général, la moins prisée des auteurs en particulier (qui souvent ne sont pas des lecteurs!).

Si, messieurs les auteurs, s'arrêtaient une heure à réfléchir au surcroît de travail qu'ils donnent au journaliste en lui offrant gracieusement — avec leurs hommages — leur dernier-né, ils seraient peut-être plus indulgents, s'ils songeaient que le journaliste doit souvent passer à la lecture de leurs bouquins, — qui ne valent pas

tous cela, — la seule ou les deux seules soirées libres qu'il avait pour se reposer; s'ils songeaient qu'une fois la lecture de "l'oeuvre" faite, le journaliste doit encore consacrer à la rédaction de son article d'appréciation les parcimonieux moments de loisir qu'il se réservait pour respirer l'air pur; s'ils songeaient, enfin, que, l'article publié, il reçoit très rarement, presque jamais, même un mot de gratitude de l'auteur si l'article a été élogieux et que presque toujours, par contre, il se fait rabrouer si l'article a été peu flatteur ou simplement sincère, — on connaît des auteurs incritiquables, intouchables, dont on ne devrait parler que pour les louanger, si l'on faisait ce qu'ils veulent; s'ils songeaient à tout cela, messieurs les auteurs auraient des égards envers les critiques littéraires des journaux. Et ils se trouveraient encore bien favorisés que le chroniqueur s'occupe d'eux alors que rien ne l'y oblige.

Lucien DESBIENS

Amandine ne comprendra pas

Chaque année, Amandine se présente au bureau, l'air suppliante, et dit de son ton le plus doucement plaintif:

— "Me-sieu Ro-bil-lard (en articulant bien chaque syllabe, car elle s'intitule artiste dramatique), j'organise une soirée d'art dramatique. J'ai besoin du concours de votre journal. Les billets ne se vendent pas. La salle me coûte très cher. Il faut que vous m'aidiez. Je suis fort inquiète. Je vous demande l'insertion de deux communiqués par semaine, deux seulement.

— "Je le regrette pour vous, mais qui vous force à organiser des soirées? Et les journaux sont-ils obligés de donner leurs colonnes à tous les promoteurs et à toutes les promotrices? Il y a tant de soirées de ce genre! On s'organise impresario, sans consulter le public ni sa bourse. Tant pis pour ceux qui échouent."

Et Amandine, organisatrice annuelle de soirées manquées, qui sollicite la charité de nos colonnes, part d'ici et s'en va tout droit faire imprimer son programme, non pas à nos ateliers, pour nous dédommager, mais chez le voisin qui ne lui fait aucune publicité.

Mais Amandine (comme ses consoeurs et ses confrères impresarii, pardonnez cette parodie d'Arvers) :

"Dira, lisant cette prose toute rem-
[plie d'elle:
"Quelle est cette femme?" et ne
[comprendra pas..."

Amandine revient chaque année pour le même motif.

R.

Fadette écrit. . .

Tous ceux qui sont attachés à l'existence du *Devoir* depuis sa fondation doivent trouver comme moi que ces vingt-cinq années ont passé bien rapidement.

Il ne paraît pas éloigné, le temps où toutes les curiosités étaient en éveil attendant l'apparition du premier numéro du *Devoir.*

On prévoyait que sous la direction intelligente et puissante de M. Bourassa, avec la collaboration des hommes distingués dont il avait retenu les services, ce journal serait un élément important dans la vie canadienne.

Nous avons vu, en effet, le *Devoir* devenir une influence considérable dans notre vie intellectuelle et sociale comme nous l'avons vu également, demeurer toujours fidèle à son titre austère.

Le *Devoir* existait depuis six mois quand on me fit l'honneur de me demander d'y collaborer. J'acceptai en exprimant le désir de garder l'anonymat. Ce fut convenu et mon secret ne fut pas dévoilé pendant près de quatre années et le petit mystère piqua bien des curiosités et fit naître toutes sortes de suppositions.

On flairait, on guettait, on interrogeait en vain. Je fus successivement un dominicain, un jésuite, une demoiselle célibataire et une dame française!

Est-ce un homme? Est-ce une femme? ne cessait-on de se demander.

Vous avouerai-je ma surprise et mon désappointement d'être prise pour un homme, quand je me sentais si féminine qu'il me semblait impossible que mon style ne le révélât pas.

Si mon style n'était pas moi, mon style ne valait donc rien?

Je crois, cependant, que le plaisir d'intriguer tant de monde était plus grand que ma déception, et je griffonnais avec constance et l'espoir de n'être jamais connue: c'est plus facile pour dire ce que l'on pense!

Mais je vous ai trop longuement parlé de moi et je voudrais déclarer encore une fois ce que les femmes canadiennes doivent au *Devoir.*

Il fut pour nous une véritable école de sagesse.

Non qu'on s'occupât beaucoup des femmes dans ce journal sérieux. Comme il était naturel, on s'adressait aux hommes et on écrivait pour eux, mais les femmes s'habituaient à lire le *Devoir*: elles s'intéressaient aux idées; journellement, elles entraient dans le petit cénacle où des hommes sérieux, bien renseignés et consciencieux, cherchaient loyalement la Vérité, et la disaient courageusement. Peu à peu, elles se pénétraient des principes directeurs qui se dégageaient de ces articles bien pensés et bien écrits.

Chez le grand nombre des lectrices privées de livres, entendant rarement remuer des idées, ayant peu de loisirs, ce fut la manne substantielle ramassée en ces articles clairs, courts et bien rédigés.

Toutes les femmes, — parfois inconsciemment,— sont chercheuses d'idéal, et voilà que l'on tenait devant elles un idéal réalisable vers lequel on les entraînait.

Le *Devoir* devint dans les familles le porteur "de la bonne nouvelle". Principes de justice, de droiture, de patriotisme leur étaient présentés journellement, et sans presque le savoir, elles s'en nourrissaient pour devenir à leur tour, dans leurs familles, des gardiennes de la vérité et des porte-flambeaux.

Car les femmes acceptent d'instinct et simplement ce qui est sage et juste au lieu d'imiter les hommes qui discutent tant et veulent tout expliquer.

Elles ont de l'enthousiasme, elles aiment à dire leur opinion, et même, à discourir, au besoin, pour la soutenir. Voilà bien, réuni chez elles, tout ce qu'il faut pour créer des adeptes ferventes et des apôtres.

Ce fut l'oeuvre du *Devoir*.

FADETTE

Chroniqueuse au "Devoir"

Chez ceux qui n'ont jamais vu la chroniqueuse à l'oeuvre, ce titre prête à bien des illusions. Ainsi à plusieurs reprises a-t-on posé cette question à la directrice de la page féminine du *Devoir:* "Passez-vous votre journée au bureau ou si vous travaillez chez-vous?"

Les lignes suivantes jetteront peut-être quelque lumière sur cette préparation d'une page féminine quotidienne qui semble, aux yeux des lecteurs, chose si simple, si facile, — la plus aimable et reposante.

Rester chez soi pour s'acquitter de cette tâche de tout repos semble logique aux non-initiés. On s'imagine la directrice de la page féminine douillettement assise près du feu, en face d'une antique épinette, plume d'oie à la main, pot à col et ciseaux tout près, revues et journaux s'offrant bénévolement au découpage.

"Mais non, mais non, mesdames!
Mais non, mais non, messieurs!.."

Jamais tableau ne fut plus hérétique.

D'aucuns sont prêts également à prêter à cette créature à part qu'est la chroniqueuse moustaches et vertugadins. Merci bien! Elle n'a jamais connu les derniers; et si les premières lui arrivent incontinent, elle n'ignore pas les expédients modernes et sait s'en servir à temps.

Pour les gens qui pensent, en leur for intérieur, que cette privilégiée de la vie n'a rien à faire, voici:

La chroniqueuse se lève relativement tôt; mais pas assez pour pouvoir prendre son temps avant d'attraper le tramway. Elle fait de rapides ablutions, souvent interrompues par la sonnerie du téléphone: quelqu'un veut donner un communiqué et craint d'arriver trop tard pour la publication le jour même. Car il est facile de connaître l'adresse et le numéro de téléphone particuliers de la directrice d'une page féminine; on appelle le journal et la téléphoniste accorte s'empresse de tout donner. Après la toilette, déjeuner sur le pouce: rôties pâlottes, deux cuillerées de marmelade, une tasse de café fort et bonjour! C'est la course au tramway qu'elle manque de temps en temps, non sans s'être essoufflée à courir; elle se console en faisant les cent pas au grand air, poitrine et narines dilatées. Ses poumons sont heureux d'une telle aubaine; ils seront à rude épreuve le reste de la journée.

La rédactrice, après avoir eu juste le temps de déposer chapeau et manteau à la patère ou — ça dépend du budget de son journal — au crochet fixé derrière la porte, est appelée d'urgence au téléphone, toujours pour des communiqués, à moins que ce ne soit une jeune fille inquiète de savoir si c'est correct d'offrir à son ami un cadeau pour sa fête, ou un jeune homme qui veut absolument connaître la vraie personnalité de tel ou tel pseudo féminin. Quand elle quitte l'appareil pour rentrer dans son bureau, elle

trébuche sur un objet souple: c'est son chapeau qui, accroché trop à la hâte, a roulé à terre parmi la poussière, âgée de deux ou trois mois, d'un tapis décoloré.

Dépouillement du courrier. Enveloppes de tous formats, revues françaises et autres. Le coupe-papier fait son oeuvre d'abord; d'un coup sec et maintes fois répété, il éventre ce mystérieux contenant qu'est toute enveloppe. Les yeux de la chroniqueuse vont à la signature: si celle-ci est absente, la feuille noircie d'elle ne sait quelle prose vénéneuse va au panier. Mais le plus souvent ce sont des communiqués, toujours des communiqués, généralement trop longs parce que les auteurs n'ont pas le sens journalistique; après le coupe-papier, voici le crayon qui tient souvent lieu de couteau. Couper ici et là une phrase trop sentimentale, mièvre ou complètement dépourvue d'intérêt général est chose fréquente chez la journaliste, à laquelle on recommande dès son entrée au journal de ne publier que l'essentiel des communiqués reçus.

* * *

Une fois les nouvelles féminines émondées et mises en ordre, il reste à la rédactrice à préparer le menu quotidien pour ses nombreux convives; et les plats de ce menu sont de ceux dans lesquels il est le plus facile de se mettre les pieds. Sans s'en douter, on publie une chronique, voire une simple reproduction qui semblent justement viser les travers d'un quelqu'un; le quelqu'un se cabre, écrit une lettre de protestation ou, s'il connaît personnellement la rédactrice responsable, exhale de vive voix sa rancune, d'ailleurs injustifiée. La chroniqueuse ne veut jamais blesser ni viser telle ou telle personne, encore moins ses amis. Cependant, ayant à profiter de tous les sujets qui passent, un mot, une phrase pourront l'inspirer et lui fournir le thème d'un billet dans lequel ses lecteurs ou ses lectrices auraient mauvaise grâce à prétendre trouver quelque allusion malveillante à leur adresse.

Parlerai-je du reportage, partie importante de la tâche d'une journaliste? Il faudrait en dire beaucoup de bien, un peu de mal aussi, peut-être... Rien n'est plus propre à cultiver l'esprit, à faire connaître ce qui se passe parmi les associations féminines, dans les oeuvres, etc. On entend des conférences souvent intéressantes, parfois monotones; mais qu'il y ait ou non du lien dans les idées émises par le conférencier ou la conférencière, il faut en mettre dans le compte rendu. Si la causerie ne contient aucune idée principale, il faut lui en prêter une coûte que coûte et la placer en vedette dans le titre, si la phrase est mal bâtie, lui donner une tournure harmonieuse afin que les lecteurs jugent avantageusement le conférencier et que celui-ci, se lisant dans le journal, soit tout surpris et épanoui d'apprendre qu'il a pu si bien parler sans s'en apercevoir. Ses amis le féliciteront et personne ne songera à donner crédit à l'auteur anonyme du compte rendu.

Quant à ce dernier (le compte rendu), on doit souvent le rédiger à toute vapeur pour qu'il paraisse dès le lendemain ou le jour même, si l'événement s'est passé l'avant-midi. Et alors la journaliste doit parfois prendre son courage à deux mains, sachant que si elle arrive à la dernière minute, elle rencontrera l'oeil courroucé du prote, entendra

la voix de basse de cet ogre la menacer de je ne sais quelle vague horreur. Car, contrairement aux autres ogres, c'est quand il n'a plus faim que le prote est le plus terrible, c'est quand ses nombreux estomacs — les linotypes — sont remplis à capacité. Alors on se sent envoyée à tous les diables, avec la seule consolation du devoir accompli. Tableau un peu noirci, avouons-le; ordinairement, tout se passe à l'amiable et la copie paraît en temps.

Le métier a des ennuis, oui. Mais quand on a le bonheur de travailler pour l'un de ces rares journaux dont ni les principes ni l'opinion ne sont à vendre, ces ennuis sont largement compensés par l'intense satisfaction de faire un peu de bien autour de soi. Rien qu'à la pensée qu'il faudrait un jour quitter cette vie noblement passionnante du journalisme, on oublie tout: et les fréquentes sorties par tous les temps et à toute heure, et les fins de semaines surmenées, et les gros yeux du prote, et le mince salaire, rançon de la liberté.

On oublie tout et l'on poursuit son travail, dans la joie.

Jeanne METIVIER

Un "rat de mer"...

—Au *Devoir?* C'est le *Telegraph*. Voici un télégramme pour votre journal.

Je prends mon crayon et je note: *Matane.*

Un raz-de-marée a déplacé plusieurs maisons et causé des dommages considérables sur la côte gaspésienne.

—Voilà, c'est tout, ajoute la téléphoniste.

Et avant de quitter l'appareil, elle fait la réflexion suivante:

—Un *rat*-de-marée, monsieur, c'est don ben gros...

En se mordant les lèvres, le journaliste, de répondre:

—Ah! mademoiselle, c'est énorme. C'est le *King-Kong* des rats...

Il raccroche, pouffant de rire pendant que les confrères, intrigués, tournent la tête de son côté pour savoir ce qui le rend si gai.

A. A.

Culture et bon journal

Parfois, quelques-uns m'ont dit:

—Au *Devoir,* on néglige trop l'information littéraire.

Il m'a fallu répondre:

—Peut-être bien.

Mais j'aurais pu mieux parler. L'information littéraire, pour les personnes en question, c'était ce que nous trouvons dans "*Les nouvelles littéraires*", dans "*Gringoire*", dans "*Comoedia*", dans "*Marianne*". C'est donc de l'information étrangère, et par suite, l'analyse de livres auxquels, spécialiste, on peut trouver une valeur de style, de psychologie; mais de livres toujours, — par le choix des sujets, la pensée, les situations, — amoraux, quand ils ne sont pas franchement sectaires ou immoraux.

Comment un journal catholique, et qui a promis d'éclairer le peuple, pourrait-il rester tel, et jeter en pâture à une proportion de ses lecteurs non préparés ces titres d'ouvrages dont la lecture risquerait au moins de les troubler fort?

Ce type de journal est-il le lieu à choisir pour commenter: *Les Loups? Voyage au bout de la nuit? Sanctuaire? Ann Vikers* (ces derniers américains mais revenus de France traduits)? Ce journal est-il l'endroit où analyser en détail *Les hommes de bonne volonté?* qui continuent à paraître, peut-être de volume en volume plus forts en qualités littéraires, mais sûrement de moins en moins présentables au point de vue moral? Le monde des réussites littéraires, — ou plus souvent des succès de librairie, — est singulier à présenter au hasard à un milieu simple, sain, honnête.

Des questions plus urgentes, plus utiles, réclament le talent, le travail intelligent des rédacteurs du *Devoir*. Ceux qui s'intéressent au monde des lettres savent d'eux-mêmes où puiser leur information, et les gens cultivés n'en sont tout de même pas moins nombreux, parmi les lecteurs du *Devoir* que parmi les lecteurs de la plupart des autres journaux.

* * *

Car sûrement, ce sont des ignorants et des illettrés, les lecteurs des journaux horribles, qui font une spécialité d'une première page, où repose en chapelle ardente le suicidé en vue de la semaine achevée, ou la victime du dernier accident. Ce qui est incompréhensible, c'est que d'honnêtes gens apportent de pareilles images chez eux le samedi soir. C'est dans le tramway, qui en était rempli, que j'ai vu les macabres tableaux de ces feuilles effarantes.

Que de pauvres ignorants les achètent, passe! que des gens intelligents et instruits encouragent ces cultivateurs de bêtise humaine, uniquement pour grossir la pile d'imprimés qui traînera dans la maison le dimanche, non, cela je ne le comprends, ni ne le pardonne.

Et parmi ceux-là, il s'en trouve sûrement des centaines qui n'achè-

teront pas le *Devoir;* il est trop propre, trop bien pensant.

François Mauriac, dans son éloge fait, à l'Académie française, de René Bazin, déclarait que celui-ci avait sacrifié sa gloire à son devoir de rester entièrement catholique. Il ajoutait qu'à cause de cette étiquette de *bien pensant,* des gens qui l'auraient porté aux nues pour son style et son génie ne l'avaient jamais lu.

Ce qui indiquerait un fanatisme chez les non-*bien-pensants,* autrement excessif que notre prétendu fanatisme de catholiques.

Ne laissons pas subir au *Devoir* le sort qu'a subi René Bazin; lisons-le, répandons-le, talonnons nos amis tant qu'ils ne s'y seront pas abonnés.

Et qu'un jour, ils en soient punis, ceux qui lui refusant leur appui, l'accordent aux étaleurs de "*maisons du crime*", de "*chambre du meurtre*", de "*divorcées*", d'images macabres, d'histoires abrutissantes, idiotes, coupables.

Mon optimisme sombre dans le marasme, à voir sur l'unique sol de notre métropole pousser et vivre tant de ces champignons dangereux, quand un journal intelligent et probe a, pour subsister, tant de dures luttes à livrer...

Michelle LE NORMAND

L'information sportive

En décembre 1911, lorsque M. Léon Trépanier quitta la direction de la chronique sportive pour succéder à M. Montarville de la Bruère comme chef du service des nouvelles, l'on m'invita à me joindre à la rédaction du *Devoir;* ce furent alors mes débuts dans le journalisme.

C'était à la veille de l'inauguration de la saison de hockey; et c'est à l'ancien Arena de Westmount que je fus témoin de ma première joute professionnelle en qualité de chroniqueur sportif. Le *Canadien* était aux prises avec le *Wanderer* et à mon grand désappointement le *Bleu Blanc Rouge,* alors sous la direction de feu George Kennedy, asisté de Nap. Dorval, fut défait par un résultat de 5 à 0.

* * *

Plusieurs de nos lecteurs envient le sort du chroniqueur sportif, mais ils ne connaissent pas le revers de la médaille. S'il a ses entrées gratuites aux événements sportifs, s'il occupe le meilleur fauteuil, il est également dans l'obligation de donner toutes ses soirées à son service. Les invitations à une représentation théâtrale, à une soirée de famille, à une partie de bridge, il faut les écarter; et que l'on soit bien ou mal disposé, il faut assister à tous les événements sportifs, intéressants ou non; ce n'est que très tard dans la soirée que l'on rentre au logis, pour quitter le lit tôt le matin afin de fournir la copie au prote qui talonne sans cesse les rédacteurs et crie sans s'égosiller jamais: "De la copie! De la copie!"

Il arrive très souvent que l'on dérange le chroniqueur sportif jusque dans son sommeil. Des amis réunis au club engagent la conversation sur l'événement sportif qui s'est déroulé au cours de la soirée et parfois il y a un pari. Le rédacteur sportif est tout à fait qualifié pour renseigner les intéressés ou pour régler la gageure. Un coup de téléphone l'oblige à sortir de son lit à une ou deux heures du matin pour répondre aux multiples questions qu'on lui demandera. C'est cela qui met d'humeur égale...

Au bureau, le matin, pendant que l'on est à rédiger son compte rendu de la veille, les demandes de renseignements arrivent; et il faut toujours être affable et obligeant; car ce sont des lecteurs assidus ou des amis du journal qui vous consultent; et parfois ces informations concernent des événements sportifs qui ont eu lieu plusieurs mois et quelquefois plusieurs années auparavant. Toujours il faut bien accueillir ces amis et leur répondre au point. On ne maudit... que le téléphone.

Le rédacteur sportif doit communiquer avec les promoteurs afin de connaître les événements qu'ils sont à organiser, les changements

qu'ils doivent faire; dans bien des cas les informations sont assez difficiles à obtenir, car les magnats du sport sont avides de publicité et souvent les nouvelles qu'ils communiquent, ils les donnent pour fins de publicité; il faut discerner les projets pratiques des projets en l'air; c'est pourquoi certaines primeurs obtenues par les journaux à fort tirage n'apparaissent pas dans les colonnes du *Devoir*. Nous tenons à bien renseigner nos lecteurs mais nous refusons de leur "bourrer le crâne"; c'est la raison pour laquelle nous éliminons tout ce qui paraît irréalisable, invraisemblable ou mensonger. Il en pleut...

Les athlètes sont également avides de publicité et insistent pour que leur portrait apparaisse dans les colonnes des journaux. Lorsque nous leur annonçons que la chose ne se pratique pas chez nous parce qu'il n'y a pas de clicherie, ils cherchent ailleurs; c'est là un autre handicap, pour nous servir d'une expression bien appropriée au sport. Nos lecteurs peuvent cependant être assurés que toutes nos informations, nous les vérifions sérieusement et que les comptes rendus du *Devoir* se font de façon impartiale et honnête. Notre politique, depuis notre entrée au *Devoir*, c'est de bien renseigner le public et de donner à chacun le mérite qui lui appartient; c'est notre volonté de ne jamais en dévier. C'est du reste en toutes choses, — dans le sport comme ailleurs,—la grande directive du *Devoir:* la vérité, sans favoritisme, ni parti pris.

X.-E. NARBONNE

Théâtre et cinéma

Sans doute pour me punir de quelque obscure fredaine ou peut-être de quelque accroc à la ponctualité, mon directeur me force, cruellement, à parler de théâtre, alors qu'il sait fort bien que le théâtre n'est plus que mythe à Montréal. (J'excepte, naturellement, les troupes en tournée, les élèves de pensionnats ou les Associations d'anciens collégiens qui, à intervalles intermittents nous donnent du bon et beau théâtre).

Il faut mettre à part, aussi, certains spectacles splendides de chorégraphie qui touchent par maints points au théâtre.

Comme scènes régulières de théâtre français mixte, nous n'avons pas grand'chose à Montréal; et le peu que nous avons doit plutôt nous humilier que nous enorgueillir. Deux scènes dans l'est de la ville: l'une où l'on joue de l'affreux mélodrame, l'autre où un pitre se laisse aller aux pires excentricités devant un auditoire louche.

Il reste comme théâtre *français* les spectacles que nous donne de temps à autre, dans l'ouest, la section française du *Montreal Repertory.*

* * *

Seule la scène du *Stella*, dans le nord de la ville, paraissait pouvoir déclancher un commencement de renaissance du théâtre. Mais, pendant trop longtemps, cette scène n'a servi à ses clients que des vaudevilles. Vaudevilles qui n'étaient encore rien à côté d'autres vaudevilles qui se jouaient dans les coulisses.

Si, pendant quelque temps, les artistes du *Stella* abandonnèrent le vaudeville, ce fut pour tomber dans un genre encore plus répréhensible: la *pièce triangulaire*, cette sorte de théâtre *moderne* où triomphent les *ménages à trois,* où le mariage et les ménages honnêtes sont bafoués, où l'on ridiculise la naïveté et la pudeur de la jeune fille. Le plus étrange, le plus triste de l'affaire, c'est que ce théâtre attirait un certain groupe de personnes qui se prétendent la fine crème de *l'élite* (!) qui ne craignaient pas d'emmener à de tels spectacles leurs toutes jeunes filles "afin de leur apprendre ce qu'elles doivent apprendre", comme s'il n'y avait pas de moyens plus nobles et moins dangereux d'apprendre aux jeunes filles que la vie est pleine de périls et de pièges.

Par-ci par-là, cette scène présentait des spectacles d'excellente tenue; ça ne durait guère. Enfin, depuis quelques mois, l'on pouvait constater une amélioration sensible des spectacles du *Stella.* L'avenir se montrait sous de belles couleurs. Bang! Tout casse, tout rate, et, en plein succès, le théâtre ferme ses portes. Des bruits contradictoires circulent. L'écho désagréable de scènes de coulisse très disgracieuses nous parvient. Encore une fois, le *Stella* devra recommencer à attirer un auditoire qu'il avait pé-

niblement gagné. Mais, les ratages et les chicanes s'accumulant, la tâche deviendra presque impossible de redonner au public la confiance qu'on s'est acharné à lui faire perdre.

* * *

L'intention du directeur était surtout de me faire parler du métier de chroniqueur de théâtre et non de la *petite histoire* du théâtre à Montréal en ces dernières années. Ceci me dispense de cela. Le chroniqueur de théâtre, par le temps qui court, n'est-il pas justifiable de n'apporter aucun goût et encore moins d'enthousiasme à la rédaction de ses *chroniques théâtrales,* sans compter que les heures précieuses qu'il perd à s'abrutir à des spectacles médiocres pourraient plus judicieusement servir à autre chose?

Cette médiocrité même du théâtre, chez nous, est peut-être le dernier sursaut d'un art qui se meurt, déjà vaincu d'avance par le cinéma qui sera, qu'on le craigne ou non, la formule de l'avenir. Tout ce que nous présentent nos écrans n'est pas beau et bon; mais on peut dire qu'en général, la moralité et aussi la qualité du spectacle y sont mieux observées. Quant au chroniqueur de cinéma, il a un double avantage sur le chroniqueur de théâtre; il peut se coucher à une heure plus normale; il n'a pas à lutter contre l'influence des artistes ou des demi-artistes, des directeurs ou administrateurs, des m'as-tu-vu et des histrions vaniteux.

Voilà ce que je pense du théâtre français à Montréal. La brève expérience que j'en ai m'en a déjà dégoûté.

Lucien DESBIENS

Téléphone et télégraphe

Le téléphone et le télégraphe ne sont pas utiles, ils sont indispensables au journal moderne d'information. Sans eux, il n'existerait pas, car sans eux, il n'y aurait pas de *dernière heure* et, sans *dernière heure,* on n'imagine pas un journal d'information.

Au *Devoir,* le chef du service des nouvelles, le camarade Robillard, est un homme placide et flegmatique. S'il lui arrivait, en *dernière heure,* celle de l'action rapide et souvent de la bousculade, d'être privé des communications téléphoniques et télégraphiques, il en ferait pour sûr une maladie.

Fait remarquable, c'est presque toujours en *dernière heure,* au moment où la dernière forme va descendre de la typographie à la clicherie, que surviennent les nouvelles d'importance. Celles-ci sont un peu comme ces voyageurs qui arrivent toujours à la gare alors que leur convoi se met en marche. Un bon voyageur ne manque pas son train pour si peu; un bon journaliste ne doit jamais rater une nouvelle de *dernière heure.*

Le téléphone sert principalement à la transmission des nouvelles locales. Ainsi, par exemple, le reporter qui n'a pas le temps de courir jusqu'au journal communique à son chef les dernières révélations d'une séance d'enquête, les dernières décisions d'un caucus des conseillers municipaux ou encore les plus récents détails d'un accident survenu à l'autre bout de la ville. Il arrive parfois que le téléphone serve pour la transmission de nouvelles qui viennent d'autres villes, quand par exemple un correspondant se trouve éloigné du télégraphe, mais à proximité du téléphone.

Comme la plupart des grandes institutions, le *Devoir* a son standard téléphonique qui dessert une vingtaine de postes locaux, dont plusieurs à la rédaction. Pour l'expédition plus rapide des messages, un fil particulier, indépendant du standard, est installé dans la salle des nouvelles. Le chef du service ou quelqu'un de son personnel peut ainsi obtenir la communication sans retard. De l'extérieur, le reporter atteint directement son chef. Il va sans dire que l'adresse téléphonique pour ce fil n'est connue que des initiés. C'est grâce à ce fil par exemple qu'un soir d'élection municipales, le service des nouvelles peut rester en communication constante avec l'hôtel de ville, obtenir les résultats des divers scrutins au fur et à mesure qu'ils sont annoncés par le greffier de la ville pour les transmettre aussitôt au public. Les nouvelles téléphoniques sont évidemment transmises au public par les postes reliés au standard.

Le "teletype"

Pour la télégraphie, il y a les appareils ordinaires, avec télégraphistes, et les appareils de réception automatique, du type *Creed,* pour les

dépêches de l'agence de la *Canadian Press.*

On peut définir en quelques mots l'appareil *Creed:* un dactylographe qui imprime à distance. Le clavier de ce dactylo se trouve aux bureaux de la *Canadian Press,* dans l'hôtel de la *Gazette.* La matrice aux caractères et le chariot avec sa bobine de papier se trouvent dans le bureau du journal abonné à l'agence. Le clavier de la rue Saint-Antoine peut cependant déterminer l'impression de la même dépêche chez plusieurs journaux abonnés.

Pour les abonnés du jour — c'est le cas du *Devoir,* — le *Creed* se met en marche le matin, dès 6 h. 30 et continue à imprimer ses dépêches, datées d'un peu toutes les villes du globe, jusqu'à 4 heures dans l'après-midi. L'opérateur de l'immeuble de la *Gazette,* qui doit être un dactylographiste agile, ne se repose que pendant deux brefs intervalles de dix minutes. L'un des opérateurs de la *Canadian Press,* M. Lucien Lachapelle, est un ancien garçon de bureau au *Devoir.*

Dans la salle des dépêches du *Devoir,* le *Creed* est automatique pour autant qu'une machine peut l'être. Il suffit qu'un surveillant y ait l'oeil de temps à autre, la nettoie et l'huile tous les deux jours, remplace une bobine qui n'a plus de papier. Le garçon de bureau y voit. Quant aux dépêches — il faut naturellement les traduire puisqu'elles nous sont toutes transmises en langue anglaise, — elles vont à Raoul Baby, grand spécialiste de la traduction et de la présentation des dépêches.

Pour parer à toute éventualité — sait-on jamais quand une machine, si perfectionnée soit-elle, va se détraquer — notre salle des dépêches est munie de deux appareils *Creed.* Si l'un cesse de fonctionner, l'autre le remplace immédiatement.

Le télégraphe

Le télégraphe ordinaire, avec télégraphiste, sert aux correspondances particulières, d'Ottawa, de Québec, des autres endroits de la province et d'ailleurs. Maintenant que la session parlementaire de Québec est en voie, celle d'Ottawa aussi, le télégraphiste du *Devoir* a quotidiennement pas mal de besogne.

Notre journal dispose de deux fils particuliers qui lui sont loués par la compagnie du *Pacifique Canadien.* Cela lui permet d'être raccordé presque instantanément non seulement à tous les postes du réseau de cette compagnie, au Canada, mais à n'importe quel poste télégraphique en Amérique du Nord. Pour des raisons d'ordre technique, le *Canadien National* ne peut encore raccorder notre journal à son réseau par un fil particulier. Les messages télégraphiques qui nous viennent par le *Canadien National* sont livrés par messager cycliste.

Le journal dispose de deux fils particuliers; mais le *Pacifique Canadien* ne lui envoie tous les jours qu'un seul télégraphiste. Les services de deux hommes ne sont nécessaires à la réception qu'en des circonstances exceptionnelles, à l'occasion par exemple d'une campagne électorale ou d'une séance parlementaire qui tranche sur l'ordinaire.

A plusieurs reprises, le *Devoir* s'est fait transmettre de très loin de longues dépêches par des envoyés spéciaux. La même année par exemple, en 1927, M. Louis Dupire accompagnait notre fondateur, M. Henri Bourassa, directeur de notre journal à l'époque, dans une tournée à travers les provinces

de l'Ouest; et le soussigné assistait à la convention conservatrice de Winnipeg qui devait choisir M. R. B. Bennett comme chef de son parti.

Quelques souvenirs

Un souvenir télégraphique à propos de cette convention. Correspondants et envoyés spéciaux présents aux réunions eurent toutes les peines à faire parvenir des dépêches aux journaux des villes de l'est. Deux ou trois nuits de suite, des aurores boréales brouillaient affreusement la transmission. Les opérateurs winnipégois ne savaient comment s'en tirer. La situation devint particulièrement pénible la nuit qui suivit la fameuse séance où M. Howard Ferguson, alors premier ministre de l'Ontario, servit une remontrance conditionnée à l'ancien chef fédéral du parti, M. Arthur Meighen. Il va sans dire que tous les journalistes de l'est adressaient de longues dépêches à leurs journaux respectifs.

Quelques journalistes de la presse française de Montréal, dont le représentant du *Devoir*, avaient accepté l'hospitalité que la *Winnipeg Tribune* leur offrait dans son somptueux hôtel. A une heure du matin, toute la copie était prête, remise au télégraphe; mais la transmission n'était pas possible à cause des aurores boréales. A quatre heures, pas un mot n'avait encore passé sur le fil. La transmission ne devint possible que plus tard, dans la matinée, et par voie indirecte, en passant par Saint-Paul, Chicago et même, sauf erreur, par Washington et New-York.

Il convenait toutefois que la convention qui devait choisir M. Bennett comme chef de parti et le mettre sur la liste du pouvoir fût marquée par quelque signe dans le ciel. Cela n'a pas manqué. Il y eut des aurores boréales.

Notre journal peut se vanter d'avoir à son service des gens qui ne le quittent pas facilement. A la rédaction, à l'administration, dans les divers ateliers, il reste des employés qui étaient là dès le début, en 1910.

A la télégraphie, les employés du *Pacifique* qui se sont succédé chez nous ne sont pas nombreux. Le premier, Isaure Raymond, père du joueur de hockey du club *Canadien*, Marcel Raymond, fut télégraphiste au *Devoir* pendant une quinzaine d'années. De 1910 à 1913 ou 1914, chaque hiver, Isaure Raymond suivait à Ottawa M. Georges Pelletier, alors notre courriériste au parlement fédéral.

En 1924, Raymond revint au siège social de sa compagnie pour être remplacé au *Devoir* par M. Jean-Baptiste Dumouchel, dont le stage fut très bref, six mois à peine. Depuis dix ans, le fil particulier du *Devoir* est confié quotidiennement à M. François-Xavier Sénécal.

Pour ceux que la chose intéresse notons que l'adresse télégraphique du *Devoir* est: D.V. ce qui se lit en télégraphie —.. ...—

Autre moyen d'obtenir occasionnellement des nouvelles, de l'étranger surtout: la radio à ondes courtes. Un appareil Marconi, qui peut capter des émissions des cinq continents, complète la salle des dépêches du *Devoir*. L'actuel garçon de bureau, Marcel, en est l'opérateur, au moment de la *dernière heure*. Il est vrai que la radio-nouvelles n'est encore nulle part organisée convenablement. Les agences de nouvelles, par câble et par télégraphe, font preuve de plus de célérité que la radio. Affaire d'habitude, sans doute?

Emile BENOIST

Tribunaux civils

Dans un journal comme le nôtre, chaque nouvelliste fait un peu de tout. Chacun a néanmoins un ou des services particuliers. Le mien c'est la chronique des tribunaux civils. Pendant la session provinciale je remplace Alexis Gagnon à l'hôtel de ville; mais pendant neuf mois de l'année, depuis un peu plus de cinq ans, chaque avant-midi sauf exception, je parcours le vieux palais de Justice à la recherche des nouvelles.

Pour parler de la chronique judiciaire je me garderai d'entrer dans le dédale de la procédure; d'abord parce que je ne m'y risquerais pas et surtout parce que je dois parler du palais du point de vue du journaliste. Il convient de de dire tout de suite que le vieux palais est trop exigu pour l'énorme machine qu'il abrite, et ce qui est plus grave, que la riche bibliothèque du Barreau, tout en haut de l'édifice, devrait être logée dans un local mieux protégé contre l'incendie. On parlait de reconstruire, lorsque la crise est survenue, qui a retardé le projet: si l'on devait faire des travaux de chômage de grande envergure, ce serait sans doute un des plus utiles.

* * *

La chronique des tribunaux civils est certainement l'une des plus intéressantes; à première vue c'est un peu compliqué et l'on met quelques semaines à se familiariser; mais ensuite quel riche domaine d'observation! Dans d'autres domaines, comme aux assises par exemple, il y a plus de sensationnel, on dirait que c'est plus vivant, mais en somme c'est un monde spécial; tandis qu'aux tribunaux civils on est bien plus près de l'humanité telle qu'elle est. Certes, on l'y voit encore sous un jour péjoratif, par ses petits côtés, ses misères, ses chicanes, mais l'image est moins déformée. Et puis l'application des grands principes du droit aux cas d'espèce si variés que constituent les procès ne peut manquer d'être fort intéressante et instructive.

La première source d'information au palais ce sont les greffes des diverses cours: Cour d'appel, Cour supérieure, Cour de circuit, etc. Les fonctionnaires y sont, comme dans tout le palais d'ailleurs, fort obligeants, et les journalistes bien reçus. Puis ce sont les cours distribuées un peu partout à travers le double édifice, et où nous prenons les causes sur le vif pendant leur audition. Le centre de ralliement des chroniqueurs des divers journaux c'est la Cour de pratique de la Cour supérieure, par où généralement, le nouvelliste commence la chasse aux nouvelles.

De toutes les causes qui passent au palais il en est peu relativement qui sont susceptibles d'intéresser le public. Il faut d'abord écarter d'une manière générale la catégorie peut-être la plus nombreuse, celle des accidents d'automobiles, où c'est en somme tou-

jours la même chose, et où la théorie de la faute commune trouve une fréquente application; sauf cas particulier, comme lorsqu'il s'agit de personnages importants, ou qu'un très fort montant est en jeu, ou encore que l'accident sort tout à fait de l'ordinaire, ce n'est pas intéressant. Ici, parlons pour nous; car il y a de nos confrères qui croient devoir rapporter de ces causes qui paraissent négligeables.

Une autre catégorie de poursuites, sur laquelle tout le monde fait le silence, c'est celle des chicanes de famille: séparations de corps, etc. Ces gens-là sont bien assez éprouvés sans que leur malheur ait de l'éclat. Les journaux qui signalent les jugements dans ces causes le font laconiquement. Le public ne trouverait dans des comptes rendus de ces affaires que la satisfaction de ses plus bas instincts. Et c'est heureux qu'on les taise. Mais il est tout de même curieux que les grands journaux qui ne reculent pas devant le pire jaunisme dans d'autres domaines s'arrêtent ici. Louons leur discrétion relative plutôt que la blâmer. Il leur reste donc un peu de tact?

Ces disputes de ménages prennent presque la moitié des audiences en Cour de pratique de la Cour supérieure; les procédures préliminaires qui s'y déroulent: pensions alimentaires, garde d'enfants, etc., donnent lieu à des enquêtes bien pénibles où un romancier trouverait ample matière; la conduite des conjoints et parfois des enfants y est scrutée à la loupe, pour trouver la petite bête, ce qui n'est souvent que trop facile; la parenté et les amis sont là qui dévorent des oreilles, si l'on peut dire, tous ces détails.

Et ensuite une fois les procédures préliminaires expédiées ces causes comme les autres vont devant le tribunal qui adjugera de l'affaire. Dans toutes sortes de poursuites on a parfois l'impression que d'un côté ou de l'autre des témoins se parjurent; mais rien n'est plus triste que de voir cela dans des affaires de familles. Bref, à regarder tout ce triste étalage on ne peut que souhaiter, comme l'on en a souvent parlé, la création d'un tribunal des relations domestiques qui, ne s'occupant que de ces questions, pourrait peut-être sauver plus de foyers; les juges de la Cour supérieure font leur possible — nous nous souvenons avoir entendu un juge dire à un jeune couple qui demandait la séparation qu'il ne rendrait pas son jugement avant deux ans pour lui donner le temps de se réconcilier si c'était possible — mais ils ont toutes sortes de causes à décider; et ils ne peuvent apporter à ces questions spéciales l'attention qu'y mettrait quelqu'un qui n'aurait que cela à faire.

Les causes d'intérêt public sont évidemment les plus intéressantes: contestations d'élections, litiges autour de l'exercice des charges publiques, contrats où sont intéressés municipalités ou gouvernements. De même les poursuites où sont en cause des gens en vue, de puissantes compagnies. Enfin des causes de toute nature où il y a des points de droit importants en jeu sont souvent intéressantes pour le public, si d'autres fois elle n'intéressent que la profession légale.

Il faut aussi faire la part au pittoresque, qui peut survenir dans n'importe quel genre de poursuite. Tantôt c'est la cause elle- même qui est amusante; d'autres fois c'est un témoin qui, volontairement ou non, déride tous les assistants par ses

réponses saugrenues, ou qui, tourné sur tous les sens par l'avocat de la partie adverse, sort de son caractère et s'indigne, etc. Les causes les plus insignifiantes peuvent être fertiles en incidents de ce genre. Mais que d'affaires, de délits ou de quasi-délits, d'interprétation de contrats, etc., n'intéressent que les parties! Dans tous les cas le chroniqueur doit user de discernement, se garder de manquer une bonne nouvelle, un trait piquant, en évitant aussi de perdre son temps et de gaspiller l'espace du journal pour des insignifiances.

* * *

Avec le facteur nouvelle, il en est un que le nouvelliste doit toujours avoir présent à l'esprit: le libelle. L'activité du chroniqueur judiciaire s'exerce dans un domaine essentiellement dangereux: les parties s'accusent évidemment de toutes sortes d'injustices et de dommages et fort souvent se prêtent en termes légaux les pires intentions, la plus noire malice. Les comptes rendus des séances des tribunaux et des jugements sont privilégiés. Mais toutes les procédures, même régulièrement produites et timbrées par les fonctionnaires de la justice, ne sont pas privilégiées pour cela, loin de là; il faut donc marier prudence et information. Il y là-dessus des règles de jurisprudence plus ou moins arrêtées dont le chroniqueur doit connaître l'essentiel. Cette prudence à éviter le libelle a d'ailleurs sa place dans tous les autres domaines du journalisme; mais le chroniqueur judiciaire doit y être particulièrement attentif.

Il faut s'écarter un peu parfois de la stricte légalité lorsqu'il s'agit d'affaires de première importance comme lorsque les pouvoirs publics sont en cause; mais alors il n'y a pas libelle, à cause du caractère de la nouvelle. Et ce sont des infractions purement techniques aux règles qui gouvernent les privilèges des tribunaux.

Pour terminer, un coup à la légende à laquelle d'ailleurs personne ne croit: le sommeil des juges. Une seule fois à notre souvenir un juge a "cogné des clous" quelques instants sur le banc. Comme c'était en Cour d'appel il restait tout de même quatre juges pour écouter les plaidoiries. Il faut bien dire aussi que les juges ont souvent bien du mérite à rester éveillés car tous les avocats ne sont pas éloquents. Il en est un petit nombre que l'on écoute toujours avec plaisir; ils savent mettre la syntaxe, l'éloquence et la littérature au service d'une science légale approfondie; mais d'autres — et nombreux, — maltraitent tellement la grammaire — voire même le bon sens et les témoins — que l'on est porté à douter de la force de leurs arguments. Le plus grand nombre évidemment se tiennent à mi-chemin, ils sont intéressants lorsque la cause l'est. Un malin pourrait insinuer que nous voilà dans un cercle vicieux, et que les causes les plus importantes — qui ne sont pas toujours les meilleures — recherchent les bons avocats. Mais n'insistons pas... Si l'on allait par représailles tenter une classification des journalistes...

Paul SAURIOL

Les tribunaux criminels

Dix heures de l'avant-midi. Les chroniqueurs auprès des tribunaux criminels arrivent au Palais. Ils ne commencent pas leur journée, ils la continuent. Ils ont déjà rédigé deux ou trois colonnes de copie avant de quitter leur salle de rédaction pour le Palais.

En arrivant au Palais, ils se dirigent au greffe de la Paix où le rôle du jour est affiché. Ils le consultent, prennent quelques notes, et passent dans la Salle des Pas Perdus, spacieuse pièce où se pressent le monde interlope et la pègre qu'on retrouve fatalement dans toute métropole et dans tout grand port de mer. Au milieu de cette foule, en grande partie composée de personnages hétéroclites, avocats et détectives vont et viennent. Les journalistes les guettent. S'ils en aperçoivent un qui a la réputation de ne pas se déranger pour rien, ils l'abordent, l'interrogent. Ils en font autant avec certains criminels qui reviennent toujours devant les tribunaux parce qu'ils ont le moyen de retenir les services professionnels d'habiles avocats. Ce sont, eux aussi, une certaine sorte de "professionnels".

Assez souvent il est en somme inutile de "faire" les cours pour savoir ce qui se passe. Les journalistes l'ont appris dans la Salle des Pas Perdus. Ceux qui sont prudents ou consciencieux ne se contentent pas de ce que peuvent raconter des avocats et des détectives sur les causes qui les intéressent. On a déjà vu tel confrère obligé de s'acclimater ailleurs que dans le journalisme pour s'être accommodé trop facilement des informations qu'il recueillait à droite et à gauche dans la Salle des Pas Perdus, chasse qui a fini par le perdre.

Certains journaux envoient trois journalistes pour s'occuper des tribunaux criminels. D'autres n'ont qu'un homme au Palais; et encore doit-il "couvrir" plusieurs autres services.

Si le rôle essentiel d'un journaliste est d'être renseigné, l'art suprême est de savoir découvrir le tuyau, la nouvelle qui intéresse et de la bien rédiger. Aucun chroniqueur auprès des tribunaux criminels ne peut rédiger tout ce dont il est témoin dans la matinée. Il est inondé de nouvelles. Il lui importe de choisir et de discerner.

Ce n'est pas chose facile. Il ne peut réussir s'il ne s'efforce de revoir tous les jours le même monde avec des yeux toujours nouveaux. Il court le danger de devenir blasé et sceptique à la longue. Du moins, il affecte souvent cet air, qui en impose quelque peu dans ce milieu que le crime nourrit et entretient...

Quand un journaliste est seul au Palais, il a la même tâche que celui qui travaille en collaboration avec deux autres camarades du même journal. Sa tâche est cependant plus délicate. Il a cinq fois plus de besogne que les autres. Il ne faut pas juger de la somme de travail que donne un journaliste à la copie

qu'il rédige ni aux articles qu'il signe dans un journal.

Le journaliste qui est installé devant un tribunal et note tout ce qui s'y passe au cours de l'avant-midi travaille-t-il plus que celui qui doit partager son temps en surveillant ce qui se passe dans six cours ? Dans tous les cas, il court moins de chances de manquer une bonne nouvelle.

Aux tribunaux criminels, il est encore relativement facile de ne pas manquer une bonne nouvelle. Il s'agit simplement de connaître les accusés et l'offense qu'on leur reproche. Un quidam peut voler cent dollars et ne commettre qu'une peccadille, tandis que cette même broutille devient un crime des plus intéressants s'il a eu pour auteur disons, par exemple, un homme public.

Ce qui simplifie encore la tâche au Palais, c'est de ne donner à une nouvelle que l'importance qu'elle mérite.

Si l'on renverse la hiérarchie des valeurs dans l'information judiciaire pour monter en épingle "un chien écrasé", on complique une situation pourtant déjà assez compliquée par elle-même et l'on rend un bien mauvais service à la société.

Le cahier de notes d'un chroniqueur auprès des tribunaux criminels est en quelque sorte l'épitomé d'un chapitre du livre de la vie de nombreuses gens.

Quand un journaliste a noirci plusieurs de ces petits cahiers de notes, à son insu, il est imprégné d'une philosophie qui lui fait voir la vie sous un jour particulier. Rien ne le surprend plus, il en a tellement vu et entendu. Il n'envie personne, ayant appris que ça ne vaut pas la peine. Il a connu la mère qui entraîne sa jeune fille à commettre le mal, il se souvient du fils qui dénonce son père. Il se rappelle cette malheureuse que le juge a prise en pitié, à laquelle il a tendu la main pour lui aider à se relever, il se rappelle encore l'éclat de rire qui l'a secouée après qu'elle eût abusé d'une bonté presque paternelle.

Le journaliste ne s'arrête pas à s'apitoyer sur le sort de ceux qu'il a vus souffrir. Il n'a pas le temps. C'est le chasseur toujours à l'affût de quelque gibier: une nouvelle. S'il n'y prend garde, cela le rendra cynique, désabusé.

Pour le chroniqueur auprès des tribunaux criminels, la plus belle nouvelle est celle du plus grand procès. Si le journaliste était aussi paresseux qu'il peut avoir l'air indolent alors qu'il attend la nouvelle, les grands procès des Assises lui feraient peur. Tel n'est pas le cas. A l'idée qu'on va plaider une "belle" cause, il secoue sa léthargie apparente, trompeuse, et vous seriez surpris de le voir "pédaler" pour glaner tout ce qu'il peut dans cette affaire avant le procès pendant lequel il prendra autant de notes qu'il pourra; il ne pense pas qu'au journal le chef des informations lui dira de laisser tomber au moins la moitié de cette copie qu'il a rédigée à la vapeur et qui est encore habituellement assez lisible. si l'on tient compte des conditions de travail du journaliste qui n'a même pas le temps de se relire surtout quand les linotypes dévorent la copie pour l'information de la dernière heure.

Au soir d'une journée passée à écouter l'exposé d'à peu près tous les crimes qui peuvent se commettre, le nouvelliste, pour changer le mal de place, songe à ce qui l'attend le lendemain au palais de justice, à moins de faire autre chose pour se nettoyer l'esprit.

Alvarez VAILLANCOURT

Aux quartiers de la police

Il est, dans l'annexe de l'hôtel de ville, où sont les quartiers généraux de la police municipale, une petite chambre, située au premier étage, dans laquelle aucun rayon de la lumière du soleil n'a encore réussi à pénétrer. Cette pièce n'est pas un cachot, comme on pourrait le croire: c'est la chambre des chroniqueurs de la police.

Tous les matins, entre neuf heures trente et dix heures, les chroniqueurs de la police des différents journaux s'y rendent. Les derniers arrivés ne trouvent ni un crochet, ni même un clou pour accrocher leur chapeau ou leur paletot. Ils doivent même se passer, je ne dirai pas de fauteuils, mais de chaises. Une table, presque rustique, que décore seul un appareil téléphonique, trois ou quatre chaises boîteuses, voilà l'élémentaire ameublement que rehaussent quatre murs où pend un calendrier.

A dix heures trente on y pourrait couper la fumée au couteau. Les chroniqueurs de la police n'en font rien. Ensemble ils se rendent au secrétariat de la police où le secrétaire les reçoit, secrétaire dont le cabinet de travail, notons-le, est d'un luxe inouï, comparé à la chambre des journalistes. Là, le doyen des journalistes, ou tout autre, lit à haute voix les rapports qui viennent de tous les postes de la ville et que le secrétaire est autorisé à remettre à la presse pour publication. Tout en lisant, le lecteur prend des notes, ses confrères l'imitent.

Tous retournent dans leur espèce de cachot. Les uns après les autres ils téléphonent leurs nouvelles au journal. Certains journalistes doivent rédiger eux-mêmes leur copie que vient prendre un chasseur ou garçon de rédaction, vers les onze heures. Ils en profitent pour écrire pendant que les autres sont au téléphone. D'autres, moins fortunés, doivent attendre de retourner au journal pour "pondre" leur copie; il n'y a pas de dactylotype dans cette pièce et l'on exige au journal que les nouvelles soient dactylographiées.

Le premier à avoir terminé sa copie téléphone à la police fédérale et à la Sûreté provinciale pour s'enquérir de ce qui se passe de ce côté-là. Habituellement, il n'apprend rien; il en avertit ses confrères pour leur épargner de téléphoner inutilement.

Tous passent alors dans le cabinet de travail de l'inspecteur de la Sûreté. Si ce dernier a une communication à faire aux journalistes, il la leur fait sans détour, de façon à leur faire sentir qu'il est un homme très occupé Les journalistes le savent, mais ils trouvent toujours moyen de poser à l'inspecteur des questions sur tel ou tel sujet. Ils reçoivent rarement une réponse satisfaisante, parce qu'ils sont trop curieux; — pas pour leur propre compte, mais pour celui des lecteurs du journal.

Après la visite à l'inspecteur, les uns retournent dans la chambre qu'on appelle par ironie "la galerie de la presse". D'autres flânent dans l'édifice, cherchent les détectives ou les policiers susceptibles de leur donner des informations, les interrogent. S'ils apprennent quoi que ce soit qui en vaut la peine, ils entrent dans un bureau, et téléphonent vite la nouvelle à leur chef des informations. Quelques heures plus tard, les autres chroniqueurs de la police lisent cette nouvelle dans le journal du confrère et se promettent de lui remettre la monnaie de sa pièce dès le lendemain, ou à la première occasion.

Si les lecteurs voyaient les chroniqeurs de la police dans leur misérable petite pièce, fumant, blaguant, ils les prendraient pour des pompiers, heureux mortels qui donnent toujours l'impression de n'avoir rien à faire. En effet, ils sont comme des pompiers. Ils attendent le mot, le coup de téléphone qui va les mettre sur pied, eux, et deux, trois, quatre ou six de leurs confrères, à la recherche de toutes les informations qu'il est possible d'obtenir sur le meurtre dont ils viennent d'avoir vent, du vol à main armée perpétré dans une banque, dont ils viennent d'entendre parler, mais au sujet duquel ils n'ont aucun détail.

Aujourd'hui, le chef des informations sait avant le chroniqueur de la police les principales nouvelles de la police, grâce au radio à ondes courtes installé dans presque toutes les salles de rédaction et que les chroniqueurs de la police n'ont pas dans leur salle, à l'annexe de l'hôtel de ville.

Le chroniqueur de la police flâne quand il y a quelque chose d'important dans l'air, comme devaient flâner les renards que Samson lâcha dans les blés des Philistins. Il faut le voir courir à droite et à gauche, à la recherche de tel ou tel détective, pour savoir quel mal il se donne.

Dans des affaires aussi embrouillées et mystérieues que le meurtre d'un Soulgikof ou d'un Feigenbaum, les journalistes doivent faire des miracles pour obtenir les informations qu'ils publient sur ces sujets; ou bien ils doivent dépenser plus d'imagination dans quinze jours — c'est à peu près le temps que met le public à se désintéresser d'un incident, en somme banal, qui l'a intéressé passionnément pendant quelques jours — qu'un membre du parlement peut dépenser de bon sens pendant toute la période pour laquelle il a été choisi comme représentant d'un comté à Québec ou à Ottawa.

Dans des causes comme celles de Soulgikof, de Feigenbaum, l'inspecteur de la Sûreté ne veut pas communiquer, pour ne pas nuire à sa cause, de nouvelles sur ces sujet. Les journalistes se voient donc dans l'obligation — alors qu'ils doivent donner de la copie à tout prix, — de se renseigner où ils peuvent et comme ils peuvent. Dans ces moments-là, ils jouent auprès des détectives le même rôle que ceux-ci jouent dans l'enquête qu'ils conduisent pour tirer une affaire au clair. Les journalistes en savent en somme aussi long que les détectives, surtout quand un journal a jusqu'à six hommes qui poursuiven la même enquête que les détectives.

Le journaliste connaît habituellement un détective qui lui fournira l'information que l'inspecteur a refusé de lui donner. Ils l'approche,

l'interroge. Nonobstant l'ordre formel que le détective a reçu de son supérieur de ne rien dire aux journalistes, il dit tout ce qu'il sait sur l'affaire, parce que le journaliste saura bien lui rendre certains services quand l'occasion se présentera, tout comme il l'a déjà fait auparavant.

Le journaliste est souvent victime du zèle qu'il déploie en tant que chroniqueur de la police. Il ne court pas toujours après la nouvelle. Vient un temps, quand il a assez de connaissances et d'amis parmi les détectives et les policiers, où ces derniers le cherchent pour lui donner telle ou telle nouvelle. Jamais un détective ne reviendrait une seconde fois donner une nouvelle à un journaliste si celui-ci oubliait un jour de mentionner le nom du détective ou du policier dans sa nouvelle. Le nouvelliste qui doit, par définition, comprendre un tas de choses, comprend ce petit caprice ou cette petite vanité, qui n'est pas sans être motivée, et qu'on retrouve n'importe où l'on va, dans ce bon monde. Aussi se fait-il un scrupule de n'y pas manquer. Un service en attire un autre.

Alvarez VAILLANCOURT

Chez le recorder...

Si le journaliste qui "fait" la Cour du recorder travaille dans un journal où ses patrons et certains employés peuvent se payer une automobile, il jouit, avec le chroniqueur de la police, et par moments, d'une véritable considération de la part de ses patrons. Ceci arrive chaque fois que l'automobiliste a reçu "un billet" pour stationnement ou pour toute autre infraction commise en contravention des règlements municipaux. Il s'agit pour ces deux nouvellistes de faire économiser l'amende et les frais à leurs patrons, à leurs amis, et parfois aux amis des amis de leurs amis.

Le chroniqueur de la Cour du recorder doit noter le pittoresque qui se passe en Cour. Les causes qu'entendent les recorders ne sont pas toutes importantes. Il y en a quelques-unes. Dans cette Cour défilent ordinairement les individus que le policier a ramassés au coin d'une rue parce que leurs jambes, à cause des consommations qu'ils avaient prises, refusaient de les conduire à la maison. On y voit encore, et surtout, des filles louches.

Certains recorders ont le sens de l'humour. Parfois ils rencontrent dans un accusé une personne qui est non seulement en mesure de comprendre ce qu'ils lui disent mais de répondre avec un sel gaulois désopilant. Il y a là les minutes les plus intéressantes pour le chroniqueur en Cour du recorder. Ce sont peut-être les seules.

Tous les jours le chroniqueur de la Cour du recorder est à son poste. Il retourne rarement au journal avec une bonne nouvelle. Mais il se rend devant le recorder tous les jours, parce qu'il ne sait jamais ce qui peut se passer dans cette enceinte où grouillent la pègre et le monde interlope. Parfois, — rarement, — il y découvre une des vraies nouvelles du jour,

...et chez le coroner

Chaque journal a son chroniqueur de la Cour du coroner qui se rend à la morgue vers le même temps que le chroniqueur auprès des tribunaux criminels, c'est-à-dire vers dix heures de l'avant-midi.

En temps ordinaire, le chroniqueur de la Cour du coroner ne dépense pas une somme d'énergie ou d'initiative considérable. Il va dans le bureau du greffier et prête l'oreille chaque fois qu'on vient demander un permis d'inhumation.

L'information reçue, il téléphone sa nouvelle au journal ou la rédige lui-même pour la remettre à son chef des informations vers midi, quand il retourne à la salle de rédaction.

Le chroniqueur de la Cour du coroner doit se déranger quand le greffier, ou le coroner, sur l'avis de la Sûreté, estime qu'il est nécessaire de tenir enquête. Le journaliste accompagne alors le greffier dans la Cour où se tient l'enquête. Lorsqu'il s'agit d'une enquête banale, le greffier joue au coroner, interroge les parents, les amis de la victime ou tout témoin, prend les notes qu'il juge nécessaires puis passe dans le cabinet de travail du coroner qui appose sa signature sur un document qui devient ainsi officiel. L'enquête est close.

Quand la Sûreté se croit en face d'un meurtre ou d'un suicide commis dans des circonstances particulières, ou encore s'il s'agit d'un accident où l'on soupçonne négligence criminelle, il y a enquête devant le coroner, assisté d'un jury composé de six hommes, les premiers qui tombent sous la main.

Le journaliste suit alors un véritable procès. Un avocat représente la Couronne. Si la Sûreté détient quelqu'un, cette personne a également droit d'avoir un procureur pour sauvegarder ses intérêts.

Les jours où le coroner tient une enquête importante, la foule des curieux envahit la Cour. Ces jours-là aussi les chroniqueurs de la Cour du coroner doivent jouer du coude pour se trouver un petit coin de table afin d'écrire leurs copies. Chaque fois que le coroner entend une cause comme celle de Philias Pelletier, de Liliane Morel, de Joseph Alisero, etc., les journalistes attitrés voient surgir des bonshommes qu'ils n'ont jamais vus, se disent leurs confrères, et prennent la place des véritables journalistes. Ces intrus sont d'ordinaire des parasites ou des tapeurs. Engeance en tout cas détestable et que le journaliste subit avec répugnance.

Habituellement, un journaliste par journal suffit à "couvrir" le service de la Cour du coroner. Dans le cas d'une enquête susceptible de plaire au public, qui aime toujours à se délecter dans le jaunisme ou le sadisme, les journaux à grand tirage dépêchent à la morgue deux ou trois hommes, en plus du chroniqueur attitré de la Cour du coroner.

Les chroniqueurs de la Cour du coroner voient souvent couler des larmes. Ils apprennent à savoir ce que c'est que le désespoir d'une mère, d'un père, d'une femme ou d'un mari, quand la mort leur a enlevé subitement quelqu'un des leurs.

Ce qui ne veut pas dire que les chroniqueurs de la Cour du coroner sont d'ordinaire taciturnes ou moroses...

Alvarez VAILLANCOURT

L'information maritime

La chronique maritime comporte une certaine part de routine, qui la rend un peu monotone à rédiger parfois. D'autre part, les journaux du soir ne peuvent généralement pas faire une concurrence victorieuse, en ce domaine, aux journaux du matin. Ceux-ci sont mieux placés. Leurs titulaires de cette chronique peuvent consacrer tout leur après-midi à "couvrir notre front de port", à visiter les quartiers généraux de la Commission du port, à passer d'un bureau d'une compagnie de navigation à un autre. Les chroniqueurs des journaux du soir restent au bureau jusque vers 10 heures du matin, après quoi ils sortent; mais il leur faut souvent rentrer avant midi, de sorte qu'ils ne disposent pas d'autant de temps que leurs confrères des journaux du matin. En outre, aussi bien à la Commission du port que dans les bureaux des compagnies, les chefs de services sont occupés le matin à la correspondance; ils ne sont pas d'humeur à bavarder. Or, c'est souvent au hasard d'une conversation, apparemment sans but, que le journaliste recueille petit à petit ses nouvelles, provoque la confidence qui le mettra sur la piste. Pour attraper la nouvelle dans la rue ou dans le fond d'un bureau, le journaliste doit pouvoir donner l'illusion qu'il a du temps à perdre. Le reporter d'un journal du soir, ayant peu de temps à lui, a rarement la faculté de s'attarder à jaser. Que dire quand ce chroniqueur maritime est aussi préposé à d'autres chroniques, qui viennent en conflit les unes avec les autres?

L'important est de se créer des amitiés, de se "rapporter" souvent aux gens qui nous sont familiers. Un simple coup de téléphone, quelques questions, et soudain la nouvelle luit. Quelques lignes, un titre tire-l'oeil et c'est fait...

Cette chronique, parfois aride, qui va des statistiques quotidiennes des arrivages et des expéditions de grains aux graves problèmes de la canalisation du Saint-Laurent, du creusage du chenal fluvial à 40 pieds, de la marine marchande subventionnée par l'Etat et en train de se diviser en lignes nationales: française, anglaise, allemande, hollandaise, américaine, etc., cette chronique apporte toutefois des compensations dignes de mention: des voyages.

Les chroniqueurs maritimes ont tous fait après quelques années, voire quelques mois, quelques voyages mémorables, pas nécessairement sur des bateaux. Ainsi les uns ont voyagé à l'invitation du *Pacifique Canadien*, d'autres, à celle du *Canadien National;* celui-là est allé à New-York par chemin de fer pour assister aux fêtes du premier arrivage d'un paquebot italien, le *Conte di Savoia*; celui-ci revient de Terre-Neuve: il a inauguré le paquebot fluvial *Belle-Isle;* tel autre a accompli plusieurs fois — cela ne se fait plus malheureu-

sement beaucoup depuis la crise — le gai voyage de Montréal à la Pointe-au-Père, à bord de divers paquebots en partance pour l'Europe.

Le plus bel exemple de voyage fait par des journalistes au titre de titulaires de la chronique maritime, en 1934, est le périple de Charlottetown à Québec, à bord du *Champlain,* en compagnie des membres de la mission nationale française. Outre que le voyage était agréable du simple point de vue parcours, il offrait au journaliste, prêt à sacrifier son sommeil, une abondante moisson de nouvelles. Pendant trois jours, le journaliste fut en somme maître du bateau. Cette petite ville flottante, circonscrite, peuplée d'une élite française, autorisait à des coups d'audace qui n'auraient pu se tolérer en d'autres temps et en d'autres endroits. Il pouvait aborder, sans façon presque, M. Flandin, M. Charléty, M. Bordeaux, M. de la Roncière, M. Franc-Nohain (malheureusement déjà disparu), le directeur-administrateur de la Ligne française, M. Cangardel, le commandant Barthélemy, M. Paul Crouzet, et combien d'autres. Ce voyage, à cause des attentions dont on entoura les journalistes à bord, demeurera l'un des plus beaux souvenirs dans leur mémoire.

Comment ces journalistes ne peuvent-ils se louer de ce que cette chronique, un peu sèche parfois, leur procure, d'autre part, des avantages de cette sorte?

Alfred AYOTTE

La radio

Notre siècle aura vu se dresser à côté du journal une autre puissance non moins formidable et non moins dangereuse que celui-ci: la radio. Et vraiment, s'il fallait juger laquelle de ces deux puissances peut être la plus bienfaisante ou la plus malfaisante, nous hésiterions. Parce que les écrits du journal demeurent et peuvent avoir une plus durabre répercussion, le journal a ainsi une suprématie heureuse ou malheureuse sur la radio. Par contre, celle-ci pouvant atteindre en un instant un auditoire incalculable peut faire encore plus de bien ou de mal que le journal.

Quoi qu'il en soit, le journaliste voit son champ d'action à la fois rétréci et agrandi par l'ingérence de la radio dans les moeurs modernes. Rétréci, parce que la radio empiétera parfois sur son terrain; agrandi parce que souvent le microphone lui suggérera de multiples sujets d'articles. Aussi, aucun journal de quelque importance ne peut-il négliger cette puissance des ondes susceptible d'entraver ou de compléter son action. De cette nécessité pour la presse de surveiller de près l'autre puissance sont nés la *rubrique de la radio* et, naturellement, le chroniqueur de la radio.

Dans le journal de grande information, le rôle du chroniqueur de la radio peut se résumer à faire le choix des programmes et à les traduire dans la langue des lecteurs de son journal, s'il y a lieu.

Dans un quotidien comme le nôtre, le chroniqueur de la radio doit considérer son rôle comme une mission d'honneur. Il doit écarter impitoyablement des programmes qu'il offre aux lecteurs tout ce qui, à son avis et d'après ce qu'il connaît des programmes (car il n'est pas tenu de les connaître tous) — pourrait froisser les sentiments les meilleurs des lecteurs, porter atteinte à leur religion, à leurs traditions. Il ne pourra évidemment toujours être un guide parfait, car plusieurs programmes, en apparence inoffensifs mais foncièrement mauvais, lui passeront inaperçus sous le nez. Dans de tels cas, il ne peut évidemment rien faire pour protéger le lecteur. Son rôle se limite à jeter au panier, sans plus de cérémonie, ce qui, dans le courrier volumineux et fort mélangé de la radio, lui paraît malsain.

Le chroniqueur de la radio doit aussi écouter chaque fois que c'est possible, les programmes qu'il annonce. Ce sera pour lui l'occasion propice de contrôler ceux-ci et de juger s'il a eu tort ou raison de les annoncer.

Le chroniqueur de la radio ne doit pas être uniquement un trouble-fête; il doit encore signaler, le plus souvent possible, les beaux et bons programmes. Il fera de la sorte sa petite part pour la formation intellectuelle et artistique de la population, ainsi que pour l'encouragement des artistes de sa ville et de son pays.

Cette sorte de contrôle des émis-

sions radiophoniques, non seulement le chroniqueur de la radio doit l'exercer, mais tous les journalistes quels qu'ils soient. Le journaliste moderne doit donc continuer sa tâche, même loin du journal. Il doit avoir l'oreille en éveil et écouter, soit dans sa maison, soit au restaurant, soit dans son automobile, le menu varié — nouvelles, concerts, conférences— que lui sert son appareil de radio.

Après quelques semaines de cette sorte de gymnastique — qui est, parfois, agréable passe-temps — le journaliste constatera que, loin de nuire au journal, la radio lui fournit une abondante matière et qu'il lui appartient d'améliorer, par ses justes critiques ou louanges, cette force fougueuse et encore indomptée qu'est la radio.

Lucien DESBIENS

Le service des hôpitaux

On n'accorde qu'une importance plutôt secondaire, dans la plupart des journaux, au service des hôpitaux; il se confond avec ceux de la police et de la morgue. On confie ce service aux jeunes qui débutent dans le journalisme parce qu'il ne requiert pas d'aptitudes spéciales; mais il initie aux rouages du reportage en donnant aux jeunes l'avantage de s'acclimater à l'atmosphère de la salle de rédaction.

Le journal qui a un personnel de rédaction nombreux désigne un nouvelliste dont le devoir est de s'occuper avant tout de ce qui se passe dans les hôpitaux. On lui adjoint bien aussi quelque autre besogne, mais le chef des informations a soin de l'occuper sans qu'il ait à quitter la salle de rédaction. Dans les autres journaux, où le personnel de la rédaction est réduit, ce service est habituellement attribué au journaliste qui "fait" la police ou la morgue.

Le travail du journaliste auquel on a assigné le service des hôpitaux est très simple; pas de complication. Il téléphone à toutes les heures par exemple aux hôpitaux et demande le bureau d'admission. Lorsqu'on lui a donné sa communication, il s'informe auprès du médecin qui a la direction du bureau d'admission ou, en l'absence de celui-ci, auprès de l'interne qui le remplace, s'il n'y a pas eu quelque accident. Il tâche d'obtenir tous les renseignements et détails possibles. Une fois en possession de sa nouvelle, il la rédige lui-même en quelques lignes pour la retrouver perdue dans le journal quelques heures plus tard, ou encore dans la rubrique des *faits divers,* si cette rubrique existe dans son journal.

En réalité, ce service, qui n'est pas très important, ne le devient qu'en permettant de compléter celui de la police. En effet, tous les accidents doivent être rapportés à la police, à Montréal. Chaque fois, un policier fait enquête; son rapport passe entre les mains du secrétaire de la police qui le communique au chroniqueur de la police avant de le remettre au directeur de la police municipale. Si le rapport dit qu'un blessé est dans un état critique à l'hôpital, le chroniqueur téléphone au journal, donne sa nouvelle et demande qu'on surveille de façon particulière M. X...., blessé dans tel accident. Le titulaire du service des hôpitaux, quand le journal va sous presse, doit être en état de déclarer comment se trouve à ce moment le blessé, si son état s'est amélioré, etc. Advenant le cas où le blessé serait mort, il faut avertir le chroniqueur de la Cour du coroner ou de la morgue.

Parfois les détails obtenus à la police relativement à certains accidents sont très incomplets; il arrive même des cas où nul détail n'est fourni. Si le chroniqueur de la police a eu vent d'un de ces ac-

cidents, où des compagnies d'utilité- publique ou encore la ville ont intérêt à ce que l'affaire reçoive le minimum de publicité possible, il appartient alors au reporter qui fait le service des hôpitaux d'obtenir les renseignements qu'on refuse de donner aux quartiers généraux de la police.

Pour réussir, alors, il faut beaucoup de finesse. Et si le reporter ne compte pas des amis parmi le personnel attaché à l'hôpital, il doit recourir à certains subterfuges, s'il tient à obtenir la nouvelle et des détails suffisants pour la donner d'une façon assez complète.

Alvarez VAILLANCOURT

Le service des incendies

Les journalistes sont partout, dit-on. Assurément, vous en trouverez toujours plusieurs au deuxième étage du poste des pompiers, rue Craig, près du terminus des tramways, où sont les quartiers-généraux de ces messieurs, toujours dans une perpétuelle attente: l'alarme.

Comme les pompiers, les journalistes qui "font" ce service—chaque journal a son chroniqueur des incendies—attendent le coup de sonnerie qui va obliger de braves diables à interrompre une partie de cartes ou de dames, à laisser là subitement une conversation au moment précis où elle allait devenir franchement intéressante, à quitter un lit où ils reposaient mollement, pour voler par les rues de la ville, dont ils immobilisent la circulation en passant, afin d'empêcher leur adversaire, le feu, de gagner trop de terrain pour qu'ils puissent le maîtriser promptement.

La sonnerie d'alarme résonne aux oreilles d'un chroniqueur des incendies comme doit résonner le clairon invitant le soldat à charger l'ennemi. Dès le premier coup, le journaliste tend l'oreille, compte les coups, jette les yeux sur un tableau qui lui indique dans quelle partie de la ville on a sonné l'alarme. Pour le moment, rien à faire. C'est même inutile d'avertir son chef des informations, car il l'a appris en même temps que lui, grâce au système d'alarme installé dans la salle de rédaction.

Quand la première alarme appelle les pompiers dans le quartier de la finance ou dans celui du commerce, assez souvent des journalistes montent dans l'auto du chef de district et vont au feu sur un "train" de pompier alerté. Avantage que les journalistes recherchent, parce qu'il leur permet de faire de la belle copie, surtout pendant l'été ou pendant la période des vacances parlementaires, alors que le journal est "creux".

Si le reporter ne se rend pas sur les lieux du sinistre, il devra se contenter, pour rédiger sa nouvelle, du rapport qu'on remet au secrétaire, lequel lui permet d'en prendre connaissance pour publi-

cation. Si le nouvelliste s'est rendu sur place, s'il a tout vu de ses propres yeux, et si le journal est "creux", il va pondre une nouvelle en donnant libre cours à son talent descriptif; à défaut de ce talent, il y suppléra. On ne peut donner que ce qu'on a, surtout quand on nous demande de donner tout ce qu'on a.

* * *

Le chroniqueur des incendies n'est vraiment heureux—affaire de déformation professionnelle, me dirait-on—que lorsque sonne une deuxième alarme. Une deuxième alarme signifie un "gros" feu. Or le journaliste professionnel n'est dans son élément que lorsqu'il a beaucoup à faire. Au risque d'être taxé de je ne sais quoi, je dirai qu'un bel incendie avec conflagration, asphyxiés, morts même, voilà l'affaire du reporter qui travaille toujours d'un enthousiasme qui grandit avec la tâche. Si, parfois, vous l'entendez murmurer entre ses dents tout en travaillant, ne songez pas pour un moment qu'il se plaint de la besogne qu'il a à abattre. Je le répète: il ne craint pas l'ouvrage, puisqu'il l'aime. S'il maugrée, s'il peste, c'est parce qu'il a froid par cette température sibérienne; c'est parce qu'il a chaud par cette chaleur tropicale; c'est parce qu'il grelotte sous une pluie diluvienne; c'est parce qu'un charbon ardent, tombé du clocher de Saint-Jacques, a brûlé son couvre-chef et qu'il ne sait pas quand ses moyens lui permettront de s'en acheter un autre; c'est parce qu'il a faim et qu'il sait trop bien qu'on ne peut aller loin, ni longtemps, avec, pour toute fortune, une couple de liards, dans son gousset ou à son crédit.

Il va, le jour, la nuit, à tous vents, gaillard, se frayant un passage à travers la foule de curieux qui trouve parfois l'occasion de le précéder au lieu du sinistre. Un policier l'aperçoit-il dans la foule? S'il le prend pour un énergumène il veut lui barrer le passage en tentant de le mettre à la raison. Le journaliste s'identifie en exhibant un "laisser-passer spécial" que le directeur de la police municipale a signé, et le policier s'excuse en le précédant pour lui frayer un passage, tandis que les badauds le suivent d'un oeil curieux, stupéfait, ébaubi. Si un policier niais ou novice ne sait pas ce que signefie un coupe-file, le journaliste note son numéro matricule, demande d'être conduit à son officier supérieur, conte sa facon de penser au grand nigaud nouvellement enrôlé dans la force policière, s'occupe de l'incendie ce jour-là... et s'occupera du policier incommode le lendemain, dans les bureaux du directeur de la police municipale.

Le journaliste jette un coup d'oeil sur l'immeuble en flammes, suit les manoeuvres des pompiers, parle à celui-ci, celui-là, prend des notes, va à droite, à gauche, revient ici, retourne là-bas. Dès qu'on le lui permet—souvent il n'attend pas la permission—il pénètre dans les décombres fumants pour mieux se rendre compte des dégâts ou des dommages, bravant l'eau, la fumée et le feu, trois mauvais compagnons pour une tournée d'exploration dans un édifice qui peut fort bien s'effondrer d'un moment à l'autre. Mais qu'importe. Le squelette d'un journaliste a plus de valeur... monétaire que sa peau. Il le sait, et s'en moque peut-être parce qu'il croit que s'il y a un bon Dieu pour les ivrognes, il doit

certainement y en avoir Un pour les journalistes...

Avant de reprendre le chemin de la salle de rédaction, il regarde une dernière fois l'incendie, qui agonise, parce que les pompiers s'en sont rendus maîtres, embrasse la scène d'un regard en faisant un dernier effort comme pour en fixer tous les détails dans sa mémoire.

* * *

Au journal, il rédige sa copie en vitesse, au fil de la plume, souvent sans se relire. Si le personnel de la rédaction est assez complet, il n'a pas à s'occuper des hôpitaux ou de la morgue, où l'on a transporté les blessés et les morts, pour compléter sa nouvelle. Dans le cas contraire, il doit courir à la morgue pour savoir combien de cadavres on y a transportés; aux hôpitaux pour connaître le nombre des blessés (ici un coup de téléphone remplace une visite); à la Sûreté, au cas où le directeur de la police ou l'inspecteur de la Sûreté aurait quelque déclaration à faire.

Le lendemain de l'incendie, il devra écrire de nouveau sur le même sujet, au moins quelques lignes, afin de compléter la nouvelle de la veille, de tenir les lecteurs au courant. Il y reviendra souvent jusqu'à l'enquête que tiendra la commission des incendies, enquête qui aboutit rarement à un résultat satisfaisant, quand il s'agit d'un grand incendie, mais qui réussit très bien, habituellement, à découvrir le coupable, quand il y en a un, et qu'il s'agit d'un incendie de moindre importance.

Quand l'enquête a tout classé, que tout rentre dans un calme plat, le chroniqueur des incendies se contente, à défaut de mieux, de petits incendies et des rapports que les différentes casernes font parvenir au secrétariat. Il attend avec une impatience contenue le moment d'aller à un autre grand feu, tout en songeant au dernier, qui lui a peut-être coûté son chapeau, à moins que ce ne soit un vilain rhume ou une grippe qui ne l'a cependant pas empêché d'être au poste tous les jours, afin de ne rien manquer d'intéressant...

Alvarez VAILLANCOURT

"Pompes" funèbres

"La pompe des enterrements intéresse plus la vanité des vivants que la mémoire des morts", notait déjà le grincheux La Rochefoucauld, avant l'invention de nos cortèges funèbres photographiés.

Il y a les "m'as-tu vu" des funérailles comme les "m'as-tu-vu" des carnets mondains.

Ils s'intéressent plus au scribe qui inscrit les noms sur son calepin et au photographe qu'au corbillard.

Par inadvertance, omettez leur nom, prénoms (ou multiples initiales), et leur titre de commandeur, de vice-maître, de suprême navigateur, de colonel, et ils vous bouderont.

Comme je plains le pauvre diable de nouvelliste obligé de recenser les cortèges, le crayon et le cahier à la main, sous la pluie, la neige, ou grelottant de froid.

Si vous demandez leur nom, ils vous répondent par un regard dédaigneux sous prétexte qu'ils sont "universellement" connus.

Supprimons le photographe et le reporter aux funérailles et nous verrons que les morts auront moins de suivants pour les enterrer.

"Pompes" funèbres? Comme c'est bien ça.

La nécrologie d'autrefois

Cependant, M. le juge Edouard Fabre Surveyer, préfaçant un des recueils biographiques de Raphaël Ouimet, notait que "le goût, ou si l'on veut, la popularité de la biographie—ou de la nécrologie—est relativement récente en ce pays. Au commencement du siècle dernier, rares étaient les hommes publics ou les citoyens en vue auxquels les journaux du temps daignaient consacrer, non pas une biographie, ni même une nécrologie, mais un simple avis de décès".

Et M. Surveyer cite une conférence de Charles-Joseph Laberge à l'Institut canadien en 1852 qui regrettait l'absence de documentation sur les cinquante députés qui composèrent le premier parlement canadien. "Qu'il serait intéressant, disait Laberge, de voir défiler ces illustres morts dans une galerie d'outre-tombe, sous les yeux d'écrivains comme l'Institut en possède quelques-uns."

"Le voeu de l'orateur ne fut pas exaucé sur le champ, ajoute l'érudit préfacier de M. Ouimet. Il faut dire que la tâche n'était pas facile; le document manquait. Si vous voulez vous convaincre du peu d'intérêt que les journaux du premier quart du dix-neuvième siècle prenaient à leurs contemporains prenez les ouvrages que M. Pierre-Georges Roy, notre archiviste provincial, a consacrés à nos grandes familles, et constatez combien est mince l'information que l'auteur a pu puiser dans les journaux sur les plus illustres membres des familles Taschereau, Juchereau Duchesnay, de Tonnancour, de Salaberry, Panet, Boisseau et de Lotbinière.

"En voulez-vous un exemple, poursuit M. Surveyer? Voici ce

que publiait la *Gazette de Québec*, dans son supplément du 22 avril: *"Décédé en cette ville, samedi soir, le 3e du courant, Philippe de Rocheblave, Ecuier, membre du Parlement provincial pour le comté de Surry, et greffier du Terrier de la Couronne. M. de Rocheblave était dans son temps un loyal sujet du Roi, qu'il a servi avec honneur et fidélité dans plusieurs rencontres. Il emporte avec lui les regrets de ses amis, particulièrement de ceux qui avaient l'avantage de connaître ses vertus sociales et patriotiques."*

"Où est-il né? Qui a-t-il épousé? Qu'a-t-il fait? C'est ailleurs qu'il faudra l'apprendre. Je doute même de l'exactitude de l'avant-dernière phrase.

"Nos compatriotes de langue anglaise n'étaient pas plus curieux que nos ancêtres", ajoute M. Surveyer, qui cite le cas de George McBeath, collègue de Philippe de Rocheblave au premier parlement canadien et dont l'historiographe Campbell n'a pu que dire: "*Tout ce que l'on peut savoir de Georges McBeath est qu'il était en relations avec la compagnie du Nord-Ouest et maître de la loge maçonnique* Saint-Pierre". Pourtant, au dire de M. Surveyer, qui est à ses heures de loisirs, un grand feuilleteur de vieux documents, de Rocheblave et McBeath "avaient eu des carrières dignes de romans d'aventure avant de devenir députés".

Quelles longues notices nécrologiques n'écrirait-on pas aujourd'hui sur des personnages comme de Rocheblave et McBeath!

En effet, nous citons encore M. Surveyer: "A une époque d'indifférence succéda—pas brusquement, mais graduellement—une époque de curiosité. C'est le résultat de l'influence anglo-américaine. Exploitation de la vanité humaine, dira-t-on. Encore cette vanité, si elle existe, ne se rencontre que chez le biographié, pas chez le lecteur. La fraternité au moins s'affine! On s'intéresse davantage à son prochain."

Voilà le bout d'article sur l'histoire de la nécrologie que nous aurions voulu écrire.

Choisissez un jour sans nouvelle . . .

Les grands événements, heureux ou malheureux, arrivent en même temps, comme des volées de corbeaux ou d'hirondelles. A certains jours, les nouvelles à grosses manchettes sont tellement nombreuses qu'on ne sait plus laquelle placer en tête: assassinat d'un souverain, mariage d'un prince, cataclysme, etc. Le lendemain, ce sera la disette (peut-être parce que les journalistes auront chômé un peu partout). L'ordonnateur de la matière dans les journaux s'empare alors des moindres faits, pour les épingler en hauts de colonnes.

Si vous désirez la publicité posthume, priez le ciel de vous éteindre un jour de grande pénurie de grosses nouvelles. Vous aurez alors une place de choix dans les quotidiens. Ou, prévoyez par testament, qu'on attende au lendemain pour annoncer votre trépas, si le Roi, le prince de Galles, et le premier ministre ont succombé en même temps que vous.

Egalement, pour vos funérailles, si vous voulez être reconduit en terre avec un cortège de scribes et de photographes, qu'on n'aille pas vous inhumer à la même heure qu'un général Currie, le maire de Montréal ou le premier ministre du Canada.

Louis ROBILLARD

L'usage et l'abus du téléphone

On l'a observé, le téléphone est un moyen commode et peu gênant de pénétrer chez les gens, à toute heure du jour et de la nuit.

Le téléphone tient lieu de visite. Et l'"appelant" court moins le risque d'être éconduit.

Au lieu de se présenter, à certaines heures, on décroche l'appareil et l'on parle d'affaires, ou l'on demande des renseignements, sans se soucier s'il est dix heures du soir ou sept heures du matin, si le monsieur à l'autre bout du fil est occupé et ne recevrait pas un visiteur à ce moment-là, s'il est sous la douche ou à se vêtir. Si les "appelés" se plaignent de ces intrusions, les actionnaires du "Bell" s'en félicitent.

Si commode

Les Postes, les taxis et le Tramway accusent peut-être l'usage de plus en plus en commun du téléphone de leur baisse de revenus, mais le petit appareil est si commode et si invitant qu'il nous rend paresseux: il nous dispense d'écrire et de nous déplacer.

Pour leur part, les journalistes le bénissent ou le maudissent selon qu'il leur fait perdre ou gagner du temps.

Les informations de réelle valeur ou les indications précieuses sont toujours les bienvenues dans les salles de rédaction; nous remercions nos amis qui nous fournissent ainsi leur collaboration.

Par contre, combien d'appels inutiles (pour nous) gaspillent notre journée et entament parfois nos soirées.

En voici quelques échantillons:

Au nom du repos dominical

Dimanche après-midi de décembre. Temps gris et froid. La maison est chaude, tranquille. Votre serviteur fait la sieste. Ça lui arrive une seule fois par semaine. La veille, il a assisté, par devoir professionnel, à une longue veillée journalistico-politique. Votre serviteur dort profondément. Sonnerie téléphonique.

L'"appelant" m'apprend qu'il a appelé au *Devoir* en ce dimanche après-midi et qu'il a été surpris de n'y avoir trouvé aucun rédacteur.

L'interlocuteur m'annonce qu'il vient de se produire un accident quelque part dans l'ouest de la rue Sainte-Catherine, qu'on a brisé le vitrage d'un magasin et qu'on travaille à réparer les dégâts. Il s'en plaint au nom du repos dominical.

Et, moi donc? Et le concierge du *Devoir?* Nos bureaux sont fermés, le dimanche. Nos reporters, eux, sont peut-être en corvée, mais c'est une autre question.

Il y a aussi les gens surpris de ne pas nous trouver au bureau à minuit et qui nous relancent téléphoniquement à la maison, pour nous faire part d'un euchre, d'une partie de cartes, d'un bazar fixé à 10 ou 15 jours plus tard dont l'an-

nonce devrait normalement nous parvenir par la poste et attendre au lendemain.

Si notre directeur, notre rédacteur en chef, notre secrétaire de la rédaction racontaient leurs expériences sur ce point...

Nous sommes au bureau de 7 h. 30 du matin à 6 h. du soir. Même les presbytères et les institutions religieuses doivent avoir leurs heures. Un journal? Jamais de la vie. Le journaliste ne doit ni dormir, ni manger, ni se reposer. Répondez 24 heures par jour! Ouste!

Tous les "Canayens" sont bilingues

Un grand nombre d'interlocuteurs au téléphone commençent par nous demander, après le coutumier: "Pardon, monsieur, si je vous dérange".

—J'ai un "argument" avec un de mes amis, pourriez-vous me donner un renseignement?

—Un argument, dites-vous? Lequel? Je ne comprends pas bien.

—Oui, un argument...

—Une discussion? Je commence à comprendre. Argument est un mot anglais qui signifie discussion en français."

Le mot argument pris pour discussion paraît être passé dans la langue bâtarde de nombre de nos gens employés dans les bureaux d'anglophones.

Le malin qui disait: *Tous les Canadiens français sont bilingues* (ils parlent moitié français, moitié anglais), n'exagérait guère.

M. Taschereau est-il mort?

Nous sommes en plein dans les événements de Marseille. Alexandre de Yougoslavie et Louis Barthou viennent d'être assassinés.

Le bruit court en ville que M. Alexandre... Taschereau vient d'être l'objet d'un attentat, à son bureau du Parlement.

Résultat: douzaines d'appels téléphoniques.

—"Est-ce vrai qu'un bolcheviste a tiré sur M. Taschereau?

—"Non, M. Taschereau vient précisément de répondre à notre correspondant qu'il respire encore."

Un autre jour:

—"Il paraît que Camillien Houde vient de mourir subitement."

—"Pas encore, Madame, notre informateur de l'hôtel de ville m'apprend qu'il vient de l'entendre parler à travers les portes fermées de la salle des caucus."

Ne comptons pas tous les autres racontars qu'on prétend avoir entendus à la radio et dont on veut la confirmation ou la négation du journal. Et dire qu'on prétend que le journal ne dit jamais vrai!

Le pluriel d'une cuillerée et demie

—Monsieur, auriez-vous l'amabilité de me dire si, dans l'expression "une cuillérée et demie", le mot "cuillérée" s'écrit au singulier, ou au pluriel.

—Madame, ou mademoiselle, le pluriel commence à deux. Donc, puisque vous n'avez qu'une cuillerée, le mot cuillérée s'écrit sans "s" à la fin.

—Parfaitement, monsieur, cela est très bien pour "une" seule cuillérée. Mais dans ce cas-ci, il y a plus qu'une cuillérée. Il y a une "cuillérée", plus la moitié d'une autre cuillerée.

—Mais, je le répète, le pluriel ne commence qu'à deux. Vous n'avez —ou votre texte n'a—qu'une cuilérée et non pas deux.

—Oui, monsieur, mais ma cueillelée est pleine, cela fait une cuillerée. Et j'en ai une autre, à demipleine, cela fait plus qu'une cuillerée?...

Le rédacteur, pressé par sa besogne courante raccroche doucement l'appareil et laisse son interlocutrice obstinée, à... cuillerée (s) et demie.

En attendant...

Un rédacteur de petit journal nous interrompt au téléphone pour connaître la nomenclature des titres obtenus par Mgr Camille Roy depuis 1931.

La réponse demande des recherches assez longues.

Nous collaborons ainsi à d'autres journaux, sans rémunération. En attendant, personne ne fait le travail de notre journal à notre place.

Le prix Goncourt

On vient d'attribuer le prix Goncourt.

Une demoiselle de grand magasin—on fait toujours appeler les demoiselles pour mieux nous disposer sans doute à les écouter—nous demande l'orthographe de Goncourt.

Réponse facile. L'"appelante" aurait pu tout aussi bien le chercher elle-même dans un dictionnaire.

Le quart d'heure perdu

Il y a aussi le monsieur ou la dame—surtout celle-ci—qui a des loisirs et nous fait part longuement de ses observations sur un article, une nouvelle ou un événement. Un quart d'heure perdu, sans profit ni pour nous, ni pour lui, ni pour elle, ni pour l'auteur. Nous avons du temps à perdre... Béraud ne traite-il pas ironiquement le journaliste de "flâneur salarié"?

Quel âge a M. King?

—Quel âge a M. King?

—Et M. Bennett?

—En quelle année sir Wilfrid Laurier est-il mort?

—Quel temps fera-t-il demain?

—La compagnie X appartient-elle à des Juifs ou à des Canadiens français?

Entre temps, la femme d'un rédacteur demande si son mari est rentré au bureau, si on peut l'atteindre quelque part; notre téléphoniste veut savoir (cinquante fois par jour) si M. Pelletier, M. Héroux, M. Dupire, M. Narbonne, M. Hogue, M. Biron sont dans la salle de rédaction, puisqu'elle sonne vainement à leur cellule, si le chasseur est en service, à quelle heure tel rédacteur doit rentrer, etc., etc.).

"Je vous connais pas" dit le prétendu "lecteur fidèle"

Sonnerie.

Nous ouvrons l'appareil:

—La rédaction du *Devoir*...

—Oui, monsieur.

—Qui c'est qui parle don là?

—Un rédacteur.

—Voulez-vous me dire votre nom?

—Un Tel.

—J'vous connais pas, mais je suis un des fidèles lecteurs du *Devoir* et je voudrais avoir la traduction de (tel mot) ou un renseignement (dont la recherche lui ferait perdre un quart d'heure).

Il se trouve souvent que ledit rédacteur est attaché au journal depuis dix ou douze ans et qu'il si-

gne des articles. C'est comme le bonhomme qui, rencontrant la semaine dernière M. Pelletier, correspondant à Ottawa de 1910 à 1915 et rentré au bureau depuis 20 ans cette année, lui dit aimablement: "Quelles belles lettres vous nous écrivez toujours d'Ottawa! "C'est cela qui place un "lecteur fidèle"...

Livres oubliés

Les plus fréquents sujets d'appels sont la traduction d'expressions anglaises, l'orthographe des mots français et la construction grammaticale des phrases. Des dizaines par jour, et le plus souvent aux heures les plus pressées. Au fait, dans un journal, chaque minute compte, les typos attendent, le chef d'atelier encore plus, l'horaire des trains est inflexible et vous voulez avoir votre journal à temps.

Existe-t-il encore des dictionnaires et des grammaires dans les bureaux? Est-on trop indolent pour les tirer de leur poussière et les feuilleter?

Le dictionnaire et la grammaire, livres oubliés et méconnus, mériteraient toute une étude.

Comme il est dit parfois dans les premiers-Montréal: "Nous y reviendrons." En attendant, si l'on s'en achetait?

"Bouches molles" et autres

Que les "bouches molles" (qui n'articulent pas), les endormis, les auteurs de communiqués filandreux, les oisifs en quête de nouvelles, les sourds qui écoutent au radio, les publicistes, bien payés mais trop paresseux pour écrire leurs communications, les associations politiques avec gros fonds pour la "boisson", et sans le sou pour payer un messager, les délégués de Québec à des funérailles, levés trop tard, mais qui veulent avoir leur nom dans le cortège, les pique-niqueurs en quête du beau temps, les traducteurs qui se fient à nos dictionnaires au lieu des leurs, les sténos sans grammaire, les faux appels, que tous ces gens-là gaspillent notre temps, émiettent notre journée!

Cette phrase trop longue vient précisément d'être péniblement coupée par des dizaines d'appels téléphoniques. Et en voici un autre... Attendez une seconde...

Connaîtrons-nous jamais la journée de silence observée par Gandhi, le lundi?

On souhaiterait du moins l'observance plus fréquente des cinq minutes de silence téléphonique tout comme le jour anniversaire de l'armistice.

Louis ROBILLARD

Personne n'abuse du dictionnaire

(Petit dialogue à la manière de Robert Choquette)

L'annonceur: (La Petite-Histoire de *Radio-Canada* nous amène ce soir dans les bureaux du *Devoir*, à l'occasion du 25e anniversaire de ce journal. L'intervioueur s'entretient avec un rédacteur).

L'intervioueur: Les dictionnaires sont-ils en honneur au *Devoir?* Je devrais répondre dans l'affirmative, mais je vous laisse ce soin.

Le rédacteur: Ce sont les livres le plus fréquemment consultés. Les reliures fatiguées en sont une preuve éloquente.

— Votre collection de *Larousse*, de lexiques, de glossaires doit être complète et à jour?

— Sur ce point, comme sur d'autres, le *Devoir* peut servir de modèle à d'autres journaux plus riches.

— Mais, comment? Vous m'étonnez! Tous les journaux français de la province ne consacrent-ils pas un budget considérable aux dictionnaires, aux lexiques, aux encyclopédies et aux grammaires qui sont la clef de la langue et un outillage aussi nécessaire dans un bureau de rédaction que l'installation mécanique dans une imprimerie?

— C'est ce qui vous trompe. Nous pourrions citer tel journal, qui publie gros et paie de gros dividendes, mais où l'administration ne concède guère aux rédacteurs qu'un petit Larousse de poche et encore. Tenez, j'ai passé plusieurs mois dans un journal de la rue St-Jacques, et j'ai vainement cherché un dictionnaire français un peu complet. Quant aux dictionnaires et aux lexiques anglais-français, on n'en trouvait pas la moindre ressemblance.

— Mais que faisiez-vous, lorsque vous étiez embarrassé sur l'orthographe ou la signification d'un mot ou pour la traduction de vos dépêches? car un cerveau n'est pas une bibliothèque; la mémoire fait souvent défaut.

— Mais nous avions, à ce journal dont je vous parle, une véritable encyclopédie faite homme. C'était le rédacteur en chef. Un vieux Français, modeste et effacé, comme tout vrai savant. Dans le doute, nous le consultions et la réponse était invariablement juste et rapide. L'administration de cette feuille considérait probablement qu'ayant un encyclopédiste qui cumulait les fonctions de rédacteur en chef, elle pouvait épargner l'achat de gros volumes.

— Je serais curieux de connaître le nom de ce vieil érudit.

—Franchement, j'ai beau essayer de rafraîchir ma mémoire, je ne sais. Même les lecteurs assidus de son journal, où il fit l'article de rédaction pendant des années, n'apprirent son nom qu'après sa mort, par une note du directeur. Et ce fut tout. Pitié du journalisme anonyme!

— Et après le départ de votre encyclopédie, le journal dut fournir au moins un dictionnaire fran-

çais en deux volumes à ses rédacteurs?

— Pas plus. Le gérant n'était pas encore converti à l'idée de cette dépense extraordinaire. Mais il y a grande amélioration depuis, paraît-il.

— Parlez encore de dictionnaires. Cela intéresse nos auditeurs. C'est un peu de la petite histoire que vous faites.

—Volontiers. Tenez, à ce propos, j'ai sous la main une découpure de journal prise dans le *Canada* et reproduite par la *Presse* selon la méthode *pot-à-collaire*, chère aux journalistes. Lisez, je vous prie:

— C'est une dépêche de Flemington, New-Jersey, qui porte le titre:

Hauptmann se servait du dictionnaire

"A l'issue de la séance d'hier soir, le procureur général David-T. Wilentz, de l'Etat du New-Jersey, a fait une déclaration sensationnelle. Il a affirmé avoir découvert que l'accusé possédait, à sa maison du Bronx, des dictionnaires anglais et allemands, dans lesquels certains mots employés dans les notes au sujet de la rançon étaient soulignés de façon non équivoque.

"Wilentz a fait cette déclaration à la suite d'une question de la défense: "Pourquoi le même homme écrivait-il fautivement certains mots assez simples, et, en retour, épelait-il correctement d'autres mots d'une orthographe beaucoup plus compliquée?"

"Hauptmann est un chercheur de mots dans les dictionnaires", a répliqué vivement Wilentz, et nous allons le prouver." L'Etat, selon lui, a trouvé deux séries de dictionnaires, l'une en allemand et l'autre en anglais, avec des mots fortement soulignés, lesquels mots apparaissent justement dans les notes manuscrites étudiées par les experts."

— Voilà donc Hauptmann incriminé pour avoir cherché des mots dans les dictionnaires.

— Bien plus, monsieur! Il paraît que la police américaine lui a fait commettre des fautes d'orthographe, pour le compromettre.

— Les fouilleurs de dictionnaires sont donc mal vus aux Etats-Unis?

— Et au Canada, donc! Notre expérience au *Devoir* est là pour le démontrer. Toutes les demi-heures, une sténo en peine, un traducteur, des amis en train de discuter, nous demandent la signification ou l'orthographe d'un mot, comme si les dictionnaires étaient des livres à l'Index.

— Pourtant, j'ai vaguement souvenance qu'il existe à Montréal des collectionneurs de dictionnaires, comme nous avons des numismates, des philatélistes, et même des collectionneurs de cartes de cigarettes?

— Oui, mentionnons le collectionneur de dictionnaires Georges-Avila Marsan, avocat, professeur à l'Université de Montréal. "En un quart de siècle, il a passé beaucoup de temps, dépensé pas mal d'argent et s'est surtout donné beaucoup de mal à constituer ce qui est aujourd'hui la plus belle collection de dictionnaires, la plus complète à coup sûr de toutes celles qui existent au Canada. M. Marsan m'avait prié de venir admirer le millième dictionnaire qu'il venait, je ne dirai pas d'acheter, puisqu'on n'achète pas un trésor, on s'en empare, mais qu'il venait d'annexer, comme une simple Alsace-Lorraine", écrivait un biographe en 1933. Et notre collectionneur ajoutait:

"Quand j'aurai complété ma collection, elle ira prendre place dans la bibliothèque d'une institution classique, à charge de l'augmenter chaque année de vingt volumes."

— Je vous remercie de ce renseignement que j'ignorais. Mais les émules de Me Marsan en matière de dictionnaires me paraisssent être rares, à Montréal, si j'en crois le nombre incalculable de vos appels téléphoniques qui témoignent d'un dédain inexplicable pour ces volumes qui sont, selon Me Marsan, "le monde par ordre alphabétique, la connaissance humaine classée, cataloguée, étiquetée, à votre disposition sur un signe".

— Ah! monsieur! Malheureusement oui! Et encore si les possesseurs du petit *Larousse* se donnaient la peine de le placer sur leur table de travail à côté du bottin téléphonique, et de le consulter. Mais le dictionnaire, chez nous, a le sort du livre de messe et du chapelet; à peu près tout le monde en possède un, dans un tiroir ou dans une armoire; et personne ne s'en sert.

Louis ROBILLARD

A propos de communiqués

A l'occasion du 25e anniversaire, sortons de notre tiroir les cinq paragraphes ci-dessous rédigés pour publication il y a une couple d'années et destinés à servir de règle pour les communiqués. Par tolérance, nous en avons toujours ajourné la publication:

"—Un communiqué n'est pas toujours une nouvelle.

"—Nous ne publions que les communiqués intéressants, courts, écrits lisiblement, sur un seul côté de la feuille et signés par l'envoyeur.

"—Nous n'acceptons aucun communiqué par téléphone.

"—Nous ne nous engageons pas à répéter les mêmes communiqués gratuitement.

"—Les communiqués qui ne sont que de l'annonce sont payants."

Cinq lignes de trop

Voici un modèle de communiqué inutilement allongé:

"Pour la deuxième réunion de la saison, les S. L. ont invité M. X., qui tient la chronique cinématographique à (nom du journal) sous le pseudo de Z., à prononcer la conférence. M. X. a intitulé son travail "La tragédie du film parlant".

"L'avènement du parlant a créé au cinéma une révolution qui a eu des effets surprenants, voire inattendus pour le septième art. Ces aspects de la question constitueront l'objet de la conférence. Elle sera donnée le 29 janvier prochain au salon "D" de l'hôtel Mont-Royal. Un programme musical complétera cette soirée qui sera présidée par M. R. H. Ce dernier fera la présentation du conférencier."

Il aurait été si facile d'écrire:

"Le 29 janvier prochain, au salon D du Mont-Royal, à la réunion des S. L., M. X, chroniqueur du cinéma à (nom du journal) sous le nom de Z, donnera une conférence sur *La tragédie du cinéma parlant.* M. R. H. le présentera. Programme musical."

Le journal a gagné au moins cinq lignes et le lecteur est aussi bien renseigné.

"Chanteuse sans rivale dans l'univers"

Autre exemple de communiqué pompeux et barnumesque:

"C'est donc le .. décembre prochain que Montréal aura l'avantage d'entendre X, qu'un critique autorisé de la métropole ne craint pas d'annoncer comme "la chanteuse sans rivale dans l'univers".

"Ce titre de gloire, Mme X le mérite non seulement pour la richesse de sa voix majestueuse mais aussi pour l'extraordinaire qualité de ses interprétations. Chaque fois qu'elle est venue à Montréal cette artiste a tout simplement soulevé son auditoire. A la fin de chacun de son dernier concert, il y a trois ans ce fut un réel délire, le public lui faisant une ovation unique dans les annales artistiques de la métropole.

"Mme X est tout aussi à l'aise dans les extraits d'opéra que dans la berceuse française ou le lieder allemand. Sa profonde connaissance des langues étrangères, sa parfaite compréhension font d'elle une interprète parfaite capable de peindre toutes les nuances les plus délicates du sentiment et de la passion".

C'est le gros tambour frappé à coups redoublés. Mais il y en a de pires.

Quoique les talents . . .

En voici un pire que nous citons textuellement:

"Quoique les talents en musique ne soient pas rares chez les Canadiens français, il arrive assez peu souvent que des jeunes gens ou jeunes filles persévèrent dans l'étude jusqu'à l'aurore d'une réelle carrière musicale. Grâce aux dons naturels magnifiques, à sa persévérance au travail et à la judicieuse direction de son professeur, Mlle X, soprano, élève de Z, est rendue à l'aurore d'une carrière musicale qui s'annonce plus que brillante. Pour suivre les traces de ses aînées, les Fisher, les Cédia Brault, les Lionel Daunais, etc. Mlle X donnera son récital le .. dans la grande salle du Ritz-Carlton, sous la présidence de l'honorable K.C. Elle sera assistée de Mlle J., harpiste, et de Mlle D., pianiste. Sera-ce son récital d'adieu, avant le départ pour le stage d'études indispensables en Europe? Nous le souhaitons de tout coeur, afin que Mlle X puisse nous revenir bientôt maîtresse de l'art qu'elle possède déjà si bien".

Bonne recette

La tâche des publicitaires: politiques, financiers, musicaux, théâtraux, cinématographiques et autres est d'allonger leurs communiqués et d'en garder copie afin de justifier un travail pénible et leur rétribution ou leur salaire.

La tâche des reviseurs de copie dans les journaux est de passer le crayon ou les ciseaux dans cette prose filandreuse et élogieuse pour en garder la moelle. Si les paragraphes s'ajoutent inutilement les uns aux autres, sans lien, et si le censeur ou le résumeur n'a pas le temps de condenser, le mirobolant communiqué a le sort du panier à rebuts.

Morale: Un communiqué concis, clair, bien dactylocopié a cent fois plus de chances de passer, et sans rature.

Louis ROBILLARD

"Corrigeons-nous"

Pour une fois, ayons, nous aussi, notre petite série de "Ne dites pas", et de "Corrigeons-nous", sur le modèle de nos chevaliers francisateurs.

A quoi bon écrire dans une convocation aux membres d'une société, comme nous en recevons tous les jours: *Tous les membres sont invités.* Puisqu'on s'adresse aux membres, il est bien évident que les membres sont invités. *Cordialement?* Cela va sans dire.

Il suffit de mentionner le nom de la société, la date, l'heure, l'endroit de la réunion, le but et les noms.

Ceux qui sont "honorables"

Honorables? Le "Très Honorable" M. B., l'*"Honorable"* M. Z. Qualification honorifique portée avec orgueil en Angleterre, aux Etats-Unis et au Canada.

Dans notre pays, le port du titre d'honorable fait l'objet d'un règlement qu'on trouve dans le "Canadian Parliamentary Guide".

Peuvent porter le titre d'*honorable* et leur vie durant: les conseillers privés et les lieutenants-gouverneurs.

Ont droit au titre d'honorable pendant leur terme d'office seulement: les sénateurs, les présidents des Communes et des Assemblées législatives, les juges de la Cour suprême, des Cours de l'échiquier, de la Cour d'appel, de la Cour supérieure et de la Cour de circuit du district de Montréal.

Ainsi un sénateur démissionnaire n'a plus droit au titre d'honorable. Un juge à sa retraite peut cependant obtenir l'autorisation de porter ce titre en s'adressant au gouverneur général. Les anciens présidents des Communes et du Sénat peuvent aussi obtenir ce privilège par requête à Rideau-Hall.

Les dispositions qui régissent le port des titres au Canada mentionnent expressément que les Conseillers législatifs de la province de Québec nommés après le 1er juillet 1867 n'auront plus droit au titre d'honorable.

Le règlement des titres au Canada ne prévoit pas que nos ministres provinciaux puissent s'attribuer le titre d'*honorables.*

Comme on le voit, certains peuvent accoler la qualification officielle d'honorabilité à leur nom durant toute leur vie, d'autres pendant leur terme d'office seulement, et d'autres qui s'en affublent n'y ont pas droit.

Pour ne pas s'exposer à des erreurs, nous biffons ce titre d'*honorable* qui n'ajoute rien à ceux qui le sont et nous leur laissons le mot "monsieur" qui était autrefois aussi un titre que l'on donnait aux hommes de condition.

"Orateurs distingués"?

Orateurs distingués. — Le mot "orateurs" suffit. Les orateurs ou

les conférenciers que vous invitez sont toujours distingués; autrement, les auriez-vous invités?

Lundi, aura lieu une "grande" assemblée. — Le crayon rature impitoyablement cet adjectif superflu. "Grande" assemblée est un commentaire; et nous n'en faisons pas dans nos nouvelles. Nous laissons ce soin aux rédactions signées. En effet, comment peut-on prévoir que telle assemblée sera "grande" et ne sera pas un fiasco?

Attendons au jour même pour le voir et au lendemain pour le dire.

M. X., citoyen bien connu. — Si M. X. est si connu, il suffira de mentionner son nom pour qu'on le reconnaisse.

D'autres nous font savoir que M. Un Tel est "universellement connu". Ils exagèrent. A moins de s'appeler Pie XI, Mussolini, Hitler, George V, Roosevelt, Lindbergh, Charlie Chaplin ou Douglas Fairbanks... et encore.

Peu de gens, même dans notre province et même avec le carnet mondain de la *Presse*, peuvent se vanter d'être bien connus, si ce n'est de leur famille, de leur village ou de leur quartier.

Pour les "bien connus", on a besoin de longues notices biographiques pour les identifier.

Il y a aussi les personnages qu'on dit "avantageusement" connus. Adverbe à supprimer. Tous les *morts* sont *avantageusement* connus. On ne dit que du bien d'eux, du moins dans les journaux.

Ce coquin de passif

Le conférencier sera remercié par M. X. — Cette vilaine tournure passive que nous lisons, hélas! dans trop de communiqués joue un mauvais tour à son auteur. Il a sans doute voulu dire: M. X. présentera les remerciements de l'auditoire au conférencier (puisque, chez nous, on remercie tout le monde, même les agents de concerts qui font le métier lucratif d'importer des artistes; et on les décore même); mais le malheureux rédacteur du communiqué commet ici une gaffe impardonnable. Il annonce: *Le conférencier sera remercié* (de ses services) *par M. X.* C'est donc que M. X. priera le conférencier en termes aimables de ne plus reparaître.

Ce coquin de passif,
Nous joue des tours.

Louis ROBILLARD

Les trois Pères Lamarche

Un communiqué nous arrive, à peu près ainsi conçu: le R. P. Lamarche, O.P., donnera une conférence ce soir sur Henri d'Arles.

Nous supposons bien qu'il s'agit de l'aîné des Pères Lamarche, dominicains, celui qu'on a longtemps appelé le P. M.-A. Lamarche et que le *Canada ecclésiastique* désigne maintenant par le prénom: Marcolin.

Car il y a chez les Dominicains

trois Pères Lamarche, le Père Marcolin, professeur à l'Université de Montréal et directeur de la *Revue dominicaine;* le P. Antonin Lamarche, et le P. Thomas Lamarche.

Le chef de l'information, désireux de précision, devra s'enquérir pour savoir si le P. Lamarche, O.P., annoncé dans un communiqué est le P. Marcolin, le Père Antonin ou le Père Thomas. Cela prend du temps et ajoute à sa besogne.

Un jour, nous nous présentons au couvent dominicain de Notre-Dame-de-Grâce, chargé de remettre un document au Père Marcolin Lamarche.

Nous demandons à voir le Père Lamarche.

Le petit frère portier nous répond par cette question digne de la précision naturelle à un chef de l'information:

—Mais lequel Père Lamarche, voulez-vous. C'est-y le gros?

Nous répondons: C'est le gros. Puisque nous connaissons le physique de deux des Pères Lamarche.

Mais, sans photographie, on ne peut différencier ainsi les Pères Lamarche dans le journal: le gros, le moyen, et le moins gros. Il faut les désigner par leur prénom, pour ne pas induire le public en erreur.

Depuis cette expérience, le réviseur de copie que nous sommes redouble de vigilance sur l'exactitude des prénoms car plusieurs ecclésiastiques portent le même nom de famille.

* * *

Pour un journaliste novice surtout, à qui on ne peut demander de connaître tous les membres du clergé séculier et régulier au Canada, l'attribution des titres: P.A.—P.—P.D. etc., est difficile, surtout dans la hâte de la rédaction. Et le seul volume de consultation en cette matière, le *Canada Ecclésiastique,* retarde souvent.

Les erreurs dans la désignation par abréviations des ordres religieux sont encore plus explicables. Il y a les c.s.c., les c.s.v., les p.s.v., les c.s.p., les c.s.sp., les o.c., les o.c.c.o., les o.p., les s.j., les s.c.j., les s.m., les s.m.m., et autres dont les lettres peuvent prêter à confusion et que les journaux confondent souvent, par la faute d'un copiste, d'un typo ou d'un correcteur, ou des trois à la fois. Mais tout cela sans méchanceté, ni conspiration, on vaudra bien le croire. Nous n'avons pas le temps de conspirer. Nous ne visons qu'à l'exactitude, même dans la hâte où nous fabriquons le journal. Si elle est relative, — l'exactitude, — c'est qu'on ne peut retarder le journal d'une heure pour vérifier si nous avons réellement toutes les bonnes initiales, dans le bon ordre, avec tous les points juste à la bonne place et de la bonne grosseur.

R.

La maison de la bonne humeur

Le *Devoir,* c'est la "Maison de la Bonne humeur"!

A celui qui y est arrivé trop tard, à son goût, après de rudes détours, cette appellation s'impose pour désigner le journal et les services qui s'y rattachent. L'esprit de famille y règne dans tous les domaines; le travail s'accomplit dans la joie, même au lendemain de coupures de salaires. Contre mauvaise fortune, tout le monde sait faire bon coeur. La rédaction ne manque pas de donner le ton. Les journalistes qui ont fait partie de la rédaction du *Devoir,* et qui, pour recueillir une mouture plus abondante, sont passés à d'autres journaux, savent bien dire que s'ils sont plus payés, leur vie professionnelle n'en est pas plus rose. Il leur manque cette atmosphère particulière à notre petite salle de rédaction, ce "climat" que crée principalement le chef des nouvelles, M. Robillard, avec son caractère égal et amène.

D'autre part, ce n'est pas dans tous les journaux que le directeur, le rédacteur en chef, le secrétaire de la rédaction—on a reconnu MM. Pelletier, Héroux et Dupire—s'attardent chaque jour à causer librement avec les jeunes et rappellent des souvenirs, après avoir déposé de la copie dans le "chariot", comme on désigne la petite boîte qui voyage de la salle de rédaction à l'étage du prote.

Les rédacteurs qui font partie de la salle commune ne sont pas, d'un autre côté, assez nombreux pour qu'il se forme des coteries, des intrigues. Tout au plus, les uns joueront-ils quelque bon tour à d'autres de temps en temps, ce qui amuse tout le monde, à commencer par le mystifié.

La rédaction des nouvelles proprement dites ou des articles destinés à la rubrique "Rez-de-chaussée" se fait ainsi sur une note de léger enjouement et de calme émulation.

Enfin, la confiance que nous fait la direction, la latitude qu'elle nous donne, la liberté qu'elle nous accorde pour la rédaction de nos articles font que nous ignorons la contrainte des idées; cette liberté est l'une des conditions de la bonne disposition d'esprit dans les journaux.

Jusqu'à maintenant les trois salles communes de rédaction ont toujours été exiguës. Les plus anciens au *Devoir* comme les plus jeunes ne connaissent pas les salles vastes, silencieuses, susceptibles de mieux faire éclore la pensée. Peut-être un jour viendra-t-il où le *Devoir* s'installera dans un immeuble plus spacieux, ne serait-il que la miniature de celui de l'*Illustration,* récemment inauguré aux environs de la capitale française? En attendant, les rédacteurs se consolent en songeant qu'ils regretteraient peut-être l'ancienne petite salle de la rue Notre-Dame, puisque, il y a cinquante ans, les élèves de l'Ecole Centrale de Paris, qui passaient d'un vieil immeuble à celui de la

rue Montgolfier, ne craignaient pas de composer ce couplet tendancieux, que rapporte Maurice Donnay, égrenant ses souvenirs sur cette Ecole:

La nouvelle Ecole centrale,
Un beau monument,
Remplac' l'autre qu' était sale
Moins commodément.
On s'est battu la prunelle
Qu' les élèves soient mal,
Mais la direction est belle
C'est là l' principal.

Pour le moment, l'immeuble du *Devoir* n'est peut-être pas "un beau monument"; il paraît peut-être "sale",

Mais la direction est belle
C'est là l' principal.

Et la liberté des idées est grande, ce qui ne se voit pas partout.

Alfred AYOTTE

Autour de la cafetière

C'est une timide cafetière sans prétention; elle n'a jamais couru les musées, elle ignore l'éclat orgueilleux du *Sheffield*; nul collectionneur ne la convoite. Pour trouver ses ancêtres, il n'est pas besoin de reculer à l'époque coloniale, à l'époque géorgienne.

L'histoire de notre cafetière tient toute en trois ans. Sa famille? Une vraie famille patriarcale, car elle a de nombreuses soeurs et toutes ont la vie longue. Malgré ses origines obscures, la cafetière du *Devoir* n'est pas, pour les gens de la *boite,* le vulgaire ustensile anonyme, numéro X... d'une série illimitée. Elle cache dans son enveloppe d'aluminium un souffle de vie qui nous émeut, surtout lorsqu'il s'est réveillé en retard et que le couvercle se soulève d'impatience.

Plus exigeante que le rédacteur en chef ou le directeur, la cafetière a pour domaine la pièce la plus sacrée, la plus inviolable de la maison: la *Chambre des Archives.* Apparemment inconsciente de la valeur des collections qui tapissent les murs de sa retraite—fruit de 25 années de luttes et de conquêtes du journal — la cafétière trouble, chaque matin, la paix religieuse des lieux, attirant autour d'elle une cour bruyante.

Car, tous les jours, beaux ou mauvais, le liquide capiteux qui fume dans la cafetière, sous l'oeil sévère de Marcel, attire l'essaim des rédacteurs auquel se joint souvent le prote, qui dégringole un escalier raboteux et périlleux pour venir prendre son infusion.

Autour de la cafetière, on voit surtout les plus jeunes figures de la rédaction: Robillard, chef de l'information, un peu courbé sous le poids des responsabilités, et conservant toujours son sourire malgré le pli soucieux qui lui barre le front; Gagnon, qui respire par tous ses pores la joie de vivre et qui oublie les coulisses de la politique afin de mieux déguster son café; Baby, qui entre sans bruit, prépare discrètement sa tisane, va la boire à petites gorgées dans le calme de sa retraite d'anachorète; Sauriol, svelte, au timbre claironnant; Ayotte, mon plus dangereux concurrent au titre de poids-léger de la "boîte"; Vaillancourt, qui allie à un physique à la Balbo une lenteur monastique qui fait mon envie.

Le samedi, ou certains autres matins, d'autres figures apparaissent: Narbonne, qui raconte des souvenirs mirobolants; Hogue, sérieux, artiste, dilettante malgré ses jongleries arides avec les fluctuations du marché; Lafortune, qui cause sans cesse des merveilleux voyages du *Devoir* sans pour cela nous inviter à prendre l'océan; Benoist, qui ne fait que de brèves apparitions, entre deux préambules. et nous parle de son "fiston". Enfin, quelquefois, nos chefs Pelletier, Héroux, Dupire, trois hôtes "qui ne paient pas".

Pour les plus jeunes, l'heure du café est la halte bienfaisante, le rite

devenu indispensable. C'est, d'ailleurs, l'un des rares moments de la journée où les rédacteurs du *Devoir* ont le temps de mesurer quel profond attachement les lie les uns aux autres, les liant à la même cause.

Le plus souvent, cette heure du café n'est que prétexte à nous raconter nos mutuelles anecdotes; car la gibecière du chasseur de nouvelles s'enrichit constamment de nouveaux oiseaux rares que lui fournissent inconsciemment les "personnages" de la politique, de la magistrature, du monde en général, quand les oiseaux ne sont pas ces personnages eux-mêmes.

D'autres jours, nous assistons à des "parlements" homériques entre Gagnon et Sauriol. Gagnon sait que la contradiction a pour effet assuré de faire vibrer avec sonorité les cordes vocales de notre ami Sauriol, — et il en profite, le traître. Quand il a suffisamment taquiné notre grand Echiquier, Gagnon descend des hautes sphères du *maritanisme* ou du *gilsonisme* pour donner à Robillard des recettes de culture maraîchère ou pour nous dévoiler le fin secret d'une excellente confiture.

A toutes ces discussions sérieuses, badines, enflammées, pondérées, l'esprit de camaraderie s'épanouit, les horizons de chaque buveur de café s'élargissent, pour le plus grand avantage du journal.

Mais l'heure du café passe vite, il faut abandonner les tasses pour la dactylotype. Chacun revient à la tâche interompue, ragaillardi par l'infusion bienheureuse, à moins qu'il n'éprouve cette "sensation de contracture épigastrique" que détermine parfois le café ingurgité à jeun.

...Tout rentre dans l'ordre. Les archives reprennent leur petit air de mystère.

Et la cafetière se repose jusqu'au lendemain...

Lucien **DESBIENS**

Le garçon de la rédaction

Dans une salle de rédaction, le garçon de bureau est un type — *mutatis mutandis* — dans le genre d'Hercule: il ne fait pas un travail, il accomplit des travaux. La comtesse de Noailles eût dit que sa tâche est innombrable.

Marcel Gagner, l'actuel garçon de la rédaction du *Devoir*, énumère, à ma demande, les principales de ses innombrables fonctions. Toutes ne lui ont pas été dévolues à la fois mais progressivement, depuis les cinq ans qu'il est chez nous. Marcel est devenu un grand jeune homme de 19 ans.

Il est d'abord chasseur. Comme tel, courses et commissions ne lui sont pas ménagées. Le chef d'information, le sympathique et débonnaire Louis Robillard, l'envoie par exemple quérir un communiqué quelconque, mettons du président de la *Banque de Montréal;* ou le *fait-diversier*, quand ça n'est pas un autre, le charge d'une double et importante mission: acheter des cigarettes chez Bissonnette ou chez Lemay et donner son plein d'essence, service gratuit, à un *Ronson* qui est à sec.

Messages, courses et commissions peuvent conduire Marcel en bien d'autres endroits. Non seulement doit-il connaître son Montréal convenablement, mais il doit le connaître par le menu, savoir dans quel immeuble de la rue Saint-Jacques, de la rue Craig, de la rue Notre-Dame, logent telle étude d'avocats, l'administration de telle compagnie. Marcel doit connaître où se trouvent la rue Dollard et la rue Saint-Alexis, ce que savent en somme bien peu de Montréalais. La rue de l'Hôpital doit lui être familière, bien qu'elle soit ignorée de la plupart de ses concitoyens.

La vie au bureau

Dans la vie d'un garçon de salle de rédaction, il y a les courses prévues et les courses non prévues. Les imprévues, comment les énumérer! Les courses prévues se répètent quotidiennement, à heure fixe. Marcel arrive au bureau, le matin, vers huit heures. Il a dû passer auparavant aux bureaux de la *Canadian Press*, y prendre les dépêches de la nuit. Plus tard, dans la matinée, et jusqu'au commencement de l'après-midi, il se rendra chez des courtiers et dans des maisons de banque qui fournissent au journal la cote des diverses bourses, celle des devises étrangères, etc. En passant, il se procure, à l'intention du rédacteur de la page financière, les bulletins que Philippe Richard, rue Saint-Alexis, prépare d'heure en heure, pour les abonnés du *Financial News Bureau*.

Marcel est aussi le préposé à la nécrologie, c'est-à-dire qu'il prépare, selon la formule donnée, la liste quotidienne des décès à Montréal.

Il est de même le conservateur de la collection des vignettes. Depuis quelques années, sans avoir toutefois les moyens de se payer un

atelier de photogravure, le *Devoir* publie de l'illustration. Illustration bien modeste à la vérité mais illustration quand même. Les vignettes qu'il publie occasionnellement lui viennent des agences. Certaines, notamment les portraits de personnages célèbres ou simplement en vue, sont conservées à l'état de *flans*. D'après le vocabulaire du métier d'imprimeur, le *flan* est une feuille de gros carton portant en creux l'empreinte d'un texte ou d'une image. Nous aurons l'occasion de voir ailleurs comment se fabrique le *flan* et quel usage on en fait.

Pour le moment, disons que notre garçon de rédaction, Marcel, est commis à la classification et à la garde des *flans* pour l'illustration. La collection n'en comprend pas moins de trois mille. On appelle cela la *morgue,* dans les feuilles américaines macabres... S'agit-il de publier le portrait du président du conseil des ministres de France, du roi d'Angleterre, des jumelles Dionne, d'une autre célébrité, Marcel doit repérer sans retard le *flan* nécessaire. Le *flan* descend à la clicherie et en moins d'un quart d'heure la vignette sort sur métal.

Marcel est encore le conservateur des journaux, de Montréal et d'ailleurs, qui sont gardés en collections, pour l'usage des rédacteurs. Il fait la distribution des journaux locaux aux rédacteurs. Le public ne peut se faire une idée de ce qui se lit de journaux dans une salle de rédaction: des monceaux par jour. Et ça recommence le lendemain.

A fréquenter des journalistes, le garçon de rédaction a tôt fait d'avoir pris le goût d'écrire. Il arrive, — c'est le cas de Marcel, — qu'on puisse lui abandonner, sous surveillance, comme de raison, certaines rubriques, par exemple celle de la météorologie: prédictions atmosphériques, fournies par l'observatoire de Toronto et transmises en anglais par l'agence de la *Canadian Press;* bulletins thermométriques et barométriques communiqués téléphoniquement par telle maison montréalaise.

Marcel offre aussi sa collaboration au chroniqueur de la radio, Lucien Desbiens, pour la traduction des programmes que certains postes ne préparent qu'en anglais. Marcel n'a pas été toutefois l'initiateur de cette collaboration radiophonique. L'un de ses prédécesseurs s'était même permis, un jour, de traduire les programmes tout seul; il avait traduit *The Flying Dutchman,* titre d'un opéra de Wagner, le *Hollandais volant.* Quelques jours après, un grand critique en fit des gorges chaudes dans un savant papier. Il fallait être bien ignorant des choses de la musique pour ne pas savoir que *The Flying Dutchman* s'intitule en français le *Vaisseau fantôme.* Or, d'après le Larousse, le *Vaisseau fantôme* a d'abord porté en français le titre du *Hollandais volant.* Sans le savoir, notre ancien garçon de rédaction n'avait pas eu tout à fait tort. Une autre fois, il lui arriva d'être moins heureux en francisant outre mesure le titre d'un opéra de Puccini. *Madame Butterfly* devint *Madame Papillon.* En cette circonstance, le chroniqueur de la radio — ça n'était pas encore Lucien Desbiens — intervint à temps pour réparer le coq-à-l'âne.

Le garçon de rédaction est le magasinier du papier à copie; il entre dans ses attributions de voir que le pupitre de chaque reporter en soit convenablement approvisionné. Il est l'opérateur du poste

de réception radiophonique (ondes longues et ondes courtes) dont la salle des nouvelles est munie depuis peu. Marcel, en *dernière heure*, c'est-à-dire entre une et deux heures de l'après-midi, dans le cas de notre journal, est à la recherche des nouvelles des cinq continents. La radio-nouvelles apporte rarement quelque primeur. Mais sait-on jamais?

Marcel est aussi l'opérateur du tétégraphe automatique de la *Canadian Press*, deux appareils *Creed*, automatiques et presque intelligents tant que ça ne se détraque pas. Quelqu'un doit y avoir l'oeil. Rien de plus stupide, d'automatiquement stupide, qu'une *Creed* si elle se met à imprimer des H et des W en lieu et place de E et de M. Je mets des majuscules parce que cet appareil ne connaît pas les minuscules. Il n'en est pas encore venu à cette subtilité grammaticale.

Avec un surveillant qui la nettoie consciencieusement une fois au moins tous les deux jours, qui ne lui ménage pas l'huile, n'oublie pas de renouveler les bobines de papier qu'il faut pour l'impression des dépêches, l'automatique fait un travail satisfaisant.

Le restaurant coopératif

Marcel est encore gérant de la *Coopérative*, institution bien particulière à la rédaction du *Devoir*. Il s'agit d'une coopérative du café . . . pas tout le café du Brésil.

L'immeuble du journal, rue Notre-Dame, entre les rues Bonsecours et de Berri, n'est pas à proximité des restaurants. Les nouvellistes commencent leur journée de bon matin, plus tôt que bien des artisans, dès 7 h. 30. Avant de se mettre en quête des dernières nouvelles locales, vers 10 heures, en se dirigeant qui vers l'hôtel de ville, qui vers le palais de justice et ainsi de suite, ils prennent leur café. La *Coopérative* le leur offre, moyennant finance, à prix modique. La *Coopérative* a des abonnés et des clients d'occasion. Ceux-ci paient leur café cinq sous la tasse; ceux-là paient vingt-cinq sous par semaine et il leur est permis de se servir de café tant qu'il y en a dans le percolateur commun. Marcel est le grand administrateur de la *Coopérative,* une coopérative d'un genre spécial puisque les profits — il y en a — ne vont pas aux coopérateurs mais à l'administrateur. Celui-ci admet que ses gains varient de 50 à 75 sous par semaine, si tous les consommateurs sont fidèles à payer leur écot. A même ses gains hebdomadaires, l'administrateur de la *Coopérative* doit cependant faire une réserve: ce qu'il faut pour le renouvellement des ustensiles et de la vaisselle. En définitive, la *Coopérative* serait une vraie coopérative.

Fin de carrière

Que deviennent nos garçons des salles de rédaction? Depuis vingt ans et plus j'en ai retrouvé plusieurs. Ils exercent les métiers les plus divers. Des anciens du *Devoir,* le plus âgé dont je me souvienne, était à l'emploi du journal quand celui-ci avait ses bureaux au no 71-a de la rue Saint-Jacques; il est maintenant mécanicien-dentiste. Un autre, fils de Belge, gère un hôtel de tourisme près de Mont-Laurier, après avoir été traiteur de pelleteries dans cette même région laurentienne. Un troisième est chauffeur d'autobus de la compagnie des Tramways, circuit Sherbrooke. Les rédacteurs du *Devoir* ont déjà eu comme garçons, pen-

dant plusieurs mois, un métis indien. et plus tard un jeune Juif, qui n'a pas trouvé au *Devoir* de préjugé antisémite. A seize ans, il confessait n'avoir aucun goût pour le métier de son père, boutiquier et prêteur sur gage, rue Graig. Il parlait un vague français.

Aucun de nos anciens garçons, même parmi ceux qui ont collaboré aux chroniques nécrologiques ou météorologiques, n'est à ma connaissance devenu nouvelliste, comme cela arrive parfois dans les journaux anglo-canadiens. Celui qui est resté le plus près de notre métier, le prédécesseur immédiat de Marcel, Lucien Lachapelle, est maintenant l'un des préposés au télégraphe automatique, dans les bureaux de la *Canadian Press*. La particularité de l'automatisme télégraphique c'est de ne pas être complet. La réception des dépêches seulement est automatique. Pour l'expédition, il faut un opérateur. Ainsi le goût de la mécanique peut mener assez loin un garçon de rédaction.

Emile BENOIST

Les aspects industriels d'un journal et le facteur humain

Il n'y a guère d'article plus répandu dans tout l'univers que le journal. On a calculé qu'en 1929, l'ensemble des journaux d'Amérique et d'Europe ont publié au delà de 300 milliards de pages. Au fond, pourtant, peu de choses sont aussi peu connues que le journal, même si l'on en trouve partout. On croit savoir comment il se fait parce que l'on rencontre parfois des gens qui ont l'air de flâner et dont on dit qu'ils ne font pas grand'chose, puisque ce sont des journalistes, et aussi parce qu'en passant rue Saint-Jacques, on aperçoit à la hâte d'énormes machines qui déroulent à toute vitesse d'immenses bobines de papier. Combien se doutent, par exemple, que du seul point de vue matériel, — et ce n'est pas le plus important, s'il est important, — le journal contemporain est une industrie?

De l'industrie, en effet, le journal d'aujourd'hui a plusieurs des éléments essentiels. Il exploite une matière première: la nouvelle. Il a une main-d'oeuvre: son personnel. Il a des usines: ses ateliers.

Matière première: la nouvelle

Il y a l'information locale, celle que le quotidien cherche et trouve sur place. Pour l'obtenir, l'extraire, la mettre en oeuvre, il lui faut des chercheurs, des reporters, des nouvellistes. Il y a l'autre information: celle de la province, celle du pays. Pour la découvrir, la rédiger, la transmettre, il y a des correspondants. Enfin, il y a l'information étrangère, celle qui vient de Paris et de Londres, du Cap et du Caire, de Melbourne et de Pékin; celle-là aussi il la faut, et c'est elle qui coûte le plus cher.

Toute cette matière première du journal, la nouvelle, est d'un prix de revient élevé. Ainsi, rien, qu'en 1929, un quotidien des mieux informés, le *Times,* de New-York, a payé au delà de trois quarts de million en frais de transmission de nouvelles étrangères. Il y a peu de quotidiens même modestes à qui cela coûte moins d'un ou de deux milliers de dollars par mois pour les dépêches du Canada et de l'étranger.

Plusieurs agences de presse recueillent et vendent une partie de la matière première des quotidiens: la nouvelle extérieure. Aux Etats-Unis, l'*Associated Press* distribue cette sorte d'information à plus de 1,900 quotidiens qui lui versent chacun de $5,000 à $75,000 par an pour ce seul service. Au Canada, la *Canadian Press* sert la nouvelle canadienne et étrangère à près d'une centaine de quotidiens, qui lui versent ensemble près du demi-million par an, pour en être renseignés. Ces agences, qui sont avec la *United Press* les principales de l'Amérique du Nord, centralisent les dépêches intercontinentales,

elles ont des sortes de chambres de compensation pour les nouvelles dans les principales capitales du monde.

Deuxième élément: la main-d'oeuvre

Le personnel d'un quotidien est assez nombreux. Il travaille sous une discipline sévère. Les temps ne sont plus à la bohème, dans les quotidiens. Le directeur et l'administrateur, dans leurs cabinets; le comptable et les caissiers dans leurs bureaux; les commis aux annonces, à leurs comptoirs de publicité; les agents de publicité dans les rues et les bureaux de la grande ville, à la recherche des clients éventuels; les nouvellistes jetés un peu partout à travers la ville; les rédacteurs à leurs tables de travail; les typographes à leurs machines à composer; les correcteurs à leurs gallées d'épreuves; les metteurs en pages, les stéréotypistes, les clicheurs, les compositeurs, les couleurs, les pressiers, les plieuses, les livreurs, les expéditeurs: tout cela forme un monde qui tisse en quelques heures chaque jour la trame d'une étoffe variée, moins fine que vivante et colorée, dont le lecteur voit l'endroit bien agencé, qui a l'air si simple, tandis qu'ils en ont, eux, noué infatigablement et en vitesse les brins compliqués, derrière le métier. Cette main-d'oeuvre complexe compte des techniciens, des spécialistes, des experts dont tout le travail doit s'adapter ensemble, à une heure donnée, et qui marchent sous une direction et une discipline ordonnées, ne laissant rien à la fantaisie personnelle, et dont la ponctualité et la rapidité d'exécution, malgré les circonstances les plus difficiles, les accidents imprévisibles, toujours à redouter, sont une des maîtresses exigences.

Le personnel des quotidiens est toujours varié et, relativement parlant, nombreux. A Montréal, une centaines d'hommes et de femmes, au moins, travaillent à faire un quotidien, s'il a son propre atelier. Il y a des journaux où ils sont trois ou quatre cents. Tel grand quotidien montréalais a une liste de paie hebdomadaire de plus de $15,000; cela fait trois quarts de million par an, rien qu'en salaires. Et tel quotidien de New-York a une liste de paie hebdomadaire de $155,000, ce qui fait au delà de 8 millions de dollars en un an. Si ce n'est de l'industrie...

Troisième élément: les ateliers ou l'usine

Nos quotidiens ont presque tous leur atelier à chacun; c'est une usine, petite, moyenne ou énorme, dont le produit, à l'état brut le matin, doit être achevé, le même après-midi. A sept heures du matin, pour un journal du soir, l'usine se met en marche, à deux heures, l'après-midi, le journal est fini, à trois heures il est imprimé, à quatre heures il est livré, à neuf heures du soir il est consommé, si l'on peut dire. Cela fait qu'en huit ou dix heures le journal est fait. Pour arriver à cette rapidité de travail, il faut l'usine, toujours trépidante et grondante, de jour ou de nuit, selon que le quotidien paraît le soir ou le matin, souvent jour et nuit, dans les très grandes villes. Cette usine est de fonctionnement délicat, tout s'y enchaîne à la seconde, pour qu'il n'y ait de retard sérieux nulle part, que tout marche à très vive allure. Il faut que les machines rendent le maximum de production dans le minimum de temps et que le coût de revient soit

le plus bas possible. Par conséquent, il y a nécessité d'une installation convenable, étudiée exprès pour faciliter la production rapide. Cette installation, mise autant que possible à l'abri du feu, on la loge dans une usine contiguë à des bureaux d'administration. Certains quotidiens ont des locaux somptueux, spécialement agencés par des architectes spécialisés dans ce genre de construction.

Dans cette usine au point, vaste ou modeste, mais toujours remplie de machines de tout genre, l'on trouve partout la fée moderne et silencieuse de l'électricité: elle meut machines à composer, linotypes, intertypes, monotypes, linographes, couleuses de caractères, machines à tailler le métal, à le fondre, à le forer, à le découper, fontaines de métal en fusion, presses à épreuves, presses rotatives géantes, dont chacune pèse de 60,000 à 300,000 livres, hautes comme des maisons, bruyantes comme des volcans en éruption. Il y a des rails, des wagonnets à voiturer les bobines de papier, des courroies mobiles pour transporter le journal imprimé vers les services de livraison, des clicheuses automatiques qui travaillent avec la rapidité de mitrailleuses, des machines à découper, à plier, à adresser, à compter, à mettre sous bande des milliers de journaux à l'heure, des ascenseurs, des moteurs électriques minuscules, moyens, géants, des tuyauteries, des canalisations électriques, des tableaux de distribution d'énergie hydro-électriques compliqués, et le reste. Il y a là des dizaines et des centaines de machines, toutes imaginées et fabriquées à une seule fin: hâter le moment où 25,000, 50,000, 200,000, un demi-million d'exemplaires et davantage seront dans la rue avec des nouvelles reçues dix minutes ou un quart d'heure au plus tard avant que, dans le sous-sol, ne grondent toute une batterie de rotatives.

L'argent et le journal

Tout cela ramène à l'un des éléments fondamentaux du quotidien contemporain, dans le domaine matériel: l'argent. Il en faut des sommes considérables, dans le journal-industrie, et même si le journal n'est pas tout à fait industrialisé. Rien que pour le papier à journal, par exemple, en 1929, les quelques 2,100 quotidiens d'Amérique ont dépensé au rythme de $600,000 par jour. Or le papier n'est qu'un des cent et un articles nécessaires à la fabrication d'un quotidien, — même s'il est le plus coûteux à de certaines époques.

Pour lancer un journal, il faut de l'argent. Les hommes d'affaires qui veulent pour toutes sortes de raisons, avouables ou inavouables, des quotidiens à leur dévotion; les partis politiques désireux de mener continuellement leur propagande parmi les masses; les hommes publics qui travaillent à propager leurs idées, leurs programmes d'une extrémité à l'autre du pays; les entrepreneurs en journaux qui veulent simplement faire de l'argent ou réussir des combinaisons au moyen de la presse; les hommes d'idées qui cherchent à répandre les leurs dans le public; voilà autant de gens qui lancent des journaux. Il n'y a guère plus de journalistes qui réussissent à fonder tout seuls un quotidien solidement assis; cela demande trop de fonds. La conception contemporaine du journal a changé les relations entre celui-ci et le journaliste qui le rédige. A l'heure présente, le journaliste est presque toujours à l'emploi du journal, au lieu d'y être le

maître, — sauf de très rares cas, isolés. D'autres que le journaliste sont propriétaires du journal où il est, lui, à traitement fixe.

Outre ces frais de lancement, le journal a besoin de fonds de roulement. Ils proviennent dans la masse des quotidiens, pour un quart ou un tiers au maximum de la vente du journal aux lecteurs et aux abonnés, et pour la plus grande part, des annonces payantes, de la publicité. Lucien Romier dit, à propos de la presse française, ceci, encore plus vrai de l'américaine et de la canadienne: "Du double travail de la fabrication matérielle et de la rédaction, absorbant des frais doublés, sort un produit, le journal, dont le prix de vente ne couvre ni les frais de fabrication, ni même parfois ceux de la rédaction. Pour réaliser un bénéfice, ou plus modestement assurer l'équilibre de ses dépenses et recettes, la presse doit donc ajouter au travail de rédaction, qui est sa raison d'être, et au travail de fabrication, une troisième industrie: la publicité" (*Explication de notre temps*, page 137). Thayer, dans son ouvrage: *Newspaper Management*, écrit en se fondant sur l'expérience américaine, que le cinquième au plus et même le dixième seulement des fonds de roulement du quotidien lui viennent de ses abonnés et de ses acheteurs au numéro. Selon l'ensemble des autorités, c'est "l'annonce qui rend possibles les profits des quotidiens". Autrement, comment pourraient-ils vivre à vendre 2 sous et moins l'exemplaire un journal où il entre du papier pour 2 ou 3 sous, très souvent, sans parler de la main-d'oeuvre, des frais de composition, d'information, etc.? On voit exceptionnellement un journal vivre sans publicité payée.

Tout ce qui précède démontre entre autre choses que le journal contemporain tient de l'industrie, du point de vue matériel, qu'il est en Amérique une industrie nouvelle et vaste, rémunératrice pour une partie des propriétaires de quotidiens, si, par le temps qui court, elle fait tout juste ses frais et, dans un très grand nombre de cas, ne couvre même pas tous ses frais. Cela explique que, de temps à autre, des quotidiens disparaissent, ou sont absorbés ou achetés par des concurrents plus heureux ou mieux pourvus d'argent liquide.

L'élément humain: le journaliste

Le journal, voit-on, a pris depuis vingt ou trente ans des allures d'industrie, même de grande industrie. Cela, du point de vue matériel. Mais ne faut-il envisager le journal que comme une machine à faire de l'argent? Ne doit-on juger un quotidien que du seul point de vue de la réussite matérielle, tout comme on juge une banque, une industrie de conserves, un commerce à sa feuille de profits? Un ancien propriétaire de quotidien aux Etats-Unis, M. Oswald G. Villard, a déjà répondu judicieusement à ces questions: "Comme les hommes ne vivent pas que de pain, de même les journaux ne se peuvent juger qu'au total de leurs recettes annuelles, du nombre de colonnes de publicité payante qu'ils insèrent en un an, non plus qu'au seul nombre, si étendu soit-il, de leurs lecteurs... Il y a une autre mesure: celle de la valeur morale... On ne doit se demander qu'en dernier lieu combien ils ont rapporté d'argent, mais d'abord et surtout quelles causes ils soutiennent, quel est leur but, quelle politique élevée ils appuient à l'intérieur, et

hors du pays, quel esprit de justice et de *fair-play* les anime..." *(Some Newspapers and Newspapermen)*. Et cela ramène à ceux qui font les journaux, ceux sans lesquels le journal n'existerait pas, les journalistes. Sans eux, le journal ne serait qu'une circulaire, il ne serait pas un journal. Les journalistes de carrière, attelés à une besogne dure, mais passionnante, n'ont pas d'ordinaire le profit matériel du quotidien dont ils prennent les plus larges responsabilités. Relégués à l'arrière-plan, très souvent, par des hommes d'affaires plus ou moins capables d'écrire et qui ne les paient pas toujours convenablement, dans les quotidiens les plus industrialisés et les plus riches, souvent forcés par l'anonymat, courant dans la plupart des quotidiens, à vivre toute leur vie dans l'obscurité, les journalistes "ne peuvent être leurs maîtres, exiger de leurs services ce qu'ils valent, comme font avocats, médecins, ingénieurs, etc. Ils sont sujets à toutes les limitations économiques imposées aux salariés". (R. P. Tracy, *America*). Néanmoins, "la conscience professionnelle est très éveillée dans ce milieu honnête, assidu, laborieux, où règnent l'esprit de corps et la camaraderie" (Léon Daudet, *Souvenirs*). Et si d'aventure vous avez rencontré pour vous faire mal juger les journalistes, quelque pauvre diable de nouvelliste ou de rédacteur de moeurs et de conduite douteuses, faites le compte des avocats interlopes, des médecins charlatans, des notaires infidèles, des industriels sans scrupule, des marchands habiles à l'excès, des banquiers et des courtiers marrons, des politiciens concussionnaires avant d'aller jeter la pierre aux journalistes et au journalisme à cause de quelques dévoyés qui vous ont dit être journalistes et que souvent le journalisme a vomis, si jamais ils y ont passé.

Un journaliste français, mort il y a douze ans, Robert de Jouvenel, a ainsi résumé la vie de ses camarades: "Essayer de tout savoir pour tout raconter, de tout apprendre pour tout vulgariser, de tout comprendre pour tout expliquer; ne se désintéresser d'aucun aspect de la vie, chercher la vérité à tâtons, mais d'un coeur obstiné, tâcher de vivre en avant de son temps, ne point mesurer son succès à sa fortune, être d'autant plus décrié qu'on a plus raison: tel est, je pense, le métier de journaliste. Tout compte fait, il en vaut la peine". (*Le Journalisme en XX leçons*). Rien que ces quelques lignes démontrent que si le journal du temps présent a des aspects de vaste industrie, il ne peut être, il n'est pas seulement industrie, usine, comptoir. Il y a le facteur intelligence, le facteur conscience, le facteur responsabilité morale, — même si d'aucuns paraissent l'oublier, l'ignorer, en faire table rase.

Georges PELLETIER

"Je veux faire du journalisme"

Les candidats au journalisme sont nombreux. Y a-t-il chose plus facile que le journalisme? Ce préjugé explique qu'il y ait tant de candidats au journalisme, même s'il ne rémunère pas toujours bien son homme.

Aussi, outre les gens qui, doués de quelque instruction et n'ayant pu réussir nulle part, postulent des emplois dans les journaux, il y a les jeunes gens désireux de se faire une place dans le journalisme. "J'ai du goût pour la littérature, je sais écrire, je veux faire du journalisme", disent ces jeunes gens. Il ne faut pas les écarter tout de suite, mais les examiner, voir leurs aptitudes, les conseiller, les diriger même, que ce soit vers le journalisme ou vers la porte par où doivent s'en retourner ceux qui n'ont aucun talent pour cela, — ce qui ne veut pas dire qu'ils n'en ont pas pour autre chose.

Le directeur, le rédacteur en chef, le secrétaire de la rédaction reçoit ces candidats, voit s'ils peuvent être utilisables un de ces jours, s'il y a chez eux ce qu'il faut ou à peu près pour devenir journaliste acceptable. D'ordinaire, le jeune homme croit savoir très bien le français et l'anglais, — s'il avait dix ans de plus, il parlerait autrement et dirait: "Je crois que je les sais assez bien, mais vous verrez", — pouvoir écrire bien, être capable, avec quelques années d'entraînement, de faire un journaliste acceptable. Aurait-il tout ce qu'il dit, cela signifierait-il qu'il est apte au journalisme?

Ne parlons pas de ces étrangers qui, à peine entrés chez le directeur, le rédacteur en chef ou son adjoint, disent avec quelque morgue: "Monsieur, vous avez besoin d'un très bon collaborateur. Je suis l'homme qu'il vous faut. J'ai fait un stage dans plusieurs quotidiens de France, j'ai collaboré régulièrement à l'*Echo de Paris,* au *Temps,* à la *Dépêche* de Toulouse, à plusieurs revues, mais j'ai dû venir au Canada pour des raisons d'ordre personnel et je me mets à votre disposition, sachant que votre journal est le premier de Montréal". Un peu de flatterie... Vous lisez régulièrement les journaux de là-bas et jamais vous n'y avez vu la signature de ce monsieur. Mais a beau mentir... Cette sorte de candidats est de plus en plus rare car, d'ordinaire, ils ne se font agréer nulle part. Les candidats dignes d'attention sont plus jeunes, ils n'ont été d'aucun grand quotidien étranger ou canadien, — même en imagination. Et ils sont plus modestes. Vous ne le sentez pas désireux de prendre les plus hauts emplois sans connaître le premier mot d'un journal. Imaginons ce dialogue, fondé sur les conversations échangées d'ordinaire entre un secrétaire de rédaction et un jeune homme désireux de faire du

journalisme, au *Devoir* par exemple.

* * *

Le jeune homme. — J'ai du goût pour la littérature, je sais assez bien écrire, j'aime cela, je veux gagner ma vie dans les journaux. Avez-vous une situation vacante, pour moi?

Le secrétaire de rédaction. — Vous avez fait des études? Lesquelles?

Le jeune homme. — Un cours d'étude complet, — cours commercial et études classiques. Je sais très bien le français et l'anglais...

Le secrétaire de rédaction. — Heureux jeune homme! Après vingt ans de travail et davantage, les journalistes de carrière doutent qu'ils sachent même bien le français. Et pour ce qui est de l'anglais...

Le jeune homme. — Je voulais dire que je parle convenablement les deux langues...

Le secrétaire de la rédaction. — Et la grammaire française, la savez-vous? Et la syntaxe? Et l'analyse logique? Le tout n'est pas de savoir bien parler: il faut aussi savoir convenablement écrire.

Le jeune homme. — J'ai eu des prix de composition et de narration, au collège. Et aussi de discours.

Le secrétaire. — Fort bien. Mais, pour réussir dans le journalisme, il ne s'agit pas d'être un fort en thèmes ou en discours.

Le jeune homme. — J'ai compris. Dites-moi, monsieur: que faut-il donc que je sache pour devenir journaliste? Et pourrais-je faire ma vie dans les journaux?

Le secrétaire. — Mon ami, parlons net. Si ce qui vous préoccupe d'abord, c'est le traitement, je crains fort que le journalisme ait tôt fait de vous rebuter, même si vous avez un talent transcendant. Si le journalisme, assez souvent, fait vivre son homme, jamais il ne l'enrichit. Connaissez-vous un journaliste à la fois honnête et riche?

Le jeune homme. — Mais M. X? M. Z? Ne dit-on pas qu'ils sont millionnaires, ou presque?

Le secrétaire. — Entendons-nous. Ce sont des hommes d'affaires qui ont des quotidiens à eux et y emploient des journalistes. L'homme d'affaires peut s'enrichir à exploiter des journaux comme il exploiterait des mines — il exploite même parfois le journalisme et les journalistes, — mais il reste homme d'affaires. Ce n'est pas un journaliste: c'est un entrepreneur en journaux. Il se sert de journaux qu'il a pour avancer ses propres affaires, — elles ne sont pas toujours propres, — mousser ses projets, aider ses combinaisons, les pousser. Il ne fait pas de journalisme. Il n'écrit pas. Si c'est cela que vous voulez devenir, prenez la route des affaires, achetez des journaux, faites des marchés, dédaignez les journalistes, menez-les comme des tâcherons. Vous vous enrichirez du fruit de leur travail, peut-être. Mais vous ne serez pas journaliste.

Le jeune homme. — Pour devenir journaliste, que me faudrait-il?

Le secrétaire. — De l'instruction: une instruction solide, aussi complète qu'il se peut; s'il y a moyen, des études classiques, encore que cela ne soit pas du tout indispensable; l'on a vu des maîtres journalistes qui se sont formés tout seuls, — ainsi Louis Veuillot, d'autres que vous connaissez de réputation, ou pour les avoir lus: de la culture, de plus en plus poussée, approfondie en même temps qu'étendue. Rien de ce qui est humain ne doit vous

être étranger; du goût pour le travail. Il est peu d'endroits où l'on travail aussi dur, de façon aussi suivie que dans les journaux, — et à toute pression; une intelligence vive, qui s'adapte promptement à tout, se débrouille partout, n'est jamais prise sans vert; de l'esprit d'initiative; du caractère. Le tout n'est pas de savoir écrire, d'avoir de la culture; il faut savoir résister aux pressions malhonnêtes, à la propagande intéressée, aux avances que l'on vous fera. Du jugement: un jugement sain, équilibré, qui vous fasse distinguer à vue de nez le vrai du faux, le bien du mal, le réel de l'impossible, la cause juste de la douteuse, l'intrigant de l'homme droit; une excellente formation morale, — ce qui veut dire de la probité intellectuelle, de la probité tout court, fondée sur l'esprit chrétien; du tact et de la franchise; une ambition légitime, ce qui signifie que jamais elle ne doit être effrénée, être de l'esprit de domination; le souci de la chose publique...

Le jeune homme. — Mais, s'il faut tout cela, qui donc peut être journaliste? Et, si j'ose dire, vous-même...

Le secrétaire. — Vous avez raison. Mettons que je sois à tracer le portrait du journaliste idéal, de ce qu'il faudrait que soient les journalistes. Je n'ai pas fini: permettez que je continue. J'ajoute qu'il faut aussi la bonne foi, la plus nette et la plus entière, celle qui vous oblige par une pente naturelle de l'esprit à réagir contre vos préjugés, à rendre justice même à qui est incapable de vous la rendre à vous-même, à être juste même pour ceux qui peuvent vous avoir insulté, calomnié; le calme de l'esprit, qui vous empêche de vous emporter, refrène les écarts possibles de votre plume, vous empêche d'user, d'abuser des gros mots, des injures. Et puis...

Le jeune homme. — Je croyais que tout cela suffisait.

Le secrétaire. — Non pas. Si vous voulez faire du journalisme, il vous faut une faculté, ou plutôt un don essentiel, fondamental, qui manque à tant et tant de gens entrés dans les journaux et qui, n'y avançant guère, s'en dégoûtent et en sortent enfin, à l'avantage de qui les emploie et de qui les lit: *le sens de la nouvelle.* Car le journaliste travaille sur l'actualité, sur ce qui arrive aujourd'hui et dont il doit dégager la leçon; que ce soit fait-divers, grand événement, le rédacteur doit saisir l'importance du fait, de l'événement. Or, bien des gens au nez desquels il s'en produit un peuvent avoir la tournure d'esprit philosophique qu'il faut pour bien raisonner là-dessus; mais ils ne saisissent pas l'élément nouvelle: c'est dire qu'ils ne sont pas aptes au journalisme.

Le jeune homme. — Mais pourquoi? S'ils savent écrire, s'ils ont une plume vive, originale...

Le secrétaire. — La nouvelle n'est pas de la littérature. Et le meilleur des littérateurs peut être le plus pauvre journaliste. Le journaliste débute d'ordinaire par le récit de la nouvelle, avant de passer à l'interprétation de la nouvelle, — ce qui est de la rédaction à proprement parler. Pour raconter la nouvelle, il faut la trouver, l'extraire à l'état brut, la saisir sur le vif, tandis qu'elle est inédite, neuve, fraîche, pas même mûre. Cela exige un don à part, un flair spécial. Ce flair, c'est une qualité de discernement telle que, dix ou vingt faits survenant çà et là, le véritable journaliste les voit arriver, les devan-

ce presque, les série à mesure qu'ils arrivent, les place par rang d'importance, donne au fait-divers ordinaire une menue place, au véritable événement lourd de sens la plus large place, en dégage toute la portée.

Le jeune homme. — Vous me faites comprendre que le journalisme n'est pas la chose facile que l'on prétend.

Le secrétaire. — Et qui prétend qu'il soit si facile que cela? Ceux qui n'en ont jamais rien su, n'y ont jamais pensé même. Il y a des centaines d'hommes qui portent le titre d'avocats. Combien le sont vraiment? Combien de médecins qui le soient autrement que de nom? De même pour les journalistes, mon ami. Bon nombre d'hommes vivent du journalisme, — ou en sortent. Tous ceux qui y ont passé savent quelle occupation absorbante c'est, quel métier terriblement exigeant. Seuls ceux qui n'ont aucune idée de ce que c'est trouvent le journalisme facile parce que *"le premier venu qui a de l'audace et un chiffon de papier met dessus ce qui lui vient et le voilà journaliste"*, selon l'amère constatation de Barbey d'Aurevilly. Journaliste, mais c'est un des titres les plus souvent usurpés du monde, mon ami; ce qui ne veut pas dire que les usurpateurs de ce titre en acquièrent aussi facilement la qualité, les dons, la tournure d'esprit.

Le jeune homme. — Et si l'on a certaines des qualités, des dons, des facultés que vous énumérez?

Le secrétaire. — On peut alors devenir, à la longue, à force de labeur, de patience, d'études continues, bon journaliste, pourvu qu'à cela s'ajoutent le sens de la langue dans laquelle on écrit, la détermination de se perfectionner sans cesse, et aussi, — détail qui n'est pas négligeable, — une bonne santé. Car le journaliste travaille sous pression constante; il court risque de s'user vite à cette tâche, s'il ne fait attention à son hygiène personnelle, s'il ne sait alterner la distraction et le travail, la tension, la détente, s'il est privé de sommeil ou s'il est battu d'insomnie, s'il souffre de quelque mal chronique sérieux, s'il est d'une excessive nervosité.

Le jeune homme. — Mais tout cela ne devrait-il pas conduire, sinon à la fortune, du moins à l'aisance?

Le secrétaire. — J'allais omettre de vous dire qu'une des qualités nécessaires à quiconque entre dans les journaux un tant soit peu respectables pour y passer sa vie, c'est de savoir se contenter de la médiocrité de fortune. A travailler autant hors d'un journal qu'il travaille au journal, un homme de talent moyen ferait assurément plus d'argent. Il est bon de penser à cela avant de se décider à faire sa carrière dans la presse. Il est toujours temps d'en sortir, certes, si les conditions financières n'y sont pas ce qu'on voudrait qu'elles soient, à cause de ses charges de famille, des enfants qui viennent, des parents vieillissants et qu'il faut aider. Aussi nombre de gens qui eussent fait de bons journalistes, qui l'étaient même, ont dû, un jour, quitter le métier qu'ils aimaient pour se chercher un emploi plus lucratif ailleurs. Ils y ont réussi, pour la plupart, même s'ils regrettent le temps où ils travaillaient dans les journaux. Ils seraient probablement rendus plus loin, ils seraient déjà mieux pourvus qu'ils ne le sont encore, s'ils n'avaient passé dix, douze, quinze ans dans un jour-

nal. Cela les a aidés à se développer, à coup sûr, mais, ailleurs, d'autres les ont devancés. Ce qui veut dire que dès avant d'entrer dans le journalisme quotidien il faut que vous pensiez à l'avenir. Si vous n'estimez pas devoir courir le risque de ne jamais connaître la large aisance, si vous craignez la perspective d'une gêne relative, réfléchissez bien. Il y a des compensations, certes, dans le journalisme mais qui ne se monnayent pas.

Le jeune homme. — Alors, si je vous ai bien compris, je deviendrai journaliste avec du courage, de la persistance, du caractère et de la santé, de l'instruction et le goût d'apprendre, le sens de la nouvelle et celui de la langue française, l'adaptation aux circonstances, de la rapidité et de la ponctualité, au travail, l'ambition de développer et de perfectionner mes rudiments de culture; et aussi si je sais me contenter de mon sort tout en ayant l'ambition de réussir, si j'ai de l'esprit public et des connaissances variées, si je joins à cela une bonne formation morale...

Le secrétaire. — Vous savez résumer une conversation; c'est déjà bien.

Le jeune homme. — ....quant au salaire, je me contenterai de peu pour débuter. Quand dois-je commencer? Je suis prêt...

Georges PELLETIER

Le programme de 1910

Une pièce à relire

C'est sous le nom de la Publicité *que fut lancée l'entreprise dont le* Devoir *est l'une des manifestations principales.*

Voici l'essentiel de la brochure de propagande où les fondateurs de l'oeuvre exposaient leur programme et sollicitaient la collaboration du public.

Nous soumettons sans inquiétude cette pièce au jugement du public de 1935. Nous n'avons pas fait tout ce que rêvaient les auteurs du programme; mais nous pouvons tranquillement affirmer que nous sommes restés fidèles à leurs idées maîtresses.

Que l'on en juge plutôt par soi-même:

Programme social

Dans l'ordre social, les fondateurs de l'oeuvre se proposent un travail de propagande générale, dont voici les grandes lignes:

Enseigner au peuple canadien-français un patriotisme raisonné et agissant qui lui fasse connaître, aimer et pratiquer ses devoirs nationaux: la conservation de sa foi et de ses traditions, la connaissance véritable et la revendication énergique de ses droits constitutionnels, le respect des sentiments légitimes des autres races, le développement de ses facultés intellectuelles propres, l'attachement au sol, une participation active et intelligente à la vie nationale et au mouvement économique du pays.

Former une classe dirigeante capable d'éclairer et de guider le peuple et de lui fournir des mandataires se recommandant par leurs principes sociaux, leur probité, leur désintéressement, la fermeté de leur caractère et leur compétence intellectuelle.

Combattre la vénalité, l'insouciance, la lâcheté, l'esprit de parti étroit et avilissant, afin de rendre la vie publique accessible aux hommes honorables et désintéressés et difficile aux politiciens de métier ou d'occasion.

Créer et alimenter une opinion publique forte et libre qui assure l'indépendance des magistrats, l'incorruptibilité des gouvernants et l'intégrité du suffrage populaire.

Rechercher la solution du problème social dans l'application des principes catholiques tels qu'exposés par Léon XIII et dans l'établissement des oeuvres syndicales et coopératives.

Arrêter l'envahissement des fausses doctrines sociales et religieuses, non par la seule négation, mais par des réformes réelles et nécessaires, qui prouvent au peuple que le ca-

tholicisme n'est l'ennemi d'aucun progrès véritable.

Elever le niveau moral et intellectuel de la race en développant dans toutes les couches sociales, et principalement dans la jeunesse qui sera la classe dirigeante de demain, le goût de l'étude, la passion des idées nobles, l'attachement aux principes, le sentiment de l'honneur et de la probité.

Encourager la production des oeuvres artistiques, littéraires et scientifiques; les épurer par une critique intelligente et former ainsi le goût du public.

Programme politique

Dans le domaine politique et constitutionnel, la *Publicité* travaillera à la conservation ou à la conquête des principes et des mesures que voici:

Politique fédérale

Autonomie la plus complète pour le Canada, compatible avec la fidélité à la Couronne britannique.

Autonomie des provinces canadiennes, dans l'esprit des auteurs de la Constitution.

Respect des droits des minorités, catholiques et protestantes, en matière d'enseignement religieux et ethnique.

Dualité des langues dans les services publics, afin de sauvegarder l'unité nationale et l'équilibre économique de la Confédération; répartition plus équitable des subsides fédéraux destinés à cette fin.

Contrôle efficace des services publics: chemins de fer, navigation, télégraphes et téléphones.

Politique provinciale

Colonisation intense, efficace et durable de la province de Québec.

Administration et mise en valeur du domaine national — terres publiques, forêts, mines, forces hydrauliques — suivant des méthodes propres à donner à l'Etat des revenus abondants et à l'industrie, au commerce et au travail national une source d'alimentation féconde et inépuisable.

Garantie au capital, étranger et canadien, d'une législation saine et d'une administration honnête et intelligente qui stimule le développement des ressources naturelles de la province.

Diffusion dans toute la province de l'enseignement populaire des sciences appliquées à l'agriculture et à l'industrie.

Relèvement de la situation morale et pécuniaire du corps enseignant.

Respect de l'autorité de l'Eglise et des droits du père de famille dans l'enseignement public.

Maintien des droits et des privilèges de la minorité protestante.

Action extérieure

La province de Québec étant le berceau et le foyer naturel de la race, la *Publicité* y exercera son action principale; mais elle étendra ses opérations et sa propagande au milieu des groupes français des autres provinces canadiennes et des Etats-Unis. Elle tiendra ces colonies éparses en contact plus intime avec la province-mère et contribuera à donner à la population française d'Amérique toute l'unité d'action et la force coopérative compatibles avec la diversité de situation politique de chacun de ces groupes — cette cohésion, toute morale, ne devant, du reste, jamais tendre à mettre nos nationaux en conflit avec les lois et la constitution des pays divers qu'ils habitent.

Moyens d'action

La *Publicité* se propose d'exercer son action en publiant et en répandant dans le peuple des livres, des brochures, des revues et des journaux tendant à la diffusion et au triomphe de ses idées.

Elle organisera des conférences et des concours littéraires, scientifiques, sociaux et politiques, et publiera les plus remarquables de ces travaux.

Journal

Convaincu que le journal est devenu, pour le bien comme pour le mal, l'agent le plus efficace de pénétration des idées, les directeurs de la *Publicité* ont décidé de commencer leur oeuvre par la fondation d'un journal quotidien, à Montréal. Ils en ont confié la direction à M. Henri Bourassa qui s'est assuré le concours d'un personnel de rédaction tel qu'aucun autre journal canadien-français n'en a connu depuis longtemps.

On peut affirmer que ce sera le journal français le mieux rédigé et le plus intéressant du Canada, sinon d'Amérique.

Comme genre il diffèrera essentiellement des journaux actuels.

Laissant de côté les images, les racontars sensationnels, la chronique scandaleuse des cours de police, des tripots et des carrefours, et le récit banal des fêtes de famille, il fera la plus large place possible aux idées et aux faits propres à répandre sa doctrine, à intéresser les gens intelligents et à alimenter une saine opinion publique.

Ce journal sera à la fois un vulgarisateur d'idées et un organe de combat.

Inutile d'ajouter qu'il sera absolument indépendant des partis politiques et de toutes influence financière, et qu'en matière religieuse il sera soumis de coeur et d'esprit à l'autorité de l'Eglise.

Il s'efforcera de maintenir un ton élevé, d'éviter les injures et les personnalités; mais il ne restera pas dans les généralités et les hauteurs inaccessibles. Organe militant, il traitera les questions concrètes dans une langue claire et ne craindra pas la lutte pour la défense de la vérité et de la justice. Exposant des principes vrais et nécessaires, il en réclamera l'application pratique, soutiendra l'action des hommes et des partis qui travailleront à leur triomphe et combattra ceux qui leur feront obstacle ou violence.

II. LES ATELIERS

Voilà la copie qui monte...

Le matin, à 7 heures et demie, la salle de rédaction est encore à peu près déserte. Les pupitres sont encombrés de paperasses, un peu plus qu'hier, un peu moins que demain, mais veufs de leurs nouvellistes. L'heure d'arrivée est fixée à 7 heures 30. Ceux-ci ne paraissent comme de raison que cinq minutes passé la demie.

Pour l'agrément du seul chef du service des nouvelles, roi solitaire dans son royaume à cette heure matinale, une voix de stentor retentit dans ce désert: *Copie!*

La voix vient d'en haut, ce qui l'autorise sans doute à prendre ce ton de commandement. C'est le prote qui clame et qui réclame: *De la copie!*

Le prote crie ainsi à travers une ouverture. Pour lui, elle est pratique dans le plancher de l'atelier de composition; pour le chef des nouvelles, elle se trouve au plafond de la salle de rédaction. Einstein ne manquerait pas de voir là une autre preuve de sa théorie de la relativité.

Cette situation relative n'est pas sans importance pour qui veut démêler un peu le mystère de la fabrication d'un journal. La rédaction étant en bas et la typographie au-dessus, comme ce sont les typos qui doivent composer la copie, il faut que la copie monte. Elle accomplira son voyage ascensionnel et vertical dans la "boîte" qu'un jeu de cordes toujours usées et de poulies criardes hissera et descendra. La "boîte" passe par la même ouverture que les clameurs du prote.

Nous venons de parler de la "boîte" et de dire que la "copie" des journalistes est "composée" par les typos. Pour le bénéfice du profane des définitions de termes s'imposent tout de suite.

La "copie" d'un journaliste c'est le papier qu'il a écrit sur n'importe quoi. La "copie", ça peut être une nouvelle à manchette, un entrefilet, un fait divers tout aussi bien qu'un premier-Montréal. La "copie" d'un journaliste, ça n'est jamais quelque chose qui a été copié ailleurs, bien que ciseaux et pot à colle n'aient pas été inventés pour rien. L'article d'un journaliste ne saurait cependant être une composition au sens que donne à ce mot par exemple un élève de belles-lettres, fort en "composition française". Un journaliste n'a pas le temps de composer. Du reste, la composition typographique lui semble suffire à sa prose.

Le typographe compose la "copie" parce qu'au sens même du dictionnaire, composer c'est assembler des caractères.

La "boîte"? En argot, ce mot est pris dans deux acceptions bien distinctes. La "boîte", c'est la salle de rédaction à laquelle il faut rappliquer tous les matins, et par extension la maison du journal. La "boîte", c'est encore le véhicule à copie dont nous avons parlé plus haut.

Le grand art d'un chef des nouvelles c'est d'avoir toujours assez de "copie" pour satisfaire les exigences du prote et la voracité des typographes, sans sacrifier l'intérêt proprement dit journalistique du journal qu'il fait. Ca n'est pas facile.

La "copie" d'un journal ne se fabrique pas en effet tout d'un coup, le matin, pour être remise en bloc à la composition. De fabriquer ainsi un journal, la recette serait trop simple. Le résultat en serait décevant aussi car les nouvelles de la première heure, c'est-à-dire de 7 heures 30 le matin, ne sont plus de la dernière fraîcheur à midi.

Pour régulariser le débit des eaux des rivières, le génie civil a inventé les bassins d'alimentation et de retenue. Le pupitre du chef des nouvelles, dans une rédaction, remplit à peu près les mêmes fonctions à propos du débit de la "copie" des reporters vers la composition.

Le débit de la "copie" doit sans cesse être retenu mais ne jamais cesser. Si la "copie" manque là-haut, la voix du prote répète le cri du matin: *De la copie!*

Laissons au chef des nouvelles lui-même, Louis Robillard, que nous dénommerions volontiers Louis le Calme, dans la dynastie des chefs des nouvelles qui se sont succédés au *Devoir*, le soin de dire comment il s'arrange pour satisfaire, en même temps que sa concience de chef consciencieux, les exigences d'un prote aussi tonitruant que Beaudet et ses typos non seulement *copievores* mais voraces.

Constatons simplement le fait que Louis Robillard, quotidiennement, monte de la copie. Il a le contrôle, puisque ce mot semble s'imposer de nos jours, de tout ce qui a trait à l'information, sauf peut-être le sport et la finance. Allons voir ce qu'il advient de la copie, une fois qu'elle est montée.

La "boîte", ce véhicule qui va verticalement, de la rédaction à la composition, aura déjà fait comprendre ce que c'est que de la "copie montée".

Sur le "clou"

De la copie montée, c'est de la copie sur le clou; il s'agit d'un véritable clou, l'un des clous plantés tête en bas, sur le bureau de Beaudet, le prote.

Le prote, nous l'avons dit, c'est le chef des typos. Au *Devoir*, le prote c'est Beaudet. Dans le cours ordinaire de la vie, on dirait M. J.-Odilon Beaudet.

Il y a bien des façons d'apprécier de la "copie" mais deux principales, que nous désignerons: la valeur intrinsèque et la valeur extrinsèque, celle-là valeur de qualité, celle-ci valeur de volume.

Chez les courriéristes du parlement, à Ottawa, il en est un qui est depuis longtemps fameux par une phrase qu'il répète quotidiennement. Quand cet homme a terminé sa lettre à son journal, que le tout est bien rangé dans une enveloppe, il soupèse celle-ci avant d'y apposer des timbres-poste. Selon le poids, il la juge: "J'ai une bonne lettre aujourd'hui" ou "j'ai une lettre ordinaire". C'est la valeur ex-

trinsèque de ses lettres qui impressionne cet homme.

De même pour le prote dans un atelier de composition. C'est la longueur d'un *papier* et non pas sa valeur comme nouvelle ou comme article qui lui dit de quoi. Cela se comprend d'ailleurs, car pour alimenter ses voraces compositeurs, il lui faut beaucoup de copie. En tant que prote, la valeur intrinsèque de cette dernière ne l'intéresse pas. Une nouvelle sensationnelle en dix lignes, ça n'est tout de même que dix lignes à composer. Un linotypiste aura expédié cela en trois minutes.

Autrefois, bien avant que le *Devoir* ne fût fondé cependant, la composition typographique ne se faisait qu'à la main. Un typographe, tenant dans la main gauche une sorte de règle à gouttière que l'on nomme composteur, pige de la main droite des caractères dans les cassetins de la casse. Le composteur rempli de composition, le typo va déposer son "paquet de caractères" dans une sorte de planche à rebords, la "galée", disposée sur le marbre du metteur en page. Une "galée" est approximativement de la longueur d'une colonne de journal.

Des épreuves de chaque "galée" se tirent au moyen d'une presse à bras et vont à la correction des épreuves, au chef des nouvelles, au secrétaire de la rédaction. Les diverses corrections indiquées sur les épreuves se font sur le métal et la composition est prête à mettre en page.

Les typographes qui composent un journal sont aujourd'hui des "opérateurs" qui jouent de la linotype ou de la monotype.

Quant au travail à la main, on n'y a plus recours que pour la fabrication de certains titres et de parties d'annonces. Les vignettes, tant pour l'illustration de l'annonce que de la nouvelle, sont d'abord clichées à part, au moyen de "flans", ainsi que nous l'avons déjà dit. Les flans sont fournis par les agences de publicité ou les agences de photogravure. On en fabrique aussi à la clicherie du *Devoir*. Nous aurons, plus loin, l'occasion de dire comment.

Un regard en arrière

Le *Devoir* est maintenant composé avec des machines absolument modernes, la dernière qui est entrée à l'atelier est même du type le plus récent. Il n'en était pas de même en janvier 1910.

M. J.-O. Beaudet, employé de la première heure, est entré au service du *Devoir*, comme prote, le 6 décembre 1909. Le journal ne devait paraître qu'en janvier suivant; il fallait tout de même organiser auparavant l'atelier, faire l'inventaire de l'ancien *Nationaliste* dont le *Devoir* héritait.

Le *Nationaliste* avait son atelier, rue Sainte-Thérèse, dans une vieille maison qui se trouvait sur l'emplacement du nouveau palais de justice. Le *Devoir*, édité par la *Compagnie de Publicité, à responsabilité limitée*, s'installait, rue St-Jacques, au No 71-A. L'atelier de la rue Sainte-Thérèse était modestement outillé: deux antiques monolines — la monoline fut la première machine à composer — une presse désuète, quelques fontes de caractères, pour les titres et les annonces. La presse fut abandonnée mais les monolines et le caractère servirent à imprimer le *Devoir*. Une presse achetée d'occasion fut installée, rue Saint-Jacques.

M. Beaudet dit qu'il y avait tellement de monde au *Devoir* quand

parut le premier numéro du journal, qu'il eut toutes les peines à se rendre de la composition jusqu'à la presse. Le garçon qui sortit de la cave avec les premiers exemplaires les vendit à prime, de 50 cents à 6 dollars. Ce premier numéro, qui n'était que de six pages, fut tiré à plus de 40,000. Les clichés avaient été conservés. Ils furent remis sous presse trois jours de suite.

Le *Devoir* avait été fondé en pleine agitation politique. C'était à l'avant-veille des élections fameuses de 1911. Les abonnements arrivaient chaque jour par centaines. Malheureusement, la livraison postale laissait à désirer. Des sacs entiers d'exemplaires du *Devoir* restaient, disait-on, à l'hôtel des postes au lieu d'être expédiés à destination. Tout finit par s'arranger cependant.

L'atelier fut bientôt amélioré. Trois linotypes d'occasion vinrent s'ajouter aux deux monolines qui furent à leur tour remplacées par deux autres linotypes. En marge de l'imprimerie du journal s'organisa, par suite de l'achat d'une monotype et d'une presse à cylindre, un atelier de travaux de ville. L'un des premiers travaux de cet atelier fut l'impression du discours prononcé par M. Henri Bourassa, à Notre-Dame, au cours du congrès eucharistique de Montréal. Cette brochure connut quatre éditions, au total de 35,000 exemplaires.

La composition d'aujourd'hui

Pour le journal même, l'atelier dispose de six linotypes. Au besoin, en cas d'urgence par exemple, une autre linotype et deux monotypes, réservées généralement pour les travaux de ville, peuvent également travailler à la composition du journal.

Nous avons indiqué comment la "copie" des reporters est montée graduellement par le chef des nouvelles. La page éditoriale se fait de la même façon, avec cette différence que la "copie" est parfois rédigée la veille. Le rédacteur en chef, M. Omer Héroux, monte encore à l'avance la "copie" de collaborateurs occasionnels ou certaines reproductions. La page féminine se fait en partie d'avance et en partie le jour même. Les pages du sport et de la finance sont évidemment rédigées le jour même.

La mise en page

La composition typographique est faite. Les galées, remplies de colonnes de caractères, ont été, après correction et revision, déposées sur le marbre du metteur en page.

Pour ne pas induire le profane en erreur, notons que le "marbre" est maintenant de fonte ou d'acier. C'est une table à chariot, parfaitement polie et plane, de façon que les caractères mis en pages soient tous à la même hauteur, parfaitement de niveau. Autrement l'impression ne serait pas possible.

Selon les indications du chef des nouvelles, soit que celui-ci soit présent ou qu'il ait donné ses ordres par écrit, la matière est disposée, colonne par colonne, dans un cadre en acier que l'on appelle forme. L'intérieur d'une forme a les dimensions d'une page de journal. Quand une forme est remplie, on la serre fortement à l'aide de coins métalliques et de clefs spéciales,

pour que toute la matière typographique fasse bien corps avec le cadre. Le metteur en page et son aide passent un planeur en bois sur la surface des caractères, frappant dessus à grands coups de maillet. Il s'agit d'empêcher les caractères de gondoler dans la forme. On serre encore énergiquement. Le tout doit en effet être manipulé sans qu'aucun des caractères ne bouge. La page est prête à passer à la clicherie. On la véhicule sur le marbre à chariot.

Toutes les pages ne descendent pas à la même heure, comme de raison. Certaines sont prêtes tôt dans la matinée, vers 11 heures, par exemple, la page féminine, puis successivement la page des sports, les pages qui contiennent les premières nouvelles du matin, puis la page du commerce et de la finance, la première et la deuxième pages, enfin, la page trois, que l'on appelle, en termes de métier, la *dernière page,* parce qu'elle est la dernière à se rendre à la clicherie.

Le chef des nouvelles assiste généralement à la mise en page de la dernière. C'est à ce moment-là qu'il surgit parfois, assez souvent même, des conflits entre ces deux puissances que sont le prote et le chef des nouvelles. En principe, le chef des nouvelles est le maître de la mise en page. Le prote partage cependant avec lui la responsabilité de faire passer la dernière page à la clicherie à l'heure convenue, à 1 h. 45, 2 heures au plus tard. Deux heures dans la composition du journal, c'est l'heure *zéro.*

Il arrive cependant que précisément à cette heure-là, le chef des nouvelles ait une nouvelle importante à faire passer, quand ça ne serait qu'en cinq lignes. Le prote se rebiffe, car pour lui, en tant que prote, la "copie" n'a qu'une valeur typographique. Et sa dernière forme doit descendre à l'heure.

En vingt-cinq ans, le *Devoir* n'a connu qu'un prote mais plusieurs chefs des nouvelles. Sous tous les chefs des nouvelles, il y eut de legers conflits avec le prote. Il ne s'ensuit pas que Beaudet ait mauvais caractère; mais il tient à ne pas être en retard. C'est du reste la tradition du métier: éviter le retard, toujours!

Si retard il y a — et le fait se produit — le conflit s'éternise chez le directeur. Car il s'agit de départager les responsabilités. Qui doit répondre du retard? Un chef des nouvelles ne doit manquer aucune nouvelle, mais il n'a pas droit de causer un retard au prote. Celui-ci doit de son côté faire composer toutes les nouvelles que lui donne le chef, mais sans retarder la fermeture de la dernière page. Il doit être prêt à faire face au "coup de feu", à la composition d'une nouvelle qui survient en toute dernière heure.

Notre directeur. M. Georges Pelletier, disait un après-midi, à la salle de rédaction, en présence du prote et du chef de nouvelles, qui lui est rarement arrivé de pouvoir établir, dans le cas d'un retard, lequel des deux il devait tenir responsable. C'était d'ailleurs la même chose du temps des autres chefs des nouvelles. Et c'est ainsi partout. Mais que de retards évités à cause de la bonne volonté, de l'ingéniosité du chef d'information et du prote, — il faut reprendre une page, parfois, mais avec quel entrain, quelle hâte et comme toutes les secondes comptent, comme on les coupe en quatre pour arriver à l'heure!..

Emile BENOIST

Le travail du linotypiste dans un quotidien

Au lendemain des *Souvenirs d'un typographe,* dans le *Devoir* du 18 janvier 1930, un ami — pourquoi ne pas le nommer? — M. Fernand Caillet, instituteur à l'Ecole d'imprimerie de l'Ecole technique, ajouta, après m'avoir félicité de mes souvenirs: "J'espère avoir le plaisir de me réjouir à nouveau de vos rétrospectives à l'occasion des noces d'argent du *Devoir,* et je n'ajoute même pas comme vous... "si nous vivons encore". Avons-nous aucune raison de mourir?"

J'étais loin de penser à ce moment-là qu'au 25e anniversaire, on me demanderait un article sur le travail du typo. Je voudrais voir cet ami tenir la plume à ma place pour vous donner un article technique comme il a le don d'en écrire. Comme tous les autres membres de la famille du *Devoir,* je veux essayer de faire ma part pour ce numéro anniversaire. Si ces lignes ne satisfont pas pleinement ceux qui me liront, je les invite à me rendre visite; à ma linotype, je contenterai leur curiosité bien légitime d'apprendre ce qu'est le travail du typo. Ils repartiront émerveillés et leur curiosité satisfaite. Mais je pose une condition: c'est de choisir pour leur visite le temps le plus propice: de 4 heures à 5 heures. Les minutes de l'avant-midi et des dernières nouvelles avant d'aller sous presse sont trop précieuses pour qu'on y donne alors explications et démonstrations.

Le travail du typo — et j'ajoute au *Devoir?*

Qui n'a jamais visité un journal moderne ne peut concevoir quelle somme de travail le typo doit accomplir. C'est tout un manuel qu'il faudrait écrire là-dessus. Dans une autre colonne, M. Emile Benoist, l'intervioueur expert, pourrait-on dire, donne un compte rendu de son interviou avec M. Beaudet, prote du *Devoir* depuis vingt-cinq ans. Comme celui-ci expose un aperçu général des ateliers de l'imprimerie, je me confinerai donc au travail de la linotype et à quelques souvenirs.

A la plupart de nos lecteurs, ce mot de linotype ne dira rien qui vaille. Essayons de décrire de notre mieux ce qu'est une linotype.

Cette machine, qui est considérée comme une des plus merveilleuses inventions de notre temps et qui a permis à certains journaux de devenir éléphantesques, marche de perfectionnement en perfectionnement. A chaque nouvelle invention qu'on y ajoute surgit un point d'interrogation: quelle transformation aura donc subie la linotype dans cinq ans, dix ans, vingt ans?

Si nous remontons à l'origine de la linotype, nous croyons presque invraisemblable l'idée qui a donné naissance à la machine sur laquelle nous gagnons notre pain quotidien. Et pourtant, il faut se rendre à l'évidence.

Mergenthaler, un Allemand, eut le premier l'idée de la linotype. On

sait aujourd'hui quel "bijou" en ont fait les Américains avec leurs transformations sans cesse renouvelées. Les premiers rudiments furent des plus simples, mais comme l'oeuf de Christophe Colomb, il s'agissait de les trouver. L'inventeur prit pour point de départ un cadre en bois auquel attenaient des cordes à un bout desquelles pendaient des pesées.

Au haut du cadre, une sorte de magasin, qui ne ressemblait guère à celui de nos jours, contenait toutes les lettres employées alors. C'est-à-dire qu'au lieu de composer à la main, le clavier servait, comme aujourd'hui, à rassembler les lettres. Ayant trouvé ce principe, ce n'est que plus tard que l'on réussit à perfectionner la machine et à y ajouter le pot à métal.

En 1862, la machine Fraser fit son apparition, basée sur le même principe. En jetant un coup d'oeil sur une vieille gravure, notre pensée se reporte à la machine à tisser de nos grand'mères avec, en avant, un clavier.

En 1880, la machine à composer et à distribuer Kastenbein se présente sous la forme d'un tour de machinerie; la machine à composer Dow suit et apporte au perfectionnement un peigne d'acier énorme d'où sortira en plus petit celui d'aujourd'hui; la Rogers nous présente une sorte de machine linotype penchée sur le côté; l'opérateur assis à son clavier est juché sur un banc comme nous en voyons à l'administration et il a la tête à l'égalité du sommet de la machine; avec une de ces machines aujourd'hui, notre ami Blaquière n'aurait qu'à s'allonger le bras pour ouvrir son distributeur!

La *Baby machine*, il y a à peu près vingt cinq-ans, eut une existence éphémère. Lors de mon apprentissage sur la linotype à la manufacture, je me rappelle en avoir composé le livret de propagande. Elle fut inventée par un nommé Sharp.

La concurrence se mettant de la partie, la monoline fit son apparition sur le marché; son existence ne fut pas de longue durée. Les anciens de la rue Saint-Jacques doivent se souvenir de ces machines, au nombre de trois, qu'on appelait moulins à laver...

Ensuite la monotype arrive, révolutionnant plutôt les travaux de ville que le journal. Elle ne supplantera jamais la linotype pour le travail du journal comme celle-ci ne pourra jamais remplacer celle-là dans son rôle merveilleux pour l'ouvrage des travaux de ville.

Quelques années plus tard, l'intertype est présentée aux imprimeurs. Bâtie sur le même modèle que la linotype, elle rivalise avec celle-ci dans certaines de ses pièces qui sont plus au point et plus résistantes.

De son point de départ, la linotype en est rendue aujourd'hui, je crois, à son vingt-huitième modèle.

Le cadre de cet article ne me permet pas de repasser tous ces modèles, d'autant plus que nous en avons déjà une idée générale.

Quelle sera la linotype de demain? Le modèle vingt-quatre est presque un phénomène. Dans vingt-cinq ans d'ici, la linotype aura tellement évolutionné que l'écrivain d'alors n'aura qu'à mettre sa copie sur le clavier pour la faire dévorer en un rien de temps. Tout arrive dans notre siècle.

Je plains d'avance de tout mon coeur le clavier qui recevra un manuscrit comme celui de M. Héroux ou de M. Dupire!

Mais que deviendra le linotypiste alors? Alors, il n'aura plus qu'à se faire journaliste... Ça sera sa planche de salut!

Le mot linotype est composé des mots anglais suivants: *line of type* — ligne de caractère — que nous appelons habituellement en anglais *slug*, et en francisant: lamelle.

Lingot a été donné comme bonne traduction du mot *slug*. Pourquoi ne l'adopterions-nous pas dans nos ateliers français?

Dans les ateliers qui ont conservé la routine, cette machine chauffe encore au gaz le métal, qu'il faut porter à 550 degrés d'ébullition. Mais l'impulsion donnée à l'électricité depuis quelques années a permis de remplacer le gaz par celle-ci; la dernière machine acquise au *Devoir* en est pourvue. La plupart de nos machines se composent de deux ou trois magasins. Nous appelons *magasin* la partie supérieure qui reçoit toutes les lettres utilisées pour la composition. Un levier permet à volonté, de changer les magasins, ce qui est plus rapide que d'en sortir les lettres, appelées aussi matrices, qui sont au nombre de plus de 1500; elles sont de cuivre et au milieu de chacune il y a une cavité qui reçoit le métal en ébullition et où se forme la lettre que veut l'opérateur. Le clavier qui commande ces matrices se compose de 90 touches ou clés. C'est-à-dire, plutôt, 91, en comptant celle de l'espace. Celle-ci est une lame d'acier à deux ou trois branches de quatre pouces de longueur par un demi-pouce de largeur, munie d'une languette coulissant dans la lame. L'espace sert à justifier la ligne au moyen d'un marteau mécanique. Ces clés sont d'une extrême sensibilité. Au toucher, la clé frappe une came qui fait une révolution complète activée par deux rouleaux de caoutchouc en continuelle rotation. La came déclanche une languette du peigne qui fait descendre dans le chariot la lettre voulue. Une lettre touchée en guise d'une autre fera commettre souvent les coquilles les plus déplorables ou les plus comiques.

Pour composer une ligne du journal, l'opérateur applique légèrement ses doigts sur les lettres qu'il veut obtenir; une à une elles descendent rapidement et viennent se placer dans un petit chariot; la ligne finie, un levier de commande envoie la ligne dans une mâchoire qui la retient; l'opérateur ouvre une manette qui met la machine en rotation; un disque retient un moule qui vient se placer face à face avec la ligne qui reçoit le métal chaud refroidi aussitôt, donnant ainsi les lignes que vous lisez quotidiennement dans le *Devoir*. La ligne coulée, un élévateur remonte les matrices à une partie supérieure, d'où un bras vient les prendre pour les remonter dans une boîte qui, mue par trois rouleaux d'engrenage, enfile une à une les lettres sur une barre d'invention géniale et les laisse tomber dans leur chenal particulier.

Voilà, sommairement décrite, la linotype. Vous vous dites sans doute que ça doit être plus intéressant de la voir fonctionner. Je ne serai pas le premier à vous contredire. *Nemo dat quod non habet*. Je traduis pour les unilingues: personne ne donne ce qu'il n'a pas...

Les linotypistes du "Devoir"

Il me reste à vous parler du travail du typo qui a linotype au *Devoir*.

Le travail du typo? Le voici du lundi au samedi. Qu'on me pardon-

ne ce qui pourra inévitablement être personnel. Les louanges ne manquent pas... N'est-ce pas un beau jour de noces que celles d'argent? Toute la famille du *Devoir* doit être à la joie et raconter sans orgueil ses prouesses.

La batterie (n'ayez aucune crainte, je ne vous parlerai pas de canon!) se compose de six linotypes qui se partagent l'ouvrage du journal. Une de ces linotypes, dernier modèle acquis par le *Devoir* et chauffée à l'électricité, sert pour les annonces, assez souvent pour les travaux de ville. Le camarade Landry en est l'opérateur. C'est la machine vers laquelle converge le travail le plus ingrat. Munie de trois magasins et d'autant d'auxiliaires, elle peut satisfaire, avec ses caractères légers et gras, les goûts des annonceurs. Le travail du camarade Landry est le plus absorbant de l'atelier. Les changements de caractères demandés pour les différents types de travaux ne se comptent pas; à tout moment, on viendra lui demander de changer un magasin pour une ligne ou une correction pressée. C'est une attention de tous les instants que doit apporter cet opérateur consciencieux autant que dévoué, pour n'importe quel service à rendre. Travaille-t-il sur le journal? Il compose le tableau des fluctuations à la Bourse de Montréal; ou les importantes nouvelles de la dernière heure en caractères gras sur deux colonnes. De plus, c'est un chanceux: c'est lui qui, tous les jours, linotype le *Carnet d'un Grincheux*... C'est une bonne distraction pour lui; à part cela, il aimerait bien souvent partager notre sort.

Je vous ai présenté Landry (Charley pour les amis) qui a l'air d'un orphelin dans son coin. Pourquoi ne pas vous présenter les quatre autres qui, avec moi, se partagent le travail du journal? Voici mon voisin de droite depuis près une dizaine d'années, Arthur Blaquière, no 2 — car c'est plus souvent par un numéro, de 1 à 5, que l'on nous désigne pour les corrections à faire. Chacun de ces cinq opérateurs compose la matière à lire, en général, mais chacun aussi a son lot particulier. Blaquière aura parfois du six points à faire l'avant-midi, du sport, quand celui-ci sera trop abondant pour être composé en huit points; en six points aussi, il fait les cotes des Bourses. Quand il y a une dégringolade dans les points, je suis le premier à le savoir: "Vous parlez si ça culbute!" La même chose quand il y a des hausses, mais elles sont plutôt rares par le temps qui court. Mais tout cela le laisse assez indifférent. Père de neuf enfants, à la Bourse il ne s'intéresse que le jour de la paie qu'il voudrait voir double souvent. C'est lui aussi qui fait la température tous les jours. S'il annonce pendant une semaine qu'il pleuvra le lendemain, il ne faut pas trop lui en vouloir, il n'y a pas de sa faute, car les pronostics viennent de Toronto; comme quoi les baromètres de la *vieille* — ô coquille! — (ville) Reine radotent parfois. Le samedi, le journal paraissant de bonne heure, pas de bulletin de Toronto. Alors le chef des nouvellistes, M. Louis Robillard, a une "consulte" avec Blaquière; regardant le firmament par la fenêtre de la cour, il pronostique, par un beau samedi matin d'été, que le lendemain il fera beau et chaud. Le dimanche, il pleut à boire debout toute la journée. Si c'est l'hiver et que le roi du sport au *Devoir*, M. Narbonne, quand il

ne s'occupe pas du sport des rois, se trouve en haut, il demande: "Eh bien! Louis, quelle température nous annonces-tu pour demain; de la pluie? — C'est possible!" Et le lendemain, il fait un froid de 10 degrés sous zéro... Décidément, M. Alvarez Vaillancourt, celui qui étudie les éclipses, serait peut-être plus chanceux.

J'ai déjà vu plus fort. Un samedi matin, Alderic Gilbert, le typo des annonces avant Paul Dazé, ayant été obligé de composer le bulletin de la température, voulut jouer un tour aux correcteurs. Il annonça pour le lendemain: Beau ou mauvais. Le bulletin passa sans avoir subi l'éreintement des correcteurs. Gilbert, notre chansonnier et rimeur d'autrefois, fut bien le seul à ne pas se tromper. Quand nous lui demandions, après cette aventure: "Quel temps fera-t-il demain?", il répondait: "Lisez le *Devoir*, il ne se trompe jamais: "Demain: beau ou mauvais."

Quand le journal est sous presse, Blaquière n'a pas de répit. Doué d'une belle voix puissante de baryton — n'est-il pas un soliste goûté? c'est dommage que nous ne l'entendions pas plus souvent à la radio — on entend alors un cri de stentor: "Nazaire, les listes!" C'est à lui qu'est dévolue la composition des listes d'abonnés. C'est pourquoi il est si bien renseigné sur les villes et villages et dans quels comtés ils sont situés. C'est une bonne mine à exploiter si on ne sait dans quels comtés se trouvent Saint-Michel-des-Saints, Sainte-Rose-du-Dégelé, Péribonka, etc. Les listes finies, Blaquière partagera avec les autres le reste du travail de chaque jour en composant la copie pour les numéros subséquents. Ce qui l'intéresse par-dessus tout, je crois, ce sont les lettres du correspondant européen du *Devoir*, M. Alcide Ebray, ancien ministre résident de France. Comme ces correspondances sont toujours intéressantes, No 2 ne se fera aucun scrupule d'avoir pris une correspondance complète de 30 à 40 feuillets. Les linotypistes en raffolent. En plus d'être très intéressantes, les lettres de M. Ebray sont un hors-d'oeuvre pour nous: c'est un manuscrit qu'on voudrait rencontrer plus souvent. Pour ma part, je ne me souviens pas d'avoir vu un seul de ses feuillets raturés. Et la phrase est si coulante! Quand on n'a pas pu attraper quelques-uns au moins de ces feuillets, on a toujours la consolation de lire la lettre dans le journal. Blaquière affectionne aussi les lettres des missionnaires de Chine ou d'Afrique. S'il en a remarqué une entre autres, il me dira: "Ne manquez pas de lire la lettre du Père Champagne: *Le vieux Salem ou le voleur volé.* C'est une bonne!"

Le suivant? Lionel Arpin, opérateur qui a commencé au bas de l'échelle comme son voisin de droite, Gaston Giroux. Lionel est aussi un passionné des lettres d'Europe et d'Asie. C'est bien le moins, car No 3 passe une bonne partie de ses avant-midi à linotyper en six points les chroniques de la radio, de la nécrologie et les rapports des parties de gouret. Ce serait assez pour rendre plus d'un typo morose. Lionel ne s'en formalise pas trop. Rien ne lui fait autant plaisir que de composer la chronique de la navigation. Il y a une raison: Arpin est un grand voyageur. Il profite de ses vacances pour connaître son pays d'abord; c'est toujours intéressant de l'entendre nous parler de l'Ile du Prince-Edouard, de l'île

d'Anticosti, de ses tournées en Gaspésie, quand ce n'est pas de Chicago ou de New-York. Rien ne nous surprendra si, un jour, il se décide à traverser l'Océan. "Profites-en", lui dit-on souvent, "quand tu seras marié..." Ça le fait sourire.

Voici Gaston Giroux, no 4. C'est le préposé aux titres et sous-titres en 14 points, en dehors de la matière courante. C'est un travail assez ennuyeux même s'il connaît les titres des nouvelles avant ses camarades. Le prote lui fournit parfois d'un seul coup 12 à 15 titres; s'il lui arrive de mal déchiffrer un mot, jamais il ne s'en plaindra; et cependant, notre prote, qui est loin d'être un *penman artist*, comme disent les Américains, n'a jamais eu la prétention d'écrire mieux que M. Héroux... Giroux est le benjamin des opérateurs et un jeune marié. Chic et distingué, Gaston est le modèle des typos à l'heure.

Le dernier, au bout de l'allée, no 5: Stanislas Laplante. Arrivé au *Devoir* dans un moment de crise, il y est demeuré fidèle depuis. Aucune copie particulière pour lui; sa composition se borne à la mesure de 13 ems ou une colonne. Ancien fameux joueur de gouret à l'Institut des Sourds-Muets, Stanislas est aussi un passionné des autres sports. Le sport des rois est son favori. La chronique des timbres l'intéresse, si celle des échecs lui répugne, comme à nous tous d'ailleurs; c'est un numismate accompli. Laplante est un garçon qui s'intéresse aux choses de l'esprit comme à celles de l'art. Il sait mettre à profit la solide instruction qu'il a reçue des Clercs de Saint-Viateur.

Il manque le no 1 dans cette nomenclature. Je suis bien gêné pour vous le présenter; c'est celui qui a le grand honneur de signer les lignes que vous lisez en ce moment et qui vous ennuie peut-être depuis le début de cet article. Prenez patience: puisqu'on m'a donné l'article du travail du typo, je vais me rendre jusqu'au bout. Qu'on me pardonne le moi haïssable et que ceux qui ont la raillerie facile y aillent à bras raccourcis: n'ai-je pas un avantage sur les collaborateurs de ce numéro? Je ne suis pas journaliste...

Ma machine a trois magasins: 12 points, 10 points et 8 points. Le *douze* sert pour les annonces et pour les titres des blocs-notes. Le *dix* est le caractère employé pour les premiers-Montréal, les lettres de Fadette, etc., le *huit* sert à la composition sur une colonne.

La semaine du lino

Le travail du typo?

C'est lundi. La semaine commence. Que sera-t-elle? Excellente, bonne, médiocre ou mauvaise? Ces points d'interrogation ne sont pas sans laisser quelques soucis dans l'esprit de ceux qui reprennent le collier au début de la semaine, après une journée et demie de repos.

Assis confortablement devant sa machine — les ateliers modernes s'efforcent aujourd'hui de donner de plus en plus de confort à l'ouvrier. Que sera-ce quand le *Devoir* sera dans son nouvel immeuble pour... les noces d'or? M. le directeur m'en a déjà parlé en souriant! — le linotypiste voit disparaître rapidement les mots des feuillets déposés sur son porte-copie.

Le premier travail du lundi et des autres jours consiste à expédier les nouvelles de la dernière

page, du sport, la copie de la page féminine, si elle n'a pas été toute composée le samedi matin. Quitte à faire des jaloux chez les journalistes, je donne la palme à notre collaboratrice *Jeanne* qui, par son travail méthodique, n'est pas la dernière à donner sa copie. La dernière page remplie (nouvelles, rapports de conférence, discours politiques ou autres), le travail continue pour les autres pages, à mesure que le chef des nouvelles, M. Robillard, expédie sa copie par la boîte; il tâche de ne pas se laisser prendre au dépourvu, car la voix de basse à la Chaliapine du prote (M. Beaudet) sans pitié se fera entendre: "M. Robillard, de la copie! Les machines vont attendre. Vous savez que nous sortons le journal!" La voix terrible du prote a porté. Le chef a dû presser ses nouvellistes, car quelques secondes plus tard, j'entends monter la boîte qui déborde de copie. Les ciseaux et le pot à col ont fonctionné, car il en faut jusqu'au *Devoir*. Décès, — il y a des personnes de tout âge, ce qui nous donne l'occasion de songer un peu à nos fins dernières, —, nouvelles, sport, radio, rapports d'assemblées, etc., tout gît pêle-mêle sur le bureau de M. Beaudet qui transcrit titres et sous-titres. Le travail se continue plus précipité à mesure que l'heure avance. Ce sera, par exemple, de 10 à 15 feuillets de discours politiques, autant de conférences ou même 80 feuillets de M. Benoist sur l'enquête de l'électricité. Que dire des comptes rendus sessionnels de nos prolifiques courriéristes parlementaires Benoist et Gagnon! Le typo en est à un passage intéressant. Il est dérangé par le préposé aux titres, Rosaire Marcoux: "Faites-moi donc une ligne de renvoi *(catch line):* Bennett 4, Romier 6, Ottawa 10, Québec 8..." Dix heures et demie. Pas de premier-Montréal en vue. M. Beaudet envoie les chasseurs Lacas ou Laferté: "Allez donc voir M. Héroux ou M. Dupire". Que ce soit l'un ou l'autre, c'est mal écrit... et c'est moi, hélas! qui suis obligé de déchiffrer les mots. Après vingt-deux ans, j'en arrache encore quelquefois, sans trop me plaindre. J'ai déjà vu M. Héroux, les bras en l'air, me dire en riant: "Mon cher LeBlanc, je me demande tous les jours comment vous pouvez me lire". Il n'y a pas bien longtemps, Laferté m'apportait quelques feuillets de M. Héroux et, en me les présentant, me demanda: "Comprenez-vous ça, vous?" Quelques minutes plus tard, c'est au tour de Lacas.. "Ça n'a pas de bon sens d'écrire de même". Je ris et réponds, que ce soit un article sur l'Irlande, sur le Mexique ou sur des souvenirs: "Lis-le ce soir et tu trouveras que cela a du bon sens!"

Ou bien c'est le premier-Montréal de M. Dupire. Sans vouloir lui faire de la peine, c'est *du pire* que M. Héroux. Me voilà bloqué sur un mot. Je m'arrête: les deux mains aux tempes, j'essaie de déchiffrer ce mot et d'en placer un qui ne se présente pas. Pour toute ressource, je laisse un blanc avec, au milieu, un point d'interrogation.

L'article fini, il va à l'auteur et revient avec les corrections et le mot incompris. M. Dupire a au moins compris son griffonnage, plus chanceux que feu Israël Tarte. Un jour que je disais à un de nos bons ouvriers de la première heure, M. Victor Trempe, que M. Héroux écrivait bien mal, il me répondit: "Mon cher enfant (j'étais jeune!), ne te plains pas. Un jour, un typographe de la *Patrie*, ne comprenant pas un

mot de M. Tarte, alla le lui demander et ce fameux journaliste de lui répondre: "Mon ami, je ne comprends pas moi-même".

Il y a donc au *Devoir* un fameux quatuor d'écrivains qui écrivent très bien, mais qui *manuscrivent* très mal. Ajoutons aux deux noms précédents ceux de M. Pelletier, qui, lorsqu'il était courriériste parlementaire, a fait passer de mauvais quarts d'heure aux typos; et de M. Lafortune, (le *Nap. Tellier* ou le *Max Sorel* des premières années), la terreur des linotypistes quand il fait de la réclame pour les *Voyages du "Devoir"* ou d'autre chose; il y a des fois que nous voudrions affranchir sa copie de vieux timbres de *Phil Athély* et la lui retourner.

Le premier-Montréal n'a pas été trop long. J'ai la chance de faire un bloc-note de G. P. Je tombe sur celui de l'*Entente franco-allemande*. Plus j'avance, plus il est intéressant. Paul Dazé s'amène: "Aimé, faites-moi donc ça en italiques, c'est pressé". Ou bien, Adrien Marcoux, celui qui fait du vent quand il marche: "Suite à la 6e page, s'il vous plaît". Une autre fois, c'est Rosaire Marcoux qui vient me demander une ligne de renvoi: "Conseil 2". J'envoie promener le Conseil où il devrait être et je continue. La distraction m'a fait commettre un bourdon (mot passé); la revise revient avec le mot oublié. Les minutes sont précieuses. Le bloc est long. Je n'ai pas le temps de le parcourir. J'espace.. les mots par des blancs comme vous en voyez. Marcoux a gâté tout le plaisir que j'avais eu à linotyper ce bon bloc.

Si ce ne sont pas des blocs à composer à cette heure, nous avons la chance de tomber sur l'*Actualité*. Paul Anger, le prince de cette chronique, nous fait goûter des minutes d'hilarité; c'est Lucien Desbiens qui nous fait rêver un voyage aux montagnes Rocheuses; c'est encore Pierre Kiroul, pseudonyme qui dérobe un billettiste fort goût des premiers mois du *Devoir* et qui depuis... mais comme journaliste d'occasion, je dois garder le secret professionnel comme les autres.

Midi moins quart. "Temps!" C'est Rosaire qui nous annonce le moment de prendre le goûter. Je dis bien goûter, car notre travail sédentaire ne nous permet pas de prendre un gros repas. Il y a toujours moyen de se reprendre le soir au foyer. Pendant ce temps de repos, le typo cause à bâtons rompus sur divers sujets, commentant les nouvelles de l'avant-midi; parfois M. Héroux, l'ami des typos, viendra mêler à notre conversation ses souvenirs sur différents épisodes de sa vie si remplie de journaliste; quelquefois, en passant, c'est M. Cadieux, commis aux annonces, qui vient nous causer musique. Ses artistes préférés sont ceux du *Metropolitan Opera.* Le temps passe vite à parler musique et voici qu'il faut nous remettre à l'ouvrage. C'est le temps le plus précieux du journal: les dernières corrections de la page éditoriale. C'est le moment aussi où se commettent les plus belles coquilles qui ne paraissent pas dans le journal, parce qu'elles ont été corrigées par nos *bourreaux*, les impeccables correcteurs Biron et Villeneuve. Pauvre Biron (tu n'es pas plus riche que moi), te traiter de bourreau après une amitié fidèle de trente-sept ans, c'est incroyable. Au hasard: une promenade à la citrouille (citadelle); la mort de l'animal (amiral) anglais, etc. C'est alors que le chef des nouvellistes, M. Robillard. vient ren-

dre visite à M. Beaudet, notre prote. Voilà deux chefs qui s'entendent bien; à leur louange, je dois dire que je n'ai jamais vu de tels hommes si bien s'accorder. Depuis qu'il est à ce poste, je ne me souviens pas qu'il y ait eu désaccord entre M. Robillard et notre prote. Celui-là est un modèle dans son genre. Notaire et journaliste, M. Robillard préfère rester ce qu'il est aujourd'hui.

Les nouvelles tirent sur la fin. Tout à coup, M. Baby, traducteur des dépêches, s'amène à des enjambées qu'envieraient les officiers de mon régiment: il y a dialogue entre lui et son chef; c'est une nouvelle importante sans doute? M. Robillard lève les épaules: le journal est plein. M. Baby retourne comme il était venu: 140 pas à la minute!

La copie de relâche

Enfin! Le journal sera sous presse bientôt. Le travail doit se continuer pour le typo; c'est la copie pour le lendemain, le *Bulletin des Agriculteurs*, le numéro du samedi; Blaquière s'attaque à ses listes, tandis que le soussigné attend son morceau de résistance du lundi après-midi, depuis au delà de vingt ans: la *Lettre de Fadette*.

Dans des souvenirs précédents, j'ai déjà dit comment j'étais parvenu à découvrir qui se dérobait sous ce pseudonyme. On disait dès les débuts du journal que c'était un Jésuite fort réputé. Je ne me suis jamais ennuyé à composer les lettres de Fadette. Elles sont empreintes de la bonté d'une vraie mère. Je ne veux pas me poser en critique. Je conseille aux lecteurs de s'habituer à la lire. Si les hommes, une semaine, attrapent poliment un sermon, ils pourront se consoler une autre semaine quand ce sera le tour du sexe faible d'avoir le sien. Faites comme moi: lisez *Fadette* chaque semaine et vous garderez un bon souvenir de ses lettres incomparables.

Le lendemain, à la même heure, ce sera la chronique de *Jeanne*, celle qui marche si bien sur les traces de *Fadette*. *Désarmement* ou *Histoire d'un one-man car*, la chronique est réconfortante.

Les autres jours de la semaine recommencent avec la même routine. La vie du linotypiste est ainsi faite qu'il peut, dans l'espace de quelques minutes, d'une heure, se transporter du pôle nord au pôle sud, de la Malbaie à Paris, de la Russie à Sainte-Agathe des Monts. Qui de nous, durant des semaines, n'a accompagné les voyageurs du *Devoir* en Acadie, en Ontario, en Louisiane? Quant à moi, j'ai admiré les beautés du parc national Jasper et de Banff. Mais le jour où le suis parti du plus haut pic des Rocheuses pour tomber dans la Chute-à-Caron, je n'ai jamais si bien compris l'expression: tomber de Charybde en Scylla. Je dois remercier M. Héroux qui m'a procuré cet agréable plaisir... Ces lignes vous prouvent que j'en suis sorti sain et sauf. M. Taschereau et le *Soleil* n'ont pas été aussi chanceux. M. Héroux les a plongés de si belle façon dans la Chute-à-Caron que c'est très piteusement qu'ils sont revenus à la surface.

Les après-midi sont réservés pour les chroniques du samedi, quand la copie du *Bulletin* est finie. Ce sont: *La Vie Musicale, Sur le front.., des missions, Les Missions des Pères Blancs en Afrique,* de-ci, de-là, la *Lettre d'Europe* de M. Alcide Ebray. C'est dire que nous ne

manquons de rien pour employer les dernières heures de chaque jour. Hélas! le même typo ne peut pas composer toute la copie intéressante qui se trouve sur le clou. Rien ne nous intéresse autant que les lettres de M. Ebray sur la politique européenne. Ces lettres sont divisées en plusieurs feuillets; la chance nous favorise de prendre les premiers feuillets; en arrivant au dernier, le typo aimerait bien avoir la suite, tant il est pris par le récit. Il s'en va à la pige, les autres feuillets ont été pris; il tombe sur un article traitant des animaux au pacage... C'est ce qui m'est arrivé un jour. Tout en linotypant, sans être un chômeur, je remercie le *Bulletin* de me remettre en contact avec la nature. Ma pensée se reporte aux *Bucoliques* de Virgile jadis traduites bien péniblement. Avant de finir le morceau, ma pensée s'était envolée à mes années d'adolescence alors que tout près de la maison paternelle — si on peut appeler ainsi une gare de l'*Intercolonial* de ce temps-là — il y avait un champ de pacage. Le lieutenant-colonel Landry, plus tard sénateur, était commandant du 61e bataillon de Montmagny. Ayant recruté un jour des soldats pour le camp de Lévis, il faisait faire des exercices à ces derniers avant de prendre le train; les recrues ne comprenaient pas grand'chose à ses commandements donnés en anglais: *right, left, stand at ease,* etc. Au commandement: *"Forward"*, les habits rouges ne bougeant pas, le lt.-col. leur cria: *"Avancez jusqu'à la bouse de vache"*. Avec de tels soldats, notre belle-mère l'Angleterre n'aurait pu gagner toute fine seule la Grande Guerre!

Un autre jour, le R. P. Emery Champagne, des Pères Blancs, nous révèle un à un les secrets de l'Afrique mystérieuse; ses zigzags à travers la brousse africaine sont pleins d'intérêt; j'en attrape deux feuillets; Arpin a pris le reste. Pour consolation, le premier article à prendre sur le clou en est un sur la tonte des moutons. Cela a pour effet de me rappeler le temps où grand'tante m'apprenait à filer sur son rouet ou à carder la laine... Brr! un frisson me saisit et je termine l'article en pensant qu'il y a encore bien des moutons à tondre dans la province de Québec!

Que dire des imprévus après trente-cinq années dans le métier? Un après-midi de décembre, travaillant pour le supplément du *Devoir*, je composais un article du R. P. Léo Boismenu, S.S.S., qui, tout jeune homme, m'aidait à plier le *Messager* des PP. du Saint-Sacrement où j'apprenais mon métier. Une autre fois, une lettre au *Devoir* me tombe sous la main et la signature: *P.-A. Choquette,* ancien sénateur, ancien juge, me rappelle que, tout jeune, j'allais porter des messages à son étude légale bien achalandée. Notre député nous récompensait bien de nos démarches. Enfin, c'est la signature du Dr Philippe Hamel dans l'*Opinion du lecteur,* Hamel avec qui, au Séminaire, je turlutais des airs guerriers à la salle de musique. Il lui en reste quelque chose!

Tout ici-bas doit prendre une fin et le lecteur qui me lit depuis le commencement doit être de mon avis. Mais des noces d'argent, ça ne se présente pas souvent et il faut bien se laisser aller à la gaieté quand toute la famille est dans la joie. Les jeunes gens qui me lisent peuvent être certains que je ne serai pas là aux noces d'or pour les ennuyer...

Le travail du typo... et sa tristesse? C'est, après avoir durant 20 ans linotypé les articles de M. Bourassa, d'en être privé. J'étais venu ici pour lui "rendre en amour" les leçons de fierté nationale qu'il m'avait inculquées dans ma prime jeunesse. Maintenant, je ne me sens pas les aptitudes de me faire élire député pour aller le rejoindre à Ottawa.

Le travail du typo au *Devoir* et sa satisfaction? C'est d'avoir vécu assez longtemps dans l'ambiance de ses journalistes et de signer comme eux un article pour le numéro du 25e anniversaire de sa fondation.

Aimé LeBLANC

La correction des épreuves

dans un quotidien

Il doit y avoir certains jours, ami lecteur, où votre impatience est plus vive qu'à l'ordinaire de vous plonger dans la lecture de votre journal. Quelque motif particulier vous y incite: passionnant débat parlementaire, développements sensationnels de la situation européenne et peut-être, aujourd'hui même, apparition de ce numéro-anniversaire dont l'annonce vous intrigue depuis longtemps. Votre soif de lecture est telle que, de très bonne heure, vous voilà sur le trottoir, prêt à arracher au premier camelot qui se présentera la feuille tant désirée. Vous êtes un veinard: le petit vendeur a surgi devant vous, vous sert avant tout autre et vous avez l'impression, non exempte d'une certaine fierté, d'être le premier à déguster ces nouvelles toutes fraîches. Détrompez-vous: quelqu'un avant vous a lu tout cela, non par plaisir, certes, mais par devoir (avec un *d* minuscule) commandé. C'est le correcteur.

* * *

Qui est-il, celui-là? Un employé jugé indispensable dans toute imprimerie de quelque importance, et dans tout quotidien, cela va sans dire. Il est là dès le matin à son pupitre, où ses braves compagnons d'étage, les typos, se chargent de le tenir rivé tout le jour. Ce sont ses pourvoyeurs d'ouvrage... et de fatigue. Ils n'y mettent, il est vrai, aucune malice: c'est le travail qui commande. Notre ami Leblanc vous explique ailleurs comment viennent s'aligner sur des tables *ad hoc*, dans les *galées*, les colonnes de caractère sorties des linotypes. Mais cela ne s'en va pas ainsi tout de go aux presses. Quand les galées ont reçu deux tiers ou trois quarts de colonne de matière, qu'on y a ajouté titres et sous-titres, un apprenti — chez nous, c'est le sympathique Rosaire Marcoux — enduit copieusement d'encre la surface de ce plomb, y pose une lisière de papier blanc, passe là-dessus un rouleau d'un poids fort respectable. C'est le *tirage des épreuves*. Celles-ci vont alors au correcteur; nous allons vous le faire voir à l'oeuvre... et à l'épreuve.

Comme son nom l'indique assez clairement, cet employé a pour fonction de lire, en y faisant les corrections nécessaires, toute cette littérature qu'on vient lui soumettre. Vous pensez bien qu'il n'a pas le temps, dans la hâte fébrile où il besogne, de recourir à tout moment au dictionnaire ou à la grammaire. Il est censé connaître par coeur les règles maîtresses de sa langue et en faire l'application immédiate. Sa devise — qui est bien plutôt le mot d'ordre que lui donnent ses supérieurs — est: *Vite et bien.* Ce n'est pas toujours facile à

concilier; il faut y tendre, toutefois.

Vous vous étonnez peut-être que le correcteur n'ait pas uniquement à surveiller les erreurs typographiques qui peuvent se produire, mais qu'il lui faille encore avoir l'oeil ouvert sur les fautes d'orthographe ou de grammaire, comme s'il était possible que pareilles faiblesses se décèlent chez ses doctes confrères de la rédaction. Mais oui, c'est possible. Songez donc que les rédacteurs, comme tout le monde d'ailleurs au journal, doivent toujours procéder en vitesse et que, dans ces conditions, il faudrait être surhomme pour ne jamais errer. Il y aurait peut-être d'autres explications à ces manquements, mais nous voulons pratiquer la charité dans la discrétion; qu'il nous suffise de vous rappeler que le correcteur est au service de tout le monde et qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre...

* * *

Fautes de typographie. d'orthographe et de grammaire, voilà tout ce que le correcteur est rigoureusement tenu d'éliminer, dans un journal quotidien du moins. Nous ne nierons pas qu'il soit fortement tenté parfois de remanier un texte; c'est tellement naturel chez tout humain de croire qu'il peut toujours faire mieux que *l'autre!* Mais le correcteur doit réagir contre cette tendance et, à l'instar des magistrats britanniques, accorder le bénéfice du doute à ceux-là mêmes qu'il croit être délinquants. Le prote, d'ailleurs, ne permettrait pas ces changements qui prennent un certain temps à s'effectuer; car, ce à quoi le chef d'atelier tient par-dessus tout, c'est que "son" journal sorte à l'heure. Ne l'en blâmons point: la ponctualité n'est-elle pas la politesse des rois?

Avec les seules fautes typographiques, le correcteur a déjà de quoi exercer sa vigilance. Il lui faut apporter toute son attention à les prévenir. Souvent, elles ne viennent que d'un détraquement momentané de la machine: interversions ou substitutions de lettres: mais c'est assez pour produire les effets les plus grotesques. Nous n'oublierons jamais le désespoir de ce nouvelliste qui, ayant écrit sur sa copie, dans un compte rendu de discours prononcés par d'éminents personnages: "Quant à M...," lut ensuite dans le journal cette horreur: "Puant à M..." Le typo avait simplement substitué un P à un Q, et l'on avait imprudemment flanqué la ligne en page sans la soumettre à la correction.

D'autres fois, le typo n'a pu venir à bout d'une copie indéchiffrable:: "M. Untel s'est rendu en toute hâte au *cheval* (chevet, évidemment!) de son ami malade..."

Ces coquilles font parfois rire; plus souvent elles font pester, surtout l'auteur de l'article ainsi avarié.

Il y a encore un danger qui nous guette dans la recomposition des lignes; chacune d'elles formant toute une lamelle, si l'on y corrige une faute, il faudra reprendre la ligne en entier, et deux fautes peuvent alors surgir au lieu d'une. Cela s'est déjà vu.

M. Dupire, dans son article du 20ème anniversaire, il y a cinq ans, usait d'une expression très frappante pour désigner le service de la correction des épreuves: il l'appelait le filtre du journal. Remercions-le de ce terme choisi: nous l'interpréterons comme un éloge chaque fois que nous aurons conscien-

ce d'avoir bien fait notre travail. Cela doit tout de même nous arriver quelquefois..

* * *

Le correcteur est-il homme de métier ou de profession? Si, à la première désignation, l'on associe indissolublement l'idée de travail pénible, ardu, ingrat, nous n'hésiterons pas à dire que la correction est un métier. D'autre part, puisque l'on exige du correcteur qu'il ait des connaissances sur toutes choses et... bien d'autres encore (1) puisqu'on le suppose infaillible et qu'on recourt si fréquemment à ses lumières(?), ne l'élève-t-on pas dès lors à la dignité de professionnel? En tout cas, métier ou profession, fichue tâche pour celui à qui elle échoit. Rien n'est moins intéressant, en effet, que ce perpétuel travail d'échenillage de la copie, exécuté toujours à la hâte et qui s'accélère encore à l'heure de la mise en page. A ce moment de la journée, il semble au malheureux technicien de la correction, qui voit les épreuves s'accumuler en masses sur son pupitre, que le nombre des typos a triplé ou quadruplé. Et notez qu'il n'a pas le droit de commettre d'erreur. Pourtant, à traquer ainsi fiévreusement la petite bête, le risque est grand de laisser passer la grosse, la bourde colossale susceptible de provoquer les pires colères.

Et quand cela se produit, il faut entendre le beau chahut qui s'ensuit. Dans aucun cas, pourtant, le correcteur n'est pis que complice. La coquille, c'est l'aimable typo qui l'a ciselée; l'erreur chronologique flagrante, c'est le chroniqueur qui l'a commise. Il n'importe: eux sont exonérés; le grand responsable, c'est lui, toujours lui, qui n'a cependant péché que par omission.

N'insistons pas: ça ne changera rien au préjugé. Aussi longtemps que dans les quotidiens l'on emploiera des correcteurs, — et je crains bien pour ces infortunés que ce ne soit toujours! — ils seront les pelés, les galeux d'où viendra tout le mal.

Présumons toutefois, pour ne pas verser dans un pessimisme exagéré, qu'il existe des âmes charitables pour reconnaître que la réconfortante parole: *à tout péché miséricorde,* s'applique aux correcteurs comme au reste de l'humanité, et qu'à ce travailleur intellectuel qui a, comme tout le monde, ses petites préoccupations, ses tracasseries, ses problèmes à régler, il peut tout de même arriver quelque involontaire distraction, un simple moment d'inattention qui suffira à lui faire commettre—ou plutôt à l'empêcher de voir — la redoutable bévue. Et puis, après tout, est-il si terrible que dans un journal, disons de 8, 10 ou 12 pages dont chacune compte 2,100 lignes, d'après le calcul établi ailleurs par notre excellent ami Etienne Gaulin, on relève par hasard 3 ou 4 fautes? Poser la question, c'est y répondre dans le sens le plus charitable.

* * *

Voilà tout le plaidoyer *pro domo* du correcteur; à défaut d'éloquence, vous y trouverez la sincérité. Et si dans cette chronique où l'on ne vous parle que d'erreurs, de coquilles, il vous arrive d'en relever quel-

(1) Dans les quotidiens français du Canada, les fonctions de traducteur d'annonces se greffent généralement à celles du correcteur, qui doit donc savoir reproduire en termes pathétiques, de l'anglais au français, l'éloge de la célèbre auto **Go-ahead,** de l'incomparable purgatif **Quick-Relief,** des chauds vêtements de la grande maison de confection **You-won't-freeze.**

ques-unes, dites-vous qu'une longue expérience ne va pas sans quelque fatigue et que l'auteur de ces lignes, heureux de s'être soustrait quelques instants à sa harassante besogne pour causer familièrement avec vous, vient de compléter ses vingt-quatre ans de services au *Devoir*. Vous comprendrez dès lors que son oeil soit un peu las; et cela vous engagera, à lui prodiguer les trésors de votre indulgence.

Edouard BIRON

La clicherie et la rotative

La forme que l'on vient de terminer à la composition pourrait passer directement à la presse à imprimer s'il s'agissait de tirer le journal au moyen d'une presse à platine, comme c'est le cas pour les livres et pour les travaux de ville en général. Pour l'impression à la rotative, il reste pas mal d'opérations à faire auparavant.

Ces opérations, pour les dernières pages du journal, il faut les expédier en triple vitesse. La dernière forme passe de la composition à la clicherie avant 2 heures. Dix ou douze minutes plus tard, la rotative doit être en marche.

La forme typographique est d'abord lavée et brossée à l'essence. Cette forme est plate comme de raison, puisqu'elle est formée de caractères serrés dans un châssis. Il s'agit d'obtenir des rouleaux, des clichés demi-cylindriques plutôt, qui s'adapteront exactement aux rouleaux de la presse.

Lavée et brossée, la forme reçoit un cataplasme épais et humide, composé de substances qui peuvent résister à de très hautes températures et qui durcissent très vite. Ce cataplasme a l'apparence d'une feuille de carton ou de papier buvard. La forme et son cataplasme passent deux fois sous une presse à bras, pour que le cataplasme humide prenne bien l'empreinte des caractères. Ça n'est pas encore suffisant. Au sortir de cette première presse, forme et cataplasme — qu'on appelle empreinte — *mat*, en anglais — vont pendant quelques minutes sous une presse à vapeur, pour que l'empreinte soit encore plus nette et que le cataplasme sèche. Le clicheur obtient ainsi le *flan*.

La forme contenant une page du journal avait les caractères à l'envers, comme qui dirait une page au négatif. Le flan avec l'empreinte de la forme est la page au positif.

Pour obtenir un cliché demi-cylindrique, en métal, celui qui ira sur la presse à imprimer, le flan s'adapte dans un moule demi-cylindrique, dont il épouse exactement la forme. Le moule est fermé. Par un tuyau il communique avec une cuve où se trouve du métal — plomb et antimoine — en ébullition à haute température. D'un coup de lévier, le clicheur verse le métal, qui épouse sur son côté convexe tous les détails du flan. De l'eau froide circule entre les parois du moule. Le métal durcit à l'instant. Le *cliché* sort de sa gangue.

Une scie circulaire en enlève prestement les deux extrémités. On lamine le côté convexe, de façon que le cliché soit bien de la hauteur voulue. Au ciseau, le clicheur et ses aides font sauter les bavures, au rabot, ils ébarbent les bords. Il y a un appareil plus compliqué, automatique, fort coûteux, pour faire toutes ces opérations en quelques brèves minutes. Le *Devoir* n'est pas assez riche pour se le payer.

On immerse encore une fois le cliché dans l'eau froide et on le

passe en vitesse au pressier dont la rotative est prête à fonctionner.

Nous venons de décrire là et rapidement le clichage d'une page de journal. Le clicheur, pendant le reste de la journée fabrique des vignettes plates, dans des moules *ad hoc*, au moyen de flans qui lui sont fournis soit par les agences d'annonces ou par le chef des nouvelles. Comme le *Devoir* n'a pas d'atelier de photogravure, les illustrations qu'il publie lui viennent d'agences spéciales. Ce sont des flans que celle-ci font tenir au journal. Le clicheur n'a qu'à les clicher en moules plats. Si notre journal veut publier une illustration qui lui est particulière, il doit s'adresser aux ateliers de photogravure. Ceux-ci emploient divers procédés. Ils fournissent à leurs clients des *galvanos* et des *électros*, qu'il s'agit simplement de monter sur des blocs en bois, de la hauteur des caractères typographiques. Ce travail de montage est encore du ressort du clicheur de même que la fabrication des vignettes à mortaise, qui servent surtout pour les annonces. Une vignette à mortaise est une vignette entaillée de telle façon que l'on puisse mettre de la matière à lire dans une illustration.

Le *Devoir* a le même clicheur depuis vingt-cinq ans, M. Roch Toupin. Il a un assistant, M. Charles Gadbois. Au moment de clicher les dernières pages du journal, les deux assistants du pressier lui donnent un coup de main. M. Toupin est l'un des plus anciens clicheurs de Montréal. Il est dans le métier depuis 41 ans.

La presse rotative

Quand elle tourne, on l'entend par tout l'édifice qu'elle semble faire vibrer. Simple illusion, cependant; car, à cause de son poids élevé et des vibrations qu'elle produit, une rotative est toujours assise sur des fondations bien à elle qui sont encastrées dans la terre.

Une presse à platine entraîne toutes sortes de complications pour les marges, le registre, la mise en train, la vitesse. La rotative reçoit ses clichés demi-cylindriques sans trop de difficulté. L'ajustement se fait presque instantanément de même que le coinçage du cliché sur le rouleau de la presse. Il importe toutefois, que le cliché soit absolument conforme au rouleau. Le moindre jeu pourrait causer non seulement du retard dans le tirage mais du dégât dans l'appareil coûteux. Une presse rotative à journal coûte de $20,000 à $50,000 et davantage, et pèse de 30 à 75 tonnes. Il y a des grands journaux qui en ont 5, 8, 10.

Bien avant l'heure du tirage, le pressier — au *Devoir*, c'est M. Léopold Saint-Onge — a mis sa puissante mécanique bien au point. Les grosses bobines de papier sont en place. Les vis de réglage du débit de l'encrier ont été vérifiées, tout a été nettoyé, huilé.

Le dernier cliché en place, un simple contact électrique lance la machine, au ralenti d'abord, puis l'élan pris, un peu plus vite et encore plus vite. La presse du *Devoir*, bien qu'elle commence à prendre de l'âge, peut tirer 35,000 copies de seize pages à l'heure. Généralement on ne la lance pas dans pareille aventure de vitesse. Du 18,000 ou du 20,000 à l'heure lui suffit, en prévision du jour où les lecteurs du *Devoir* étant devenus très, très nombreux, la presse devra faire des efforts en conséquence — ou avoir une remplaçante. A

l'heure présente, il n'y a pas que le *Devoir* qui sorte de cette rotative, mais plusieurs autres journaux, notamment le *Bulletin des Agriculteurs;* le *Réveil de l'Est,* la *Vie Syndicale,* sans parler des deux journaux réunis, le *Devoir hebdomadaire et le Nationaliste.*

Occasionnellement, la presse du *Devoir* a imprimé le *Canada;* comme il est arrivé que la presse du *Canada* imprime le *Devoir.* Dans l'un comme dans l'autre cas, il s'agissait d'accidents, car il arrive qu'une presse se détraque. Dans le monde des journaux, malgré les différences d'opinions, l'esprit de confraternité n'en existe pas moins. Un coup de téléphone d'un bureau à l'autre, une équipe mobilisée et l'on imprime l'autre — à charge de revanche.

Le *Devoir* n'est pas un journal épais. Les jours de semaine, quand il tire à huit pages, le tirage ne lui demande pas tout à fait une tonne de papier, une bobine et un tiers peut-être.

Quant au mécanisme de la presse, il faudrait un technicien pour l'expliquer dans ses détails. Disons simplement que la presse non seulement imprime et plie les journaux mais qu'elle en compte les numéros imprimés. Ces numéros, elle les dépose elle-même sur les courroies d'une convoyeuse qui les porte, de la presse au troisième étage, où se trouve l'expédition.

A la publication d'un supplément, dont le format est d'exactement la moitié du journal ordinaire, il n'y a qu'un tout petit changement à faire subir à la presse, et à abaisser un couteau, car le format réduit nécessite un coupage de plus. Le supplément se tire cependant à part et l'encartage dans le numéro régulier est pratiqué à la main par les ouvrières de l'expédition.

Emile BENOIST

L'expédition

A peine la presse s'est-elle mise en mouvement, remplissant l'édifice de son *rou-rou* assourdissant, les courroies du convoyeur apportent les premiers numéros du journal à la salle d'expédition, deux étages plus haut. A cause de la maison qui n'a pas été bâtie pour abriter un journal, les divers services du *Devoir* sont répartis un peu arbitrairement. En d'autres termes, il a fallu tirer le meilleur parti de l'édifice acheté en 1924, où le *Devoir* s'est mis dans ses meubles. Aussi la distribution se trouve-t-elle au troisième. C'est là que les colis seront préparés pour les divers dépositaires de la ville, les gros sacs pour les courriers postaux. Sacs et colis iront par une tour à glissoire aux livreurs qui attendent dans la cour.

L'expédition doit se faire aussi prestement que la fermeture et le clichage de la dernière page, la mise sous presse. Il s'agit en effet d'arriver le plus tôt possible chez les dépositaires du centre de la ville, ceux qui font ce qu'on appelle la *petite vente,* et de ne pas rater les convois postaux. Ceux-ci n'attendent pas. Un courrier perdu, cela signifie que dix, vingt ou peut-être cent abonnés recevront leur journal en retard d'une journée. Or il n'est rien auquel un abonné tienne plus que la quotidienneté de son journal quotidien.

Le chef de l'expédition, M. Hermyle Meunier, est à la tête d'un personnel d'une vingtaine d'employés, hommes et femmes.

Les premiers numéros du journal sont à peine au troisième que déjà ils sont happés par des ouvrières. En un tournemain, elles ont fabriqué, adressé, ficelé des colis qui déjà s'en vont, les uns vers l'hôtel des postes, les autres vers des kiosques du centre montréalais.

L'impression du journal commence entre deux heures et deux heures et quart; le premier courrier postal à ne pas manquer, celui des Trois-Rivières, ferme à 2h. 30; un autre, pour Coteau-du-Lac, à 2h. 35 et ainsi de suite. Il s'agit aussi d'approvisionner au plus tôt certains kiosques, vers l'ouest, jusqu'à l'avenue Atwater, vers l'est, jusqu'à la rue Visitation, vers le nord, jusqu'à la rue Sainte-Catherine. Les autres viendront ensuite à tour de rôle.

L'expédition nécessite naturellement un travail préparatoire: pour les dépôts de la ville, les feuilles d'adresses sont préparées d'avance, chacune portant le nombre d'exemplaires qui vont à chaque endroit; il en est de même pour les dépôts dans les autres villes, Québec, les Trois-Rivières, Sherbrooke, Saint-Hyacinthe, etc., etc. Quant ke, St-Hyacinthe, etc., Quant aux abonnés, chacun a son nom sur bande passée d'avance à l'*adressographe.* Les bandes sont mises en ordre. A mesure que les ouvrières les enroulent prestement chacune autour d'un journal, celui-ci s'en va directement dans le sac postal auquel il est destiné. Les sacs, — il y en a plus de quatre-vingts, — sont disposés d'avance, tout ouverts, sur

une charpente en acier. Meunier, l'expéditeur, en lançant les journaux dans tel ou tel sacs, sans jamais manquer son coup, a l'air de jouer au tonneau ou encore, comme on dit dans le faubourg Québec, au *crapaud.*

Pour la distribution en ville, le *Devoir* dispose d'une escadrille de douze voitures automobiles. Le service des courriers postaux a lui aussi ses voitures.

Le service d'expédition comprend donc deux grandes divisions: (a) la livraison à Montréal; (b) la distribution en dehors de Montréal. Pour l'un et l'autre services, les feuilles d'adresses sont préparées le matin, d'après les galées d'abonnements, qui sont corrigées chaque jour d'après une épreuve soumise à celle des employées de bureau, qui ne s'occupe que de la liste des abonnés. C'est Mlle Blanche Valiquette, — 25 ans de service continu.

De ces galées, un apprenti-typographe tire chaque matin, à la presse à main, une liste des abonnements, tant de la ville que de l'extérieur. Ces listes sont dressées sur des bandes de papier qui conviennent à cet appareil que l'on appelle l'*addressographe.*

Le chef de l'expédition, au *Devoir,* M. Hermyle Meunier, est un autre ouvrier de la première heure. En janvier 1910, même dès décembre 1909, il avait été chargé de préparer les premières routes montréalaises et rurales pour la distribution du *Devoir.* Ces routes, il a dû souvent, depuis, les modifier. En 1910, par exemple, pour la distribution locale, on ne comptait pas encore sur l'automobile. C'étaient des espèces de charrettes à deux hautes roues, qui portaient le journal aux kiosques de la ville. L'automobile et la motocyclette permettent aujourd'hui de faire parvenir le journal rapidement jusqu'en des endroits aussi éloignés du centre que Bordeaux, la Rivière-des-Prairies, Ville-La Salle, le Sault-au-Récollet.

Comme M. Beaudet, le prote, M. Meunier a des souvenirs précis des premiers temps du *Devoir.* Il se rappelle que les premiers numéros du journal qui sortirent des presses de la rue Saint-Jacques firent prime. Il n'a pas oublié non plus les difficultés que son service d'expédition eut à rencontrer, en 1910, par suite de la mauvaise volonté de certains maîtres de postes, de certains dépositaires montréalais. Le *Devoir* s'opposait à la "marine de guerre" et des politiciens farouches s'offusquaient de cette attitude. Il n'était pour ainsi dire pas possible de faire accepter le *Devoir* par un dépositaire qui avait le portrait de Laurier dans son établissement. Des maîtres de postes probablement *lauriéristes* oubliaient pendant des semaines, dans leurs bureaux, et sans les ouvrir naturellement, les sacs qui leur apportaient le *Devoir* pour des abonnés. Il fallut entreprendre des enquêtes, batailler, pour gagner son point. C'était l'époque héroïque du journal.

Dans les premiers temps, le *Devoir* a vu son tirage se gonfler jusqu'au double de l'ordinaire. A certaines époques, pendant la guerre, le tirage a même été bien au delà.

Malgré son tirage, confessons-le, restreint, trop restreint même, le *Devoir* a un champ d'action assez vaste. Géographiquement, ce champ s'étend aux cinq continents. Le *Devoir* compte des abonnés même en Australie et dans certaines îles de l'Australasie, jusqu'aux antipodes.

Emile BENOIST

III. L'ADMINISTRATION

L'administration du "Devoir"

Le *Devoir* est un des rares journaux, sinon le seul au Canada français, dont l'administration soit aux mains de journalistes, des journalistes de carrière. En disant le *Devoir*, nous entendons parler du journal même et de la compagnie qui l'édite, l'*Imprimerie Populaire, (à responsabilité limitée)*, puisqu'il faut l'appeler de son véritable nom.

Le directeur-gérant, M. Georges Pelletier, n'a pas besoin d'être présenté en tant que journaliste. Il est journaliste depuis mai 1908. Il signe quotidiennement des articles ou des bloc-notes dans le *Devoir*. De notre journal, dès 1910, il a été dès le début, notre courriériste parlementaire à Ottawa. Est-ce à la Chambre des Communes, en écoutant l'exposé des budgets de l'Etat, en les étudiant, qu'il s'est entraîné dans l'administration d'un budget? En somme l'administration du budget d'un Etat ou d'un journal, cela revient au même: établir la dépense selon le revenu. M. Pelletier a dû entendre dire cela à tant de ministres des Finances qu'il l'a appris, ce qui lui a permis de devenir, en 1924, administrateur d'une entreprise telle que la nôtre.

Le gérant d'affaires du *Devoir*, fonction qui n'a pas sa pareille ailleurs, est un autre journaliste de carrière, M. Napoléon Lafortune. Il fut tour à tour reporter et chef du service des nouvelles au *Devoir*, puis directeur du *Nationaliste*, pendant quelques années, alors que le *Nationaliste* se présentait comme l'édition dominicale du *Devoir*. Journaliste, M. Lafortune a cessé de l'être pour le redevenir. Passé à l'administration, il rentre à la rédaction par un huis, celui de la chronique philatéliste. L'agence des voyages et l'organisation des voyages en groupe du *Devoir* le rattachent cependant à l'administration de façon plus directe. Il est d'ailleurs chargé de la haute surveillance des bureaux et de l'atelier d'imprimerie.

Quant au travail de comptabilité proprement dit, il est fait par trois employés, au service du *Devoir* depuis de nombreuses années: M. Jean Grenier, chef de bureau; M. Arthur Lefebvre, caissier, et M. Paul Cadieux, spécialement comptable aux annonces.

Il va sans dire que le caissier, M. Lefebvre, est gardé à l'oeil par tout le personnel de l'établissement; car, le vendredi après-midi, c'est lui qui distribue le salaire de chacun. D'aucuns regrettent bien sûr que sa visite, du haut en bas de la maison, ne soit qu'hebdomadaire.

Ca serait révéler un secret de la noble corporation des comptables

que de répéter par le menu détail, ainsi que nous ont exposé MM. Grenier, Lefebvre et Cadieux, comment se tient la comptabilité du *Devoir*. Disons qu'il s'agit d'un système, à la fois simple et complexe, pour répondre aux besoins d'une entreprise que l'on peut qualifier de multiple puisqu'elle réunit des services fort divers: journal, annonces, atelier d'imprimerie, agence des voyages, librairie. Le système suivi a été établi autrefois par la maison de comptabilité Hurtubise, Pelletier et Gravel, qui fait encore la vérification périodique des livres.

Chaque service a comme de raison sa petite administration interne. Pour les achats du matériel d'imprimerie par exemple, le prote, M. Beaudet, ou le gérant des impressions, M. Brosseau, en décident, d'accord avec l'administration. De même pour les autres services. Tout ce qui a trait à l'argent, recettes et déboursés, se centralise chez MM. Grenier et Lefebvre. Ce dernier reçoit tous les fonds dans sa caisse et les dépose quotidiennement à la banque. Les paiements sont faits par chèques que signe le comptable. M. Grenier, et que contresignent le directeur-gérant, M. Georges Pelletier, ou son représentant, M. Louis Dupire, un autre journaliste. Les paiements faits en argent, à la caisse, sont exceptionnels et pour de petites sommes.

Quant à la paie du vendredi, la liste est préparée la veille par le chef de bureau et remise au caissier. Se doute-t-on qu'il y a des années où la paie hebdomadaire de tout le personnel atteignait $3000 presque?

La plus grande partie des recettes, qu'elles proviennent de la librairie, des abonnements, de l'agence des voyages ou des travaux d'impressions, vient par courrier postal. Le caissier garde les chèques pour les déposer à la banque; il transmet les lettres qui les accompagnaient aux divers services concernés.

Pour les travaux d'impression, la comptabilité du coût de revient est suivie de près, revisée souvent. Un commis prépare un dossier pour chaque commande et il suit la commande dans les divers ateliers: typographie, presses, reliure, brochage, etc. En somme, il s'agit là d'une comptabilité assez semblable à celle qui existe dans un établissement industriel quelconque. Toute pièce, épreuve etc., relative à tel travail, va dans le dossier.

A la publicité

La comptabilité que nécessite la publicité diffère cependant de celle du commerce et de l'industrie en général. Il y a un mode de facture bien spécial pour les annonces. Lorsqu'une commande d'insertion arrive au bureau, elle est remise à M. Cadieux qui en prend note dans un agenda exprès, en inscrivant soigneusement les dates de publication et autres remarques, comme par exemple la place de rigueur à donner à telle annonce dans telle page.

S'il s'agit d'une annonce avec vignette, il faut veiller à ce que les flans pour la fabrication des vignettes entrent au moins deux jours avant l'insertion de l'annonce. Les flans doivent en effet passer à la clicherie et l'annonce doit elle-même se composer assez d'avance, car l'annonceur tient souvent à voir l'épreuve avant publication. Il arrive encore fréquemment que des annonces soient modifiées à la demande de l'annonceur. La veille de la publication,

M. Cadieux transmet l'ordre définitif au prote, avec toutes les indications nécessaires, sur un agenda volant.

Quand le journal paraît, la comptabilité vérifie chaque annonce et la mesure à la ligne agate (14 lignes agates au pouce) et la facture également à la ligne agate, selon le tarif prévu. La facture est une feuille qui compte une colonne pour chacun des jours du mois. Les factures vont aux clients — il s'agit comme de raison des annonceurs réguliers — mensuellement. Chaque jour, l'annonceur reçoit, comme pièce justificative, une copie du journal où son annonce a paru.

Les comptes à percevoir

M. Jean Grenier, en tant que chef de bureau, doit suivre de près la perception des comptes. A ce propos, il nous fait observer l'économie que pourrait exécuter le *Devoir,* journal qui n'est pas riche, si tous ses clients et abonnés s'empressaient d'acquitter leurs notes sur réception au lieu d'attendre, comme certains, trois. quatre et parfois six mois pour le faire, et autant d'avis réitérés. Il s'agit souvent de comptes peu élevés, ce qui augmente la proportion des frais (papeterie, sténographie, timbres-poste) qu'occasionne chaque retard. Après six mois, par suite de la répétition mensuelle de la facture, en plus d'une lettre occasionnelle, la perception d'un compte de $2 seulement peut avoir coûté, rien qu'en frais postaux, vingt cents s'il s'agit d'un client de Montréal, trente cents, s'il s'agit d'un client d'ailleurs. Quel profit reste-t-il? Quand ces frais se multiplient par plusieurs centaines de clients ou d'abonnés, ils représentent à la fin de l'année, même sans tenir compte de l'intérêt sur l'argent qui reste dû, une somme assez rondelette.

Le *Devoir* confesse qu'il n'est pas riche; et même les petites économies lui sont appréciables. Il compte sur la bonne volonté et l'obligeance de ses amis pour en réussir le plus possible.

La variété des déboursés

La variété des achats et des déboursés, dans une entreprise comme celle du *Devoir*, est presque incroyable. M. Grenier énumère au hasard, en consultant ses livres, quelques-uns de ceux qu'il a faits au cours d'un même mois: frais de câbles, de télégraphe et de téléphone; contributions à diverses associations, comme celle des maîtres imprimeurs, celle des chefs de tirage, contribution à l'*Audit Bureau of Circulation* (l'*A. B. C.*) pour la vérification du tirage du *Devoir*; achat d'encres de toutes les couleurs, en poudre, en pâte, en liquides, — encre d'argent et même encre d'or; achats de papier à journal, de papier à impressions, de papier à livres, de papier de comptabilité, de parchemin (pour l'impression des diplômes), de papier filigrané, de papier d'emballage, etc.

Au seul chapitre de la colle, dont se servent l'atelier de brochure et le service d'expédition, les achats sont considérables. Il y aussi le pot à colle des journalistes à ne pas oublier. Il faut toujours le tenir plein et il se vite toujours aussitôt.

Il y a les achats d'outils, de parties de machines: couverture en laine pour les presses, couvertures en feutre pour l'atelier de clicherie; les achats de courroies pour les

machines, de tympans à renouveler pour les presses à platine, les achats d'huile à machine et d'huile à moteur.

Parmi les frais qu'occasionne encore le journal, il y a les abonnements aux agences de nouvelles, les annonces du *Devoir* qui paraissent occasionnellement dans une revue ou dans un programme-souvenir; les droits d'auteur à payer à la *Société des Gens de Lettres* pour le feuilleton; les frais de correspondances et les frais de voyage des nouvellistes envoyés en mission spéciale, des autres représentants du journal, etc., etc. Même rigoureusement vérifiés, ils forment un grand total élevé.

On n'en finirait pas de tout énumérer. Si modestes que soient ses ressources, le *Devoir* contribue pour sa large part à l'activité économique de la communauté. Ne fait-il pas vivre une centaine d'employés, dont trois cent-vingt autres personnes — parents, enfants, etc. — dépendent?

Chaque mois, entre le 10 et le 15, le directeur-gérant a devant lui la feuille analysant et résumant, service par service, les résultats financiers du mois précédent. Des mois, il y a surplus, des mois, déficit. Et il faut que le directeur-gérant garde le sourire... et trouve l'argent. Tâche d'autant moins facile qu'il faut que tout cet argent provienne de sources honnêtes et ne comporte aucun asservissement.

Emile BENOIST

Les agents de publicité

L'agent de publicité attaché à un journal, bien qu'il fasse, comme le journaliste, quoique d'une autre façon, sa part pour en remplir les pages, n'est pas journaliste au sens strict du mot. Il n'y a pas de doute cependant que certains agents de publicité pourraient être journalistes, qu'ils aient des aptitudes pour cela. A preuve, les deux agents de publicité du *Devoir*, M. Etienne Gaulin et M. Alfred Montambault, sont deux anciens nouvellistes.

Au *Devoir*, M. Gaulin est un vétéran, puisqu'il y est entré, en tant que publicitaire, en 1912, alors que le journal logeait encore rue Saint-Jacques. Auparavant, M. Gaulin avait été reporter dans un journal franco-américain, la *Tribune* de Woonsockett.

M. Montambault, au *Devoir* depuis 1927, avait fait auparavant du reportage pour le *Canada* et la *Gazette* et aussi de la publicité pour quelques maisons de commerce à Québec et à Montréal. C'est ce qui l'a amené au service de publicité du *Devoir*.

Anciens journalistes l'un et l'autre, M. Gaulin et M. Montambault pourraient le redevenir. Ils m'en ont fourni la preuve. L'on m'avait chargé de les interviewer sur leur travail, en vue de cet article-ci pour le numéro du vingt-cinquième anniversaire. Les interviews ont été d'autant plus faciles à prendre que les interviewés se sont eux-mêmes chargés de les préparer. Il ne me reste qu'à les présenter.

M. Etienne Gaulin

La publicité! Qu'est-ce? Une science? Un art? Selon J. Arren, auteur d'un ouvrage sur la publicité, c'est une science, non pas un art. Science qui serait voisine de la psychologie ou science de l'esprit humain, variée, mobile, complexe comme lui. Un Art? On doit éviter ce mot, dit-il. Il est incontestable que la publicité doit être faite avec une méthode et suivant des calculs qui en font une science, encore imparfaite, il est vrai, mais non un art. La belle présentation des réclames suppose sans doute des qualités artistiques et des dons naturels chez le technicien de publicité; elle ne suffit pas pour faire de la publicité un art.

Cet auteur définit ainsi la publicité: "Elle comprend l'ensemble des moyens de favoriser la distribution dans le public et d'augmenter la consommation des produits de toute sorte qu'on lui offre en échange de son argent."

Le vendeur, en l'occurrence l'industriel, le marchand, l'homme d'affaires, doit donc atteindre l'acheteur en faisant de la publicite sous une forme ou sous une autre. Multiples sont les formes de publicité: affiche, étalage, dépliant, catalogue, circulaire, lettre personnelle, périodique, journal, autant de formes dont la plus usitée est le journal, le quotidien surtout parce qu'il est lu par le plus grand nombre et pénètre dans presque tous les foyers et qu'il est de coût peu élevé.

Comme tous les journaux, le *Devoir* a ses colonnes d'annonces; mais il diffère des autres, du moins de certains autres, en ce sens qu'il n'accepte pas n'importe quoi, de n'importe qui. Ses annonceurs sont choisis. L'agent de publicité, qui fait chez nous double fonction, celle de démarcheur et de publicitaire, doit s'assurer si le client duquel il veut obtenir une commande peut être recommandé aux lecteurs de son journal et si la marchandise annoncée n'est pas de la camelote, ce qui rend sa tâche délicate et parfois assez difficile.

Le client qui partage les idées d'un journal comme le nôtre est assurément plus abordable que celui qui fait de la publicité une question d'affaires seulement. Ce dernier cependant continue à se servir de nos colonnes après un essai loyal, et une fois qu'il s'est aperçu du rendement de ses annonces dans le *Devoir*.

Au client qui n'a jamais ou presque jamais fait de publicité, le démarcheur du *Devoir* doit premièrement donner quelques notions de la science de la publicité. Il ne lui parle pas tout de suite de ligne agate, d'espace libre ou d'espace fixe, termes techniques que le profane ne saisirait pas bien. Il se sert plutôt du mot pouce; il lui explique que dans un pouce il y a 14 lignes agates, que la colonne du *Devoir* contient 300 lignes agates et donc sa page de 7 colonnes 2,100 lignes.

Espace libre veut dire, en termes du métier, que l'annonceur peut employer ses lignes comme il l'entend, quand il le veut, au cours des douze mois qui lui sont alloués par son contrat dont la durée standard est de 12 mois. Le contrat à espace fixe diffère de l'autre en ce sens qu'il doit être utilisé à des jours et à des dates déterminés. Il ne peut être augmenté ou diminué. Le texte reste le même. La carte d'affaires ou carte professionnelle est à espace fixe, de même que les annonces que publie le *Devoir*, dont il a pour ainsi dire la spécialité, dans sa page de la revue de la presse canadienne.

Ce genre d'annonce permet aux clients qui se spécialisent de se faire connaître sans qu'il leur en coûte bien cher. Le tarif est en effet plutôt bas pour ces annonces.

Le *Devoir* a ses pages financière, sportive, féminine, tout comme les autres quotidiens. L'annonceur a le choix de la page suivant qu'il s'adresse à l'élément féminin, à l'amateur de sports, ou encore à ceux qui ont des placements d'argent à faire.

M. Alfred Montambault

"Le nouvelliste et l'agent de publicité, nous dit-il, ont ceci de commun, qu'ils font la chasse l'un et l'autre, celui-là aux nouvelles, celui-ci aux annonces.

"Le nouvelliste cède sa prose pour rien — M. Montambault nous donne ici la preuve qu'il a bien été reporter — tandis que l'agent de publicité demande un prix élevé de tout espace qu'il vend à l'annonceur.

"L'annonce, à cause des revenus qu'elle procure, est indispensable à la vie d'un journal. Dans le cas du *Devoir*, il n'est pas très facile d'en obtenir autant que dans un très grand journal, pour plusieurs raisons:

"1.—Le tirage d'abord. C'est le fort atout d'un agent de publicité en Amérique. L'atout vaut d'autant plus que le tirage du journal est considérable. L'atout tirage est ce qui importe auprès de presque tous les annonceurs, petits ou grands.

Ils n'ont pas tant raison que cela d'y insister, mais c'est le préjugé courant qui a tort de ne guère tenir compte du pouvoir d'achat des clients.

"Si je sollicite certains clients, ils me regardent de l'air amusé que prendrait par exemple le directeur de la police, si j'allais lui demander mon entrée dans son service. (Notons en passant que M. Montambault est de toute petite taille et que la haute stature est une condition essentielle à l'admission d'un citoyen dans la force policière de Montréal).

"C'est encore le tirage qui guide surtout les agences de publicité, celles qui procurent le plus d'annonces aux gros journaux. Les gros journaux versent plus d'argent dans la caisse des agences, car les tarifs de publicité de ces grands journaux sont élevés en proportion du tirage; or, les commissions payées aux agences par les journaux sont en proportion du tirage et des tarifs de ces derniers. Les journaux à tirage moyen ou limité ne sont donc guère favorisés par les agences, sauf quand elles y mettent quelque discernement. Et elles n'en abusent jamais.

"2.—Les sympathies: Dans le monde de la publicité, la solidarité entre gens de langue anglaise se manifeste de façon marquée, même s'ils n'en disent rien. Le *Devoir* n'obtient guère la sympathie de la part de la masse des annonceurs de langue anglaise, parce qu'il leur paraît trop français. Il y a à cela de fort honorables exceptions, — car il y a des maisons où ce facteur ne dérange rien.

"Chez les politiciens, ni les bleus ni les rouges n'ont d'affection particulière envers un journal libre et qui tient à sa liberté. Certains bleus comme certains rouges détestent cela et le disent.

"Il est enfin des gens qui, n'étant ni bleus ni rouges, ne nous aiment pas plus parce qu'ils préfèrent un gros journal. Certains gardent même rancune au *Devoir* de telle ou telle attitude qu'ils n'ont pas aimée et qu'il a prise par souci de la chose publique.

De la part d'un autre journal, la même chose les laisserait dans une entière indifférence. C'est sans doute que ce que ces journaux disent n'a pas l'importance de ce que dit le *Devoir*.

"Autant d'états d'esprit et de sentiments dont un agent de publicité du *Devoir* doit tenir compte.

"3.—Journal de classe — Sauf pour certains genres d'affaires, l'annonceur sans grande instruction ne s'intéresse guère au *Devoir*. Il y perd évidemment. S'il s'arrêtait à réfléchir, il ne manquerait pas de s'en rendre compte. Dans le *Devoir* son annonce ne serait pas perdue dans un déluge publicitaire, ce qui est souvent le cas dans les gros journaux. Et puis il y a le pouvoir d'achat de la clientèle du *Devoir* qui est de tous les quotidiens français du soir à Montréal celui qui recrute la meilleure clientèle, de ce point de vue.

"Malgré des handicaps nombreux, dont le moindre n'est pas l'incompréhension de certains annonceurs, l'agent d'annonces du *Devoir* doit être constamment à l'affût. Car l'annonce est l'une des sources de revenus dont le journal a besoin pour vivre, du moment qu'elle est honnête.

"Que l'annonce vienne directement ou par l'intermédiaire d'une agence, le représentant du journal a tout le temps de quoi faire. Il doit connaître le tempérament, les

idées, les opinions et les manies même, parfois, de l'annonceur probable ou éventuel.

"Il faut prendre contact avec lui au bon moment: une minute trop tôt, une minute trop tard, il n'en faut pas plus pour faire rater un contrat. Si une campagne de publicité est déjà amorcée par une agence, il est pratiquement impossible de faire inscrire le journal sur la liste.

"A ce propos, il est souvent plus facile de gagner son point avec l'annonceur sans attache avec une agence. Par contre, la clientèle d'une agence offre des avantages indéniables. L'agence respecte généralement le contrat qu'elle a signé. Il arrive qu'un annonceur direct ne fasse pas de même, qu'il invoque toutes sortes de prétextes pour ne pas payer une annonce ou des annonces publiées. Certains annonceurs ne sont satisfaits que si une annonce leur a rapporté tout de suite dix ou vingt fois ce qu'elle leur a coûté. C'est qu'ils n'ont pas une juste idée de la publicité.

"L'agent de publicité doit être courtois, bien mis, patient et toujours de bonne humeur. Parfois, il lui faut faire antichambre longtemps, bien des fois de suite, pour aprendre en définitive que ses efforts ont été vains. Il y a aussi la concurrence des agents des autres journaux, dont les uns ne sont guère loyaux, si d'autres sont de braves garçons. Suivant les saisons et les événements, l'agent de publicité doit savoir rire avec les uns, pleurer avec les autres, s'indigner souvent...

"Un contrat signé, le plaisir n'est pas fini. Dans le cas d'un annonceur direct, il faut à l'occasion l'aider à préparer le texte de l'annonce, en faire la traduction, s'il s'agit d'un annonceur anglais, trouver des vignettes, faire des suggestions, suivre la composition, surveiller la correction des épreuves. Le lendemain de la publication, si l'annonceur s'aperçoit qu'une virgule a été mal placée, il s'en plaint. Certains crient, tempêtent, menacent de ne pas payer, demandent une nouvelle insertion. qui ne leur donnerait d'ailleurs pas plus de satisfaction. Car l'acheteur ne s'arrête guère à la virgule déplacée.

"Autant de petits inconvénients qui ne se présentent pas si l'agent traite avec une agence. Celle-ci fournit généralement ses commandes d'insertion des mois à l'avance, en spécifiant bien les dates, en indiquant la grandeur des annonces, les pages ou les endroits où elles doivent paraître. Il est rare que le journal ait de la composition à faire, dans le cas des agences, car elles fournissent le plus souvent matières et clichés, le tout prêt à mettre en page.

"En plus de son travail de sollicitation par contact personnel, l'agent de publicité mène une correspondance suivie avec les annonceurs et les agences de publicité du Canada et de l'étranger. Il s'agit de trouver des *tuyaux,* de pressentir les campagnes de publicité à venir, de s'assurer des appuis ici et là, de ne pas manquer les rendez-vous donnés un, deux ou trois mois à l'avance.

Au moment de conclure cette entrevue, M. Montambault se redresse de toute sa taille: "Comme l'agent de publicité est l'émissaire de son journal, il doit en tout et partout le représenter avec dignité. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'il soit un surhomme".

Disant cela, M. Montambault élè-

ve la main au-dessus de sa tête, peut-être pour laisser entendre qu'il fait allusion à la taille. Le geste fait, il poursuit:

"Mais, comme le journaliste, l'agent de publicité doit avoir des connaissances générales, de la culture, de façon à pouvoir intéresser les gens les plus divers, de l'entregent, autant qu'un voyageur de commerce ou un coulissier de la politique, de bonnes manières, en un mot être quelqu'un qui soit à la hauteur et à l'aise en causant avec un ecclésiastique de haut rang aussi bien qu'avec un ministre, un aspirant ministre, un candidat défait, un homme d'affaires, un chef d'entreprise, un boutiquier ou un ouvrier. L'agent de publicité doit savoir répondre à tout, écouter avec calme tout le mal qu'on dit de son journal sans y croire cependant — et de ses rédacteurs — que de gens savent mieux faire un journal que des journalistes de carrière, — sans y croire outre mesure non plus — et accepter avec un gros grain de sel les compliments qu'on peut lui asséner".

Où l'on voit que M. Montambault est un philosophe teinté d'une pointe d'humour, ce qui ne l'empêche vraisemblablement pas d'obtenir de plantureux contrats de publicité pour le *Devoir*. Depuis feu Dollfuss, il n'y a pas à désespérer des hommes de petite taille. Napoléon Ier était bien de la confrérie.

Emile BENOIST

Le tirage et ses problèmes

Il y a une couple d'années, M. le sénateur Graham, lui-même propriétaire de journal, se demandait s'il y avait 5 quotidiens au pays faisant leurs frais. Publié à perte ou à profit, le journal est une industrie. Elle jette tous les jours son produit sur le marché. Ce produit est un produit fini dès qu'il sort des presses. Il faut en disposer. Dans les autres industries, c'est le rôle du gérant des ventes. Dans un quotidien, c'est celui du chef du tirage. Sa besogne peut être considérable. Cela dépend, il va de soi, de ce qu'on attend de lui et de la latitude qu'on lui laisse, tout comme dans le cas d'un gérant des ventes.

Dès la sortie des presses, il s'agit de disposer de l'édition du jour. Le premier quotidien en vente s'assure généralement le plus de clients. Alors, pour les accaparer ce serait une course entre les différents journaux. A la fin, ceux de l'après-midi feraient concurrence à ceux du midi, et ceux-ci la feraient à leur tour aux journaux du matin. Ici intervient un règlement de la *Presse Canadienne*. Il fixe les heures où un journal peut être en vente. Le samedi, autrefois, c'était dix heures. On se plaignait que les journaux de Montréal étaient en vente le samedi après-midi à Québec, tandis que le *Devoir* ne l'était que le soir. Une enquête nous apprend que des journaux mastodontes remplissaient, Jonction Saint-Martin, un wagon de leurs numéros. Le rapide Montréal-Québec arrivait à 9.57 hrs, le cueillait et repartait à dix heures. Que faire? Le *Devoir* ne pouvait noliser de wagon. Le journal devait rester sous notre garde jusqu'à 10 heures. L'infraction aux règlements de la *Presse Canadienne* expose à l'amende, puis à la suspension comme membre de cette agence. Voilà comment un problème de tirage peut avoir ses répercussions sur notre principale source de nouvelles.

Un autre train passait à la Jonction St-Martin peu avant celui de Québec. Les premiers numéros publiés le samedi furent mis en sacs pour cette ville. Un débrouillard, représentant de la deuxième génération au service du *Devoir*, s'en chargeait, courait au Viger, prenait le train, descendait à la Jonction, attendait le rapide et comme celui-ci se mettait en marche, il lançait son fardeau dans le wagon de messagerie. Il lui fallait ensuite attendre jusqu'à midi pour rentrer à Montréal. La difficulté disparut lors de la dernière réunion de la *Presse Canadienne*: l'heure du samedi fut avancée de 30 minutes.

Le nombre de pages

Notre journal a généralement 8 pages. Quand il en a 10, il va souvent sous presse quelques minutes en retard. Ce fut le cas plusieurs fois en décembre, à cause des comptes rendus de l'enquête sur

l'électricité. Cherchez qui en a mieux rapporté les séances que le *Devoir*? Parce qu'il allait aux clients un quart d'heure après les autres quotidiens, la petite vente fléchissait. On appelle "*petite vente*" les journaux offerts par les camelots dans la rue. Ils en prennent une quantité variable. Plus ils ont le journal tôt, plus ils ont chance d'en disposer. La petite vente baissait. Chiffres en main, le chef du tirage entra chez le directeur et lui dit: "Le journal sort trop tard: la vente s'en ressent." — "Et moi, répondit-il, je n'ai pas l'intention de publier le journal avant qu'il ne soit complet". Voilà un problème pour le chef du tirage quand il se heurte à un directeur qui a de la conscience professionnelle.

Il y a de quoi lire dans 10 pages du *Devoir*; mais cette matière à lire il faut la composer. Nous avons des as qui le font. Nous avons aussi d'excellents correcteurs, indispensables ouvriers d'un journal présentable. Cependant, 10 pages menacent toujours de retarder le journal. Dire comment la menace disparaîtrait, c'est avouer notre pauvreté. Une autre linotype supprimerait les retards. Une linotype peut être un problème pour le chef du tirage; d'autant que si d'un coup il annonçait 5,000 abonnés de plus au directeur, il est sûr qu'il y aurait au moins un linotypiste de plus à l'emploi de notre journal.

Une observation. On dit parfois que le *Devoir* a une tenue trop sévère, qu'il n'est pas assez "peuple". Quoique la petite vente fléchisse lorsqu'il va sous presse en retard, nous constatons, d'autre part, que l'ensemble du tirage monte les mois où nous publions plusieurs numéros de 10 pages. Donc, on ne trouve pas le journal trop sérieux; ce que l'on veut c'est le volume. Pour régler ce problème, il faudrait nous aider à obtenir plus d'annonces. C'est généralement la quantité d'annonces qui règle le nombre de pages d'un journal.

Livraison en ville

Des presses, le journal passe à l'expédition. Il est question ailleurs du travail qui s'y fait. Un certain nombre des premiers numéros tirés vont au bureau pour la vente au comptoir. L'édition n'est pas toute imprimée, et déjà il y en a des sacs rendus aux gares et à l'Hôtel des Postes. Le journal s'imprime encore et déjà il est en vente dans tout le centre de la ville. A moins d'anicroche, moins d'une heure après l'impression du premier numéro, toute l'édition est expédiée. Les livreurs s'entr'aident pour préparer leurs rondes. Dès qu'une est prête, un distributeur part. Si le journal est en retard, tous s'efforcent de regagner du temps. Le travail est fait avec tant de dextérité qu'il est rare qu'ils puissent rattraper plus de 5 ou 6 minutes.

Passons à la livraison. Chaque jour le chef du tirage a devant lui un rapport indiquant l'heure du départ de chaque distributeur. Sans les prévenir, à tour de rôle, il les a tous accompagnés dans leurs rondes. Il sait comment ils s'acquittent de leur tâche. Toujours sans prévenir, il se rend à différents endroits de la ville. Il constate si cela correspond au temps pris pour arriver à cet endroit quand il accompagnait le livreur. Il vérifie si celui-ci siffle en livrant le journal. Le *Devoir* a de fidèles et bons distributeurs. Ils

sont fiables et dévoués. L'esprit qui les anime est intéressant: ils s'efforcent de bien livrer le journal afin que le tirage monte. L'occasion s'offre de rendre témoignage à ces artisans d'une oeuvre comme la nôtre; nous ne la laissons pas passer.

Malgré toute la bonne volonté du personnel, on se plaint quand même de la distribution. Sans doute, il peut se glisser une erreur; il peut y avoir un oubli quelque part: c'est humain. Mais, le client a toujours raison. Ce principe d'affaires des temps modernes, que nous mettons le plus possible en pratique au tirage, fait gagner bien des mérites à ceux de nos employés qui ont affaire au public. Souvent, lorsque le client téléphone, le distributeur est encore sur la route, et nous ne le verrons que le lendemain. S'il lui reste un paquet à la fin de sa ronde, il retourne le porter. Il arrive que le paquet a été pris ou volé à la porte. C'est qu'on n'est pas sorti au coup de sifflet du distributeur. Le client a quand même raison. Parfois les journaux sont à la porte et l'on nous soutient qu'ils n'ont pas été livrés; mais le client a raison. Il affirme avoir reçu des journaux mouillés ou déchirés, quand ce n'est pas les deux. Nous avons un moyen de vérifier dans la plupart des cas, mais il n'est pas sage de le divulguer ici. N'oubliez pas: le client a raison. On nous prévient encore que nos livreurs *vont* casser les vitres ou assommer les gens avec les journaux, etc., etc. Vouloir toujours donner raison au client sans nuire au journal est un problème équivalant à la quadrature du cercle. La livraison offre des problèmes auxquels il faut tous les jours chercher une meilleure solution que celle de la veille. Certains voudraient que le livreur dépose les journaux sur leur comptoir. Le grand secret de la vente d'un journal, c'est: *le livrer vite*. Nos amis les mieux intentionnés parfois retardent la livraison. Toutes les fractions de minutes prises en sus de ce qu'il faut pour servir chacun des clients s'additionnent et causent un retard important chez le dernier dépositaire servi.

Sur les trains

Souvent, nous dit-on, on ne peut se procurer le *Devoir* en chemin de fer. Les camelots des trains font-ils rapport à leurs chefs qu'ils en ont manqué? C'est douteux. Le problème sera réglé le jour où ceux qui ne peuvent se procurer notre journal en convoi nous écriront pour s'en plaindre. Nous ferons parvenir ces plaintes à qui de droit.

Abonnés par la poste

On prend connaissance, au tirage, de toute la correspondance qui a trait à l'abonnement. Chaque lettre reçoit l'attention voulue. Le courrier fait surgir nombre de problèmes. Il révèle surtout le nombre de braves gens que nous comptons parmi nos abonnés.

Quand la distribution par la poste fait défaut, si la plainte nous est faite, nous la transmettons, après avoir vérifié qu'il n'y a pas manque de notre part, à l'administrateur du service postal à Montréal. Nous indiquons combien de fois la semaine le numéro en cause part dans un sac étiqueté de telle manière; ce sac s'en va à telle gare ou à l'Hôtel des Postes, à telle heure. Si plainte est faite au bureau de poste local, elle va également à l'administrateur du service postal. Nous lui fournissons les mêmes

renseignements. Au journal nous surveillons alors l'expédition du numéro. A son tour la poste exerce une surveillance sur ce seul numéro tant qu'il n'est pas rendu à l'abonné. Après une longue surveillance, quand l'on a constaté qu'il le reçoit bien régulièrement, une lettre nous prévient du fait.

Si un numéro est mal ou insuffisamment adressé, ou s'il n'est pas réclamé, ou encore s'il est refusé, les Postes nous le retournent sans délai: nous faisons les corrections nécessaires. S'il y a décès de l'abonné et que son exemplaire n'est plus réclamé; si à échéance l'abonné, ne voulant pas renouveler, refuse son journal; si l'abonné change d'adresse au su du maître de poste: immédiatement celui-ci nous en prévient par écrit. Le temps n'est plus où certains maîtres de poste devaient s'excuser d'avoir oublié le *Devoir* sous le comptoir. Aujourd'hui, en général, nous n'avons qu'à nous louer de la bonne volonté et de la courtoisie des employés des Postes; et ceci s'applique en particulier à ceux de Montréal avec qui nous avons si souvent à traiter.

Si l'abonné reçoit un numéro déchiré, rarement plus que le quart du haut de la première page, c'est peut-être qu'on a marché sur le sac de courrier. Nous sommes impuissants à corriger cela. Le journal est parti en bon état de l'établissement. Tout ce que nous pouvons faire, c'est le remplacer sans mot dire... et sans jeux de mots.

Il y a une classe d'abonnés qui ne peut se plaindre d'irrégularité dans la réception du journal sans menacer de discontinuer l'abonnement. A part d'être désagréable, cette menace est tout à fait superflue. L'abonné a droit à son journal régulièrement. Nous entendons bien le lui servir. Nous voulons, en plus, donner ce qu'on appelle en anglais du *service*.

Nous vendons le journal

La comptabilité remet au tirage les chèques non honorés pour abonnements. Elle lui signale les comptes en souffrance des dépositaires. Se faire payer est souvent un problème. Puis, il y a les abonnements en retard. "Vous n'aviez qu'à cesser d'envoyer le journal à échéance!" Si on le fait, la plupart demandent: "Pensiez-vous que je n'étais pas capable de vous payer?"

Il y a les numéros de service. Ainsi nos employés ont leur numéro sans frais. Chaque conducteur de courrier a le sien. On ne pourra le soupçonner s'il en manque un dans ses sacs. Dans nombre de quotidiens où le tirage a son budget, chaque département solde les abonnements de son personnel. Le numéro d'un correspondant est compté à la rédaction. Le service des annonces paiera les numéros aux agences de publicité. Le revenu-abonnement monte d'autant, le tirage aussi: les numéros comptent alors. Chaque annonceur a droit au numéro qui contient son annonce. Il est juste qu'il constate qu'elle a paru. Ce qui n'est pas juste, ce sont ces annonceurs qui tentent d'avoir en numéros du journal la valeur de ce qu'ils versent en publicité. Quel problème de restreindre leur appétit tout en ne les froissant pas! D'autres annonceurs, et non des moindres, trouvant dans les rapports de l'*A. B. C.* trop de numéros de service, classeraient le journal au rang d'une circulaire. Celle-ci se distri-

bue gratuitement. Des gens nous demandent le journal à titre gracieux. A les entendre, comme ils nous rendent service! Le meilleur service à nous rendre, c'est de payer son numéro. Nous vendons un journal, nous ne le donnons pas. Comme nous le disait l'ancien chef de tirage d'un grand quotidien anglais de Montréal: *"C'est incroyable de voir à quoi des gens ont recours pour épargner deux ou trois sous par jour".*

D'autres voudraient le journal à rabais. Il n'y a rien de plus malsain pour un tirage que de ne pas maintenir les prix. Un chef de tirage à son affaire ne perd jamais de vue ce que sera le revenu moyen par abonnement à la fin de l'année. Contrairement à ce qui se produit ailleurs, la principale source de revenus du *Devoir* n'est pas les annonces, mais l'abonnement. Le relèvement des salaires dépend donc pour nos 104 employés de la vente du journal. Là, le problème est aigu pour le chef du tirage; pourquoi lui demander de sacrifier ce qui revient légitimement à d'autres? "Mais, tel autre journal se vend tant!" C'est possible; mais nous estimons que le *Devoir* vaut ce que nous en demandons. Chaque journal a fixé ses prix. Ils apparaissent dans les rapports de l'*A. B. C.* Toute réduction consentie y est mentionnée.

L'A. B. C.

Qu'est-ce donc que l'*A. B. C.* ou l'*Audit Bureau of Circulations* (Office de vérification des tirages), puisqu'il faut l'appeler par son nom? C'est l'association des plus importants annonceurs, et de journaux et de revues de toutes catégories. Son rôle est de déterminer exactement les tirages. Cela permet les comparaisons sur de mêmes bases dans un territoire donné. Autrement la chose serait impossible. Souvent un journal qui n'est pas de l'*A. B. C.* réclame un tirage plus élevé qu'il ne l'est. Un quotidien prétendra avoir un tirage de 7,000; qu'on vous conduise aux presses voir s'il tire plus de 3,000, bouillon compris. Il faut savoir interpréter un rapport de l'*A. B. C.* Ainsi, plus il y a de trucs employés pour obtenir des abonnements, moins le tirage est bien établi. Plus les prix sont bas, et plus il y a de retardataires (cela va généralement de pair), moins la clientèle a de pouvoir d'achat. En Amérique, le journal qui prétend honnêtement à la publicité doit être de l'*A. B. C.*, c'est indispensable. Expliquer en détail tout ce qui a trait à l'*A. B. C.* serait d'intérêt; l'espace manque. Disons cependant que bien peu de détails échappent aux vérificateurs de l'*A. B. C.* Il faut leur rendre compte de tout le tirage. Ils le vérifient par la pesanteur du papier employé. Ils ont accès à la comptabilité. Trois fois l'an, nous devons faire des rapports assermentés du tirage.

✓Propagandistes et suggestions

Jusqu'ici il a été question de maintenir le tirage. Le grand problème c'est de le faire monter. Nous avons des agents pour recueillir de nouveaux abonnements. Leur sort n'est pas toujours gai. Ils ont à subir tous les mécontentements. Mais ils doivent être les plus convaincus de l'indépendance du *Devoir*. Ils rencontrent tant de bons rouges qui l'accusent d'être bleu, tant de braves conservateurs qui jurent qu'il est l'organe de M.

Lapointe! Des gens veulent être agents locaux: le problème est de retenir les services de ceux qui feront honnêtement un travail sérieux. Le bon propagandiste est un oiseau rare.

Toutes sortes de suggestions nous viennent. Certaines partent d'un bon naturel. Nous les écoutons toujours; on ne sait jamais ce qu'il en sortira. D'autres sont de gens ne se gênant pas pour affirmer que nous n'avons pas le "tour". Sait-on que nous sommes membres de différentes associations, dont l'*International Circulation Managers' Association*? Ces associations ont leurs réunions où tous les problèmes de tirage sont débattus. Elles ont leurs revues où tous les moyens de "promotion" sont rapportés. Puis, il y a les autres revues techniques. Sait-on que tous les chefs de tirage de Montréal sont en très bons termes les uns avec les autres? Le jour n'est peut-être pas éloigné où ils se réuniront régulièrement pour discuter leurs problèmes locaux.

Un mot au sujet de deux suggestions. La première: pourquoi ne pas donner de primes? D'abord c'est un truc: voir plus haut au sujet de l'*A. B. C.* Puis, on s'abonne plutôt pour la prime que pour le journal: l'abonnement ne "colle" pas. Une revue technique, les *World's Press News*, de Londres, a donné la comparaison juste. "Les primes sont comme des injections de morphine pour le tirage". La réaction n'est-elle de laisser le patient plus abattu? L'autre suggestion: pourquoi ne pas reprendre l'invendu? Parce qu'il faudrait tirer le double de numéros pour rien, ce serait gaspillage de papier; parce qu'il faudrait augmenter les rondes; parce qu'on nous retournerait des numéros déjà lus, etc. L'invendu ou le bouillon, c'est, d'après Billy et Piot, dans leur livre *Le monde des journaux*, la plaie des quotidiens, en France.

Pour résumer, citons un passage de cet ouvrage: "Le tirage d'un journal monte ou descend pour les causes les plus diverses, les plus complexes, les plus difficilement saisissables, et ce n'est pas toujours parce qu'un journal fait un effort de rédaction que sa clientèle augmente. On peut même dire, hélas, que la meilleure, la plus sûre façon de faire monter le tirage n'est pas de rehausser la valeur des articles, puisque l'on voit des journaux réaliser quotidiennement une sorte de perfection technique sans que le public cesse pour cela de les bouder". (p. 130). Nous le savons.

Le journal, avons-nous dit au début de cet article, est une industrie; mais au *Devoir*, cette industrie a une âme. Le *Devoir*, dit-on, répond à une nécessité. Il a en quelque sorte une mission. C'est pourquoi son chef de tirage serait le dernier à demander qu'il sacrifiât aux goûts populaires, quoiqu'il sache très bien que c'est la vraie formule pour obtenir les grandes ventes.

Ubalde BAUDRY

Le service de librairie

Ce sont les lecteurs du *Devoir* qui, à proprement dire, ont créé le service de librairie.

Il exista en une certaine manière dès la fondation du journal.

M. Bourassa publiait des articles qu'on lui demandait de réunir en brochure. Le lien entre l'auteur et le public acheteur, le service de librairie, eut charge de le constituer. On voulut même développer cet organisme en le chargeant, à un certain moment, de répandre des romans à bon marché — ceux qu'édite la *Bonne Presse,* de Paris — pour faire pièces aux livres sots et malfaisants qui occupaient seuls les devantures des librairies populaires.

Le *Devoir* vendit de la sorte quelques milliers d'exemplaire, mais la guerre vint paralyser ce commerce naissant: importation difficile, instabilité des prix, concentration générale de la curiosité sur les choses de guerre.

Le renouveau de la librairie

Le service de librairie vivotait donc quand le *Devoir* en arriva à l'une des périodes les plus critiques de son histoire financière. Il lui fallait faire flèche de tout bois. Aussi ceux qui avaient le désir de sa survie ouvraient-ils yeux et oreilles pour chercher de nouvelles sources de revenu.

La secrétaire du gérant (devenue la secrétaire de la librairie, Mlle Jeanne Pampalon), était préposée à la vente des quelques soldes qui restaient dans nos caves. L'un de nous saisit un jour une conversation téléphonique qu'elle tenait avec un client: "—Non, nous n'avons pas cela, nous n'avons pas de librairie. Adressez-vous donc à la maison X.".

Ce fut l'étincelle. Interrogée, la secrétaire déclare que les appels de ce genre sont, en effet, très fréquents et que, quant à elle, elle a toujours cru que ce simulacre de librairie n'était rien qui vaille, mais qu'il serait aisé de le revigorer avec un assortiment et de la réclame.

Le commerce du livre stagnait alors, comme maintenant. Certaines librairies avaient en cave des soldes très intéressants. Pour les exhumer, une publicité hardie et intensive était indispensable et elles n'osaient l'entreprendre.

La secrétaire du service de librairie, qui avait quelque expérience et plus de flair encore, fut chargée de repérer ces soldes.

Un jour — c'était tout à fait au début — nous mîmes la main sur un lot de romans que nous pourrions au prix d'achat revendre deux sous. A une condition: former *le corner*, absorber tout le lot, sans quoi il va de soi que notre fournisseur aurait pu vendre au-dessous de notre propre prix.

Il fallait mettre au jeu le capital de roulement colossal de $75. et le gérant d'alors (ce n'était pas M. Pelletier) était timoré et considé-

rait d'un oeil neurasthénique le vide de sa caisse.

Pour le décider, il fallut se mettre au blanc, trouver un garant de la mise de fonds.

Cette condition recelait la recette du succès. Le vendeur n'exigeait pas d'arrhes, car le crédit du *Devoir* restait excellent. Il s'agissait de *tourner* l'argent entre deux *payes*, c'est-à-dire d'un vendredi à l'autre, et de réaliser un bénéfice du double pour la bonne mesure.

Ce fut l'origine des réclames quelque peu funambulesques, mais qui eurent un vif succès de curiosité. Les acheteurs se laissaient piper par un titre sans rapport avec l'article annoncé, mais l'essentiel c'est qu'ils achetaient. *The proof of the pudding is in the eating.* D'ailleurs notre excellent camarade, Léon Lorrain, qui professait la publicité commerciale à l'Ecole des Hautes études, voulait bien donner à ses élèves ces réclames comme exemple d'ingéniosité publicitaire. Elles prouvèrent, du même coup, que le développement du service de librairie était possible et que la publicité du *Devoir* est efficace.

Depuis le service s'est accru très rapidement et a fait des affaires d'or quand il pouvait embrasser un champ plus vaste, joindre au livre canadien, notamment aux éditions mêmes du *Devoir*, le livre français de qualité, le livre de prière et le livre de récompense.

Les grands bazars ont saboté partie du commerce en choisissant comme *loss-leaders* (articles vendus à perte et portés au compte publicité) d'humbles petits romans populaires au-dessous du prix coûtant. La hausse du franc, le relèvement des barrières douanières qui font le renchérissement de la vie intellectuelle comme de l'autre, sont venus après compliquer la situation.

Mais le public s'adapte à la dévalorisation du dollar et à toutes les conditions nouvelles et le service de librairie voit luire l'aurore de beaux jours.

Ce que ce service peut faire pour vous

Vous pouvez l'utiliser avec avantage. Il n'a pas tout en mains, c'est impossible, mais il peut, au lecteur de la campagne ou de la ville (c'est pour le premier qu'il est plus pratique) procurer tout ce qui est digne d'être vendu — à condition que l'ouvrage soit en librairie en France (temps d'expédition: un mois) ou à Montréal.

Le *S. D. L.* a à son acquis quelques lancements énormes, tel le *Christ* de Papini, le dictionnaire du P. Lejeune, le dictionnaire Bellow's, la *Somme* de saint Thomas, et, récemment, l'*Histoire Sainte* de Franc-Nohain. Cela tient à ce que les lecteurs du *Devoir*, dans une très forte proportion, aiment la lecture, et aussi au fait que les recommandations de la librairie font autorité. Le service n'a jamais délibérément trompé sa clientèle et cette bonne foi a mis celle-la en confiance.

Tout en amenant quelques gouttes d'eau très opportunes au moulin du *Devoir*, le service a aussi contribué à consacrer le mérite de certains auteurs. Il y a le revers de cette médaille: en refusant de mousser des ouvrages manifestement médiocres, il a attiré au *Devoir* des inimitiés, même cléricales, et à la *Presse* — la colère est aveugle — des sympathies. Mais on peut être sûr qu'il continuera de donner pour réclame ce qui est réclame en le dénonçant claire-

ment par la facture typographique elle-même et que jamais l'appât du lucre ou la complaisance pour qui que ce soit ne l'incitera à publier, sous guise d'analyse critique, des *prière d'insérer*.

Au moment où je termine, on me signale comme l'un des grands succès de notre *S. D. L.* la vente du jeu orthographique et lexicologique *Or-Vo*, dû à l'esprit inventif d'un professeur de Polytechnique.

Sur un marché sans bornes comme l'américain, l'inventeur eût amassé une fortune; grâce au *Devoir*, il rentrera dans ses déboursés. C'est quelque chose chez nous.

A noter aussi le record obtenu pour la vente d'*Ecclesia*, ouvrage très coûteux. Notre librairie en a placé plus de 800 volumes

Louis DUPIRE

Les articles de M. Emile Benoist sur le service d'imprimerie du Devoir *et de M. Nap. Lafortune sur le service des voyages du* Devoir *paraîtront en plaquettes à part, pour fins de propagande.*

COMMENT SE FAIT LE "DEVOIR"

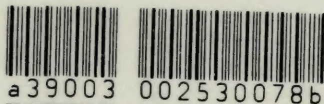
Table des matières

II. *LES ATELIERS*

III. *L'ADMINISTRATION*

FIN

Tr


a39003 002530078b